



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

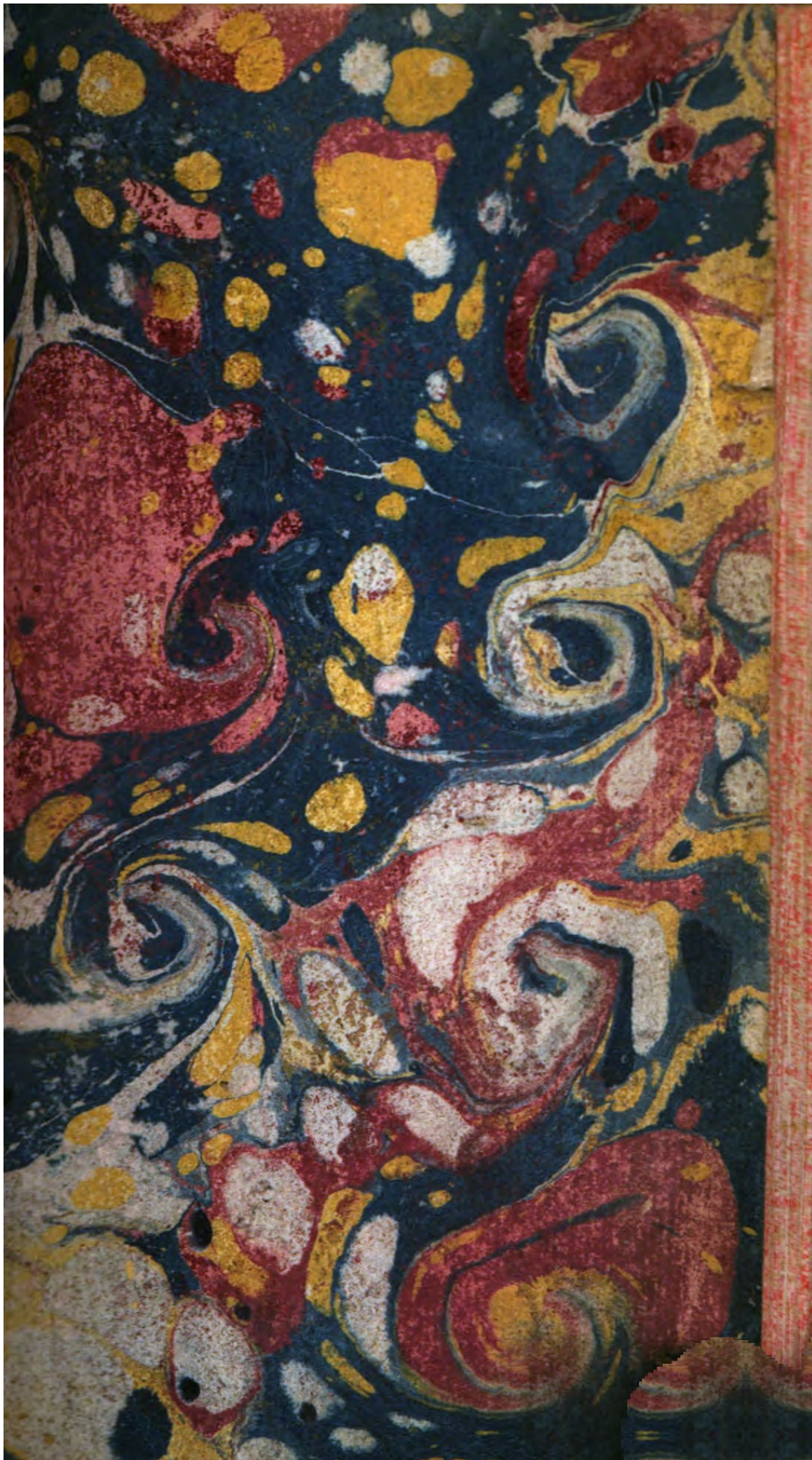


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

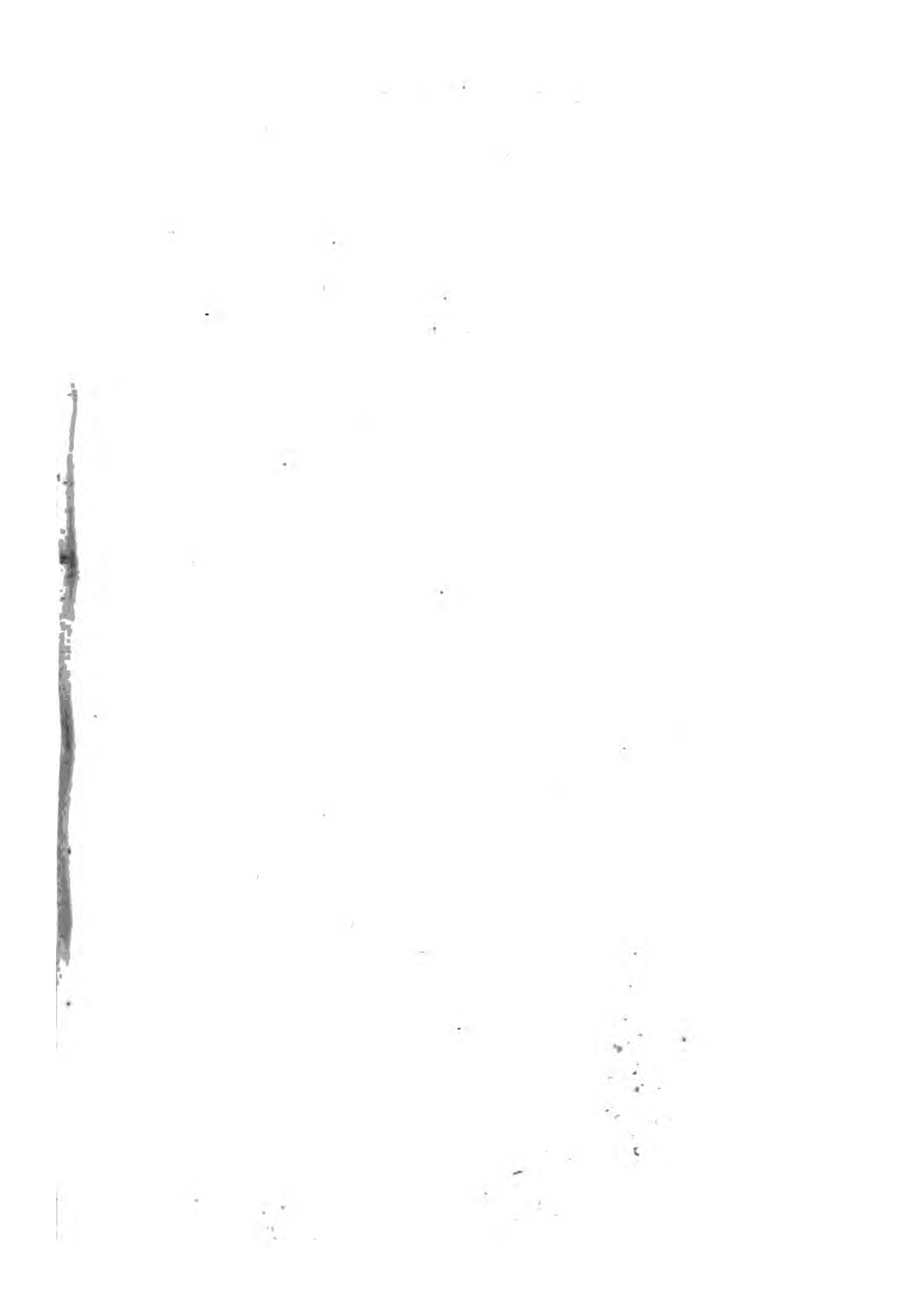


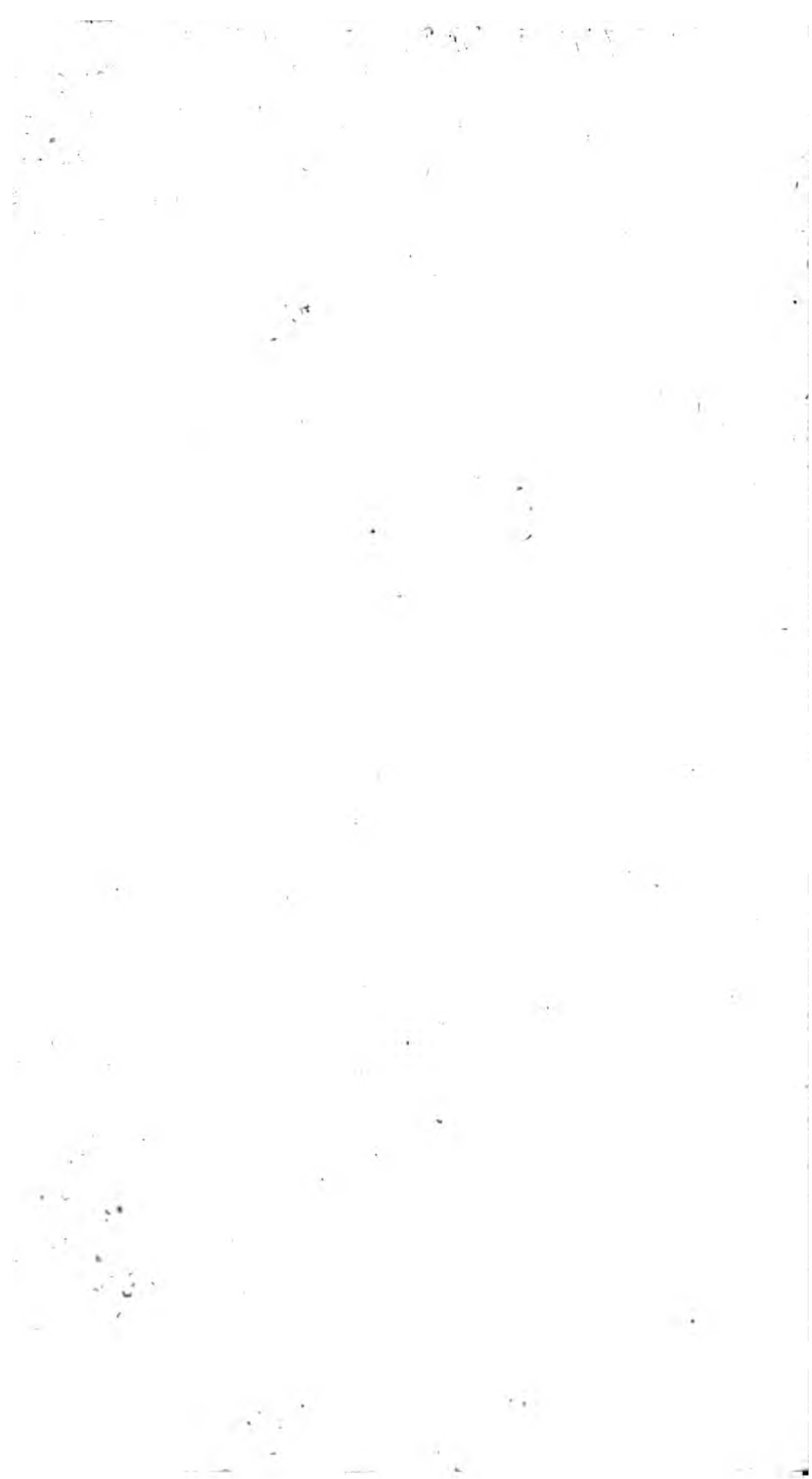


*C. B. Caldwell.*









**Œ U V R E S**

**DE MONSIEUR**

**DE FONTENELLE.**

**TOME TROISIÈME;**

**Contenant l'Histoire du Théâtre François , la Vie de M. de Corneille , les Reflexions sur la Poétique , & les Discours Académiques.**



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5300 S. DICKINSON DRIVE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

PHYSICS 309  
LECTURE NOTES  
BY  
J. J. THORNTON

Handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is extremely faint and illegible.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly bleed-through. The text is illegible.



*A Melpomene il a rendu son Trone.*

# ŒUVRES

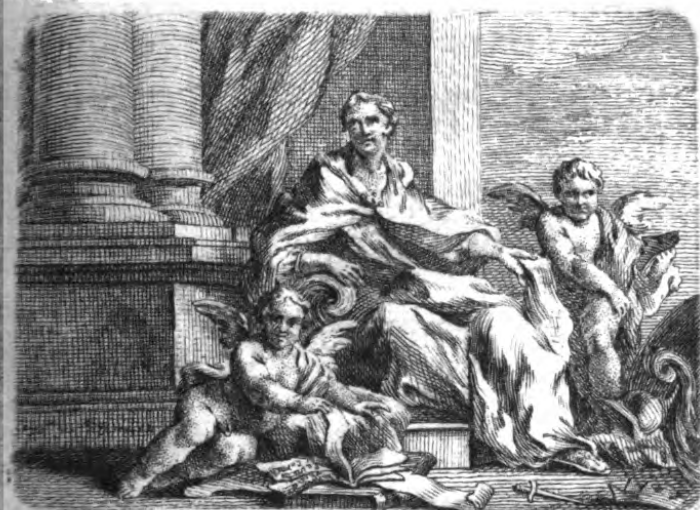
DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,  
& des Belles-Lettres, & de la Societé  
Royale de Londres.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS, AU PALAIS,  
Chez BERNARD BRUNET, Fils, à  
l'Envie.

---

M. DCC. XLII.  
AVEC PRIVILEGE DU ROI.





V I E

D E

M. CORNEILLE,

A V E C

L'HISTOIRE

DU THEATRE FRANÇOIS

JUSQU'A LUI,

E T

*Des Réflexions sur la Poétique.*



A Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'af-fés important pour meriter d'être écrite, & à le regarder comme un Auteur illustre, sa Vie est proprement l'Histoire de ses Ouvrages. Mais cette Histoire demande naturel-

*Tome III.*

A

lement d'être précédée par celle du Theatre François , il est bon de représenter en quel état il se trouvoit lorsque les Ouvrages de M. Corneille commencèrent à y paroître. J'ai crû que par ce moyen je ferois un éloge fort simple de ce grand Homme , & qu'en même-tems je donnerois à mon sujet un ornement affés agréable.





HISTOIRE  
DU  
THEATRE FRANÇOIS  
JUSQU'À M. CORNEILLE.

**Q**UAND il s'agit de faire l'Histoire de l'origine ou du progrès des Lettres en France, les six ou sept premiers Siècles de la Monarchie ne tiennent guere de place. Les Irruptions des Peuples du Nort dans l'Empire Romain, la barbarie de leurs mœurs, & les ravages continuels de la Guerre étoufferent pour long-tems les Sciences, à qui il faut, ainsi qu'à des Plantes délicates, un air doux & beaucoup de soin. L'onzième Siècle est célèbre pour l'ignorance, & en effet elle y fut portée à un haut degré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent



naissance les Poetes qui écrivirent en *Roman*, c'est-à-dire en langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la seule Langue vulgaire. Ils se firent davantage connoître dans le douzième Siècle sous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours*, *Conteurs*, *Chanterres* & *Jongleurs*. Les *Trouverres* ou *Conteurs* étoient les vrais Poetes, ils inventoient les Sujets, & les mettoient en rimes, les *Chanterres* & *Jongleurs* ne faisoient que chanter les Poésies sur leurs Instrumens. On les appelloit aussi *Mestrels*.

Les origines de toutes choses nous sont presque toujours cachées, & c'est un assés agréable spectacle perdu pour notre curiosité; mais heureusement nous retrouvons ici une origine de la Poésie à peu près telle qu'elle a dû être chés les plus anciens Grecs. La Nature seule faisoit ces Poetes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient disputer l'honneur. A l'égard des *Trouverres*, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été; personne sans exception n'entendoit le Grec; il n'y avoit que quelques Ecclesiastiques qui entendissent le Latin; & les Gens

habiles sçavoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Aussi leurs Ouvrages étoient-ils sans regles , sans élévation , sans justesse; en récompense on y trouvoit une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire sans paroître trop ridicule , & quelquefois des traits de genie imprévûs & assés agréables.

Le chant a fait naître la Poésie , ou l'a du moins accompagnée dans sa naissance, tous les Vers des Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois durant le repas d'un Prince on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec ses Ménestrels ou Jongleurs , & il leur faisoit chanter sur leurs Harpes ou Vielles les Vers qu'il avoit composés. Ceux qui faisoient les *sons* aussi-bien que les *mots* étoient les plus estimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perse les Poetes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les Cabarets , comme nos Vielleurs , divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coute quelque chose.

Parmi les anciens Trouverres si semblables à des Vielleurs , il s'en trouve un grand nombre qui portent de si

beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bienheureux d'en descendre. Tel qui par les partages de sa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château bien Seigneurial, alloit quelque tems courir le monde en rimant, & revenoit acquérir le reste du Château.

On les payoit en *armes, draps, & chevaux*, & pour ne rien déguiser on leur donnoit aussi de l'argent; mais pour rendre les récompenses des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princesses & les plus grandes Dames y joignoient souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux esprits. Si l'on est étonné que dans une Nation telle que la Françoisse, qui avoit toujours méprisé les Lettres, & qui n'est pas même encore bien revenue de cette espece de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amussent à faire des Vers, je ne puis répondre autre chose sinon que ces Vers là se faisoient sans étude, & sans science, & que par consequent ils ne deshonorioient pas la Noblesse. Je ne ferois pas si bien connoître ces

---

DU THEATRE FRANCOIS. 7

Poetes par tout ce que je pourrois dire d'eux , que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai crû que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je sortirai un peu des bornes de l'Histoire du Theatre , mais j'espere qu'une matiere assés agreable par elle-même , & assés peu traitée me feroit obtenir ma grace des plus séveres Lecteurs.

Voici deux petits fragmens assés bons de Christien de Troies.

Puisque vos plaist , or m'escoutés  
Cuer & oreilles me prestés ,  
Car parole ouïe est perdue  
S'elle n'est de cuer entendue,  
Qu'as oreilles vient la parole  
Ainsi comme li vent qui vole,  
Més ni arreste ne demore,  
Ains s'en part en molt petit d'ore,  
Se li cuer n'est si éveillé  
Qu'al prendre soit appareillé,  
Et qu'il la puisse en son venir  
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci ,

Car tiex à pauvre Cuer & lasche,  
Quant voit un preudhom qui entache

A iiii

*HISTOIRE*

De for soi tote une besongne ,  
 Li cort sus , & si jette fors  
 Le pauvre Cuer qu'il a el cors ,  
 Et si li donne plainement  
 Cuer de preud homme & hardement.

Hébert dans le Roman des sept Sages a dit une chose digne du plus habile d'entre eux.

Rien tant ne greve à menteor ,  
 A Larron , ne à Robeor ,  
 N'a mauvais hom quiex qui soit ,  
 Comme verités quand l'apperçoit ,  
 Et verités est la maçûe.  
 Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault Roi de Navarre ,  
 n'est-il pas joli ?

De bien amer ne puet nus enseignier ,  
 Fors que li Cuers qui done le talent ,  
 Qui bien ame de fin cuer loyaument ,  
 Cil en sçait plus , & moins s'en puet aidier.

Monseigneur Gaces Brulés Chevalier , fort aimé de ce Roi de Navarre , peut paroître digne de sa faveur par cet échantillon de sa Poésie.

Damors me plain & dis pourquoi ,  
 Car ceux qui la trahissent voy ,

DU THEATRE FRANCOIS. 9

Souvent à leur joye venir ,  
Et gi fail par ma bonne foy :  
Qu'Amors por esaucier sa loy  
Veut ses ennemis retenir ,  
De sens li vient si com je croy ,  
Qu'a siens ne puet elle faillir.

Ne plairoit - on pas encore aujourd'hui en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres.

Douce dolor est la moie ,  
Car tant en ai le mal chier  
Que tout le mont n'en prendroie ,  
S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frederic Barberouffe, car je ne daignerois pas conter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable; mais je croi qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux Provençal,  
a dit affés galamment.

Uno douleur senty venir  
Al cor d'un angoyssous afan,  
Lou Mége que my pot guarir  
My vol en dyetta tenir,  
Comme lous autres Meges fan.

Robert de Reims dans un grand  
morceau d'antitheses sur l'Amour, n'a  
mal rencontré en celles-ci.

Amours va par aventure,  
Chacun y pert, & gaagne,  
Par outrage & par mesure  
Sane chacun & me hagne.  
Eurs & mes adventure  
Sont tosors en sa compaigne.  
Pour cest raison & droiture  
Que chacun sen lot & plagne.

Finissons & peut-être trop tard, par  
ces Vers d'Eustace li Peintre, à sa Maî-  
tresse.

Dame ou tous biens creft & naist & esclaire,  
A qui biauté nulle autre ne se prend,  
Dont sans mentir ne pourroit-on retraire  
Fors grant valeur, & bon enseignement,

Qu'il n'y fault rien , fors mercy seulement ,  
Bien sont vos faits & vos doux ris contraire •  
Cuer sans mercy , & semblant débonnaire ,  
Hé Diex pourquoi ensemble les consent ?

Ces étincelles de Poesies parurent principalement dans les deux extrémités du Royaume , en Provence & en Picardie. Les Provençaux aidés de leur Soleil , auroient dû avoir l'avantage ; mais il faut avouer que les Picards ne leur céderent en rien.

La plus grande gloire de la Poesie Provençale , est d'avoir pour fille la Poesie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie , & Dante & Petrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours , & par une juste reconnoissance ils ont parlé avec éloge de la pluspart d'entre-eux , surtout du grand Arnaud Daniel. Petrarque eut encore une obligation plus particuliere à la Provence , tout le monde sçait qu'il fût inspiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf ; Hebers , & d'autres Auteurs aussi inconnus , & en apparence aussi méprisables fussent les originaux des meilleurs Contes de Bocace ? Qui croiroit



que Bocace eût pillé ces pauvres Gens-là? Il l'a fait cependant, il leur a pris le Palefrenier qui étant tondu va tondre tous les autres; le Mari Jaloux qui confesse sa femme, le Berceau, & quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & plusieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allegoriques. Tel est le Roman de la Rose, dont les personnages sont *Jalousie*, *Bel accueil*, *Faux semblant*, &c. Tel, le Tournoyement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel, le Roman de Richart de l'Isle ou *Honte* & *Puterie* ont debat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un Pont de Paris dans la Seine, où la pauvre *Honte* se noye, dont vient que plus n'y a *Honte* dans Paris.

Ces Poetes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur tems & plus souvent des Histoires fabuleuses; mais la matiere la plus commune, principalement pour les Poetes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poétique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie rivale de la Provence, avoit aussi ses *Plaidz & Gieux sous l'Ormel*. Ces *Gieux*, & la *Cour d'Amour* étoient des assemblées de Gentilshommes & de Dames, qui s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse, & décidoient avec de certaines formes, & avec autorité, les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit à *Nosseigneurs, & Dames de la Cour d'Amour*, ou du *Gieu sous l'Ormel* lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui est riche, ou un qui sçait plus du Siecle? S'il y a plus d'honneur à conquérir celle qui aime, ou celle qui onc n'aima? Si l'Amant se mariant à sa mie, perd l'envie qu'il souloit avoir de chanter? Lequel la Dame devoit choisir ou d'un voyage de son Amant à la Croisade contre *Mainfroy*, ou d'un Mariage à autre qu'elle? Lequel doit plus faire pour sa Dame, ou celui qui a, ou celui qui espere? Lequel vous aimeriez mieux, jouir votre Rival & vous, ou ni l'un ni l'autre? Vous avés gagné une Dame que chacun gagne à

*son tour, avés-vous perdu ou gagné ?* Sur ces fortes de sujets l'on faisoit les chansons du *Jeu parti*, c'est-à-dire qui contenoient les demandes & les réponses de part & d'autre. Il y a telle de ces questions qui pourroit fournir à une des plus spirituelles conversations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner, que des Siècles d'ailleurs si peu éclairés, en sçussent tant ; mais il les faut regarder comme des jeunes personnes qui ont de bonne-heure l'esprit formé sur la galanterie.

Nous avons encore un Recueil de ces Jugemens galans, ou du moins, faits à leur imitation, sous le titre d'*Arresta Amorum* il y a deux cens ans. L'Auteur est Martial d'Auvergne Procureur au Parlement de Paris. Il commence ainsi ses *Arresta Amorum*.

Environ la fin de Septembre  
 Que faillent violettes & flours  
 Je me trouvai en la Grand Chambre  
 Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs lais*, les *Conseillers d'Eglise*.

Après y avoit les *Déeses*.

DU THEATRE FRANÇOIS. 15

En moult grand triomphe & honneur ,  
Toutes Légistes & Clergeses  
Qui savoient le Decret par cueur.  
Leurs habits sentoient le Cyprés  
Et le musc si abondamment  
Que l'on n'eût sçeu estre au plus près  
Sans esterner largement.

Ensuite viennent cinquante Procès differens , & en voici un que j'ai choisi , qui pourra donner une idée de tous les autres.

*Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours , s'est assis un Procès d'un Amoureux demandeur d'une part , & une jeune Amie deffenderesse d'autre part , & disoit ledit Amoureux que tous les plus grands biens qui sont en Amours , c'est d'entretenir les cœurs l'un de l'autre en parfaite alliance , & union d'amitié , & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame est vacquant , ou qu'elle s'entremet de complaire à plusieurs , c'est signe que son cueur n'étoit point entier en loyauté , & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce présupposé , disoit que cette Dame cy avoit fait plusieurs promesses ; & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il seroit vivant , & lui pareillement à elle : si en avoyent fait serment l'un à l'autre si*

grand & solennel , que faire se peut en tel cas. Et ainsi avoient promis qu'ils ne feroient chose à leur pouvoir , par quoy nul d'entre eux y pût prendre , n'avoir desplaisir ; mais ce nonobstant ladite Dame puis n'a gueres de temps en ça s'entremettoit d'entretenir plusieurs Galans par parolles , & très-belles cheres deffenduës en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en sa ceinture , & en sa quenouille bouquets nouveaux , & fleurs étranges , sans que ledit Amant les luy eût données , dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunes fois quand il est dans son lict , & s'éveille sur ce point , il met bien trois heures à soy rendormir . . . .

De la part de cette Dame deffenderesse fut deffendu au contraire. Et disoit , que quelques promesses que fissent Dames , se doibvent entendre civilement , c'est à sçavoir là où sera leur plaisir. Et ne donnent jamais si grande auctorité qu'elles ne soient sur leurs pieds pour user de leurs volontés & plaisirs ; car elles sont Dames. Et l'on sçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de vivre & faire bonne chere à tous , affin que l'on ne puisse dire qu'elles soyent mal gratieuses . . .

Finablement Parties ouïes , fust absolue cette Deffenderesse des pétitions & demendes de ce Demendeur , en lui permettant ( s'elle vouloit ,

en

en tant que mestier estoit ) de parler , rire , saluer , & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit , & bon lui sembleroit. Et condamna ledit Amant en ses despens. On diroit que cet Arrest ne fût rendu que depuis quatre jours , tant il est conforme aux usages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la Langue de ce Livre-là , un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il est à remarquer qu'un grave Jurisconsulte qui se donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus* , fait sur ces bagatelles un très-serieux & très-docte Commentaire Latin , où il entasse Loix sur Loix & Paragraphes sur Paragraphes pour éclaircir les questions qui se traittoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'ouvrages de Poesie que le douzième & le treizième Siècle ont produits , nous n'avons rien qui regarde le Theatre. Seulement il paroît par l'Histoire des Poetes de Provence , que les Troubadours ont fait quelques Comedies , & il ne nous est resté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres* , de l'Herésie des Prêtres , Piece

apparemment fort agréable en ces tems & dans ces Pays-là , ou les Albigeois, & les Vaudois avoient assés établi la mode de railler les Ecclésiastiques. Je trouve encore un autre ouvrage dont le titre étoit , *contre ce que les Rois & les Empereurs se sont laissés assujettir aux Curés*. Il est vrai que ce n'étoit pas une Comédie , cela prouve seulement que l'on traitoit volontiers ces sortes de matieres. Aussi les Légats des Papes , demandoient quelquefois grace à ces Poetes. On leur abandonnoit tout l'Univers , à l'exception de Rome , & on leur faisoit promettre , mais en vain , qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de l'*Herogia dels Preyres* , s'appelloit Anselme Faidit. L'Histoire des Poetes de Provence dit qu'il fut bon Poete , *qu'il faisoit bons mots , & bons sons , qu'il vendoit ses Comédies & Tragedies deux ou trois mille livres , Guilhermensès , ordonnoit la Scène & recevoit tout le profit*. Il étoit homme de plaisir , grand joueur , dissipateur , & qui avoit perdu aux dés tout son bien de patrimoine. Il tira d'un Monastere de la ville d'Aix une fille de qualité , nommée Guilhaumone de Soliers , & l'é-

poufa. La Religieufe s'acommoda parfaitement bien de la vie comique, & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Hiftoire en ait fait mention. Anfelme s'attacha d'abord à Richard Cœur de Lion Roi d'Angleterre, fils de Henry II. enfuite à Boniface Marquis de Monferrat; enfin il mourut en 1220. chés Agoult Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comedies & Tragedies d'Anfelme Faidit, & celles de quelques autres Troubadours. Il nous eft feulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Theatre eût peu de fuite. Tous les Poetes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorzième Siècle produifit moins de Poetes que les deux précédens, foit à caufe des calamités où toute la France tomba fous les Regnes de Jean & de Charles VI. foit parce que les Duchés & les Comtés fe réuniffant peu à peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours, où les beaux esprits trouvoient affés bien leur conte. Philippe le Long, dès le tems qu'il n'étoit qu'encore que Comte de



Poitou , eût beaucoup de goût pour la Poésie Provençale , il attira auprès de lui plusieurs Troubadours , & composa lui-même en leur Langue. Il vint à la Couronne l'an 1316. Mais son Règne ne fut que de cinq ans , malheur irréparable pour la Poésie Provençale. Quelque tems après elle commença à s'éteindre dans la Provence même sous la seconde Race d'Anjou , dont elle fut extrêmement négligée , quoique le bon Roi René ait fait quelques Chansons. Dans ce quatorzième Siècle , je trouve un Poete Tragique , Parafols Limosin ou de Cisteron. Il a fait *cinq belles Tragedies des Gestes de Jeanne Reine de Naples*. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il mourut en 1383. & Jeanne de Naples l'heroïne de ses cinq Tragedies en 1382. de sorte qu'il n'a vécu qu'en même-tems qu'elle , & les actions de cette Princesse étoient accommodées au Theatre à mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler son mari pour en épouser un plus aimable ? il paroïssoit aussitôt une Tragedie sur ce sujet.

Vers la fin de ce Siècle le génie Poétique baisse fort en France , après l'ef-

fort que la Poësie avoit fait pour dissiper la barbarie , & recommencer de briller à nos yeux , il revient de gros nuages , qui répandent par tout une obscurité presque aussi grande qu'auparavant.

C'est dans le quinzième Siècle, à proprement parler , que commence l'Histoire du Theatre François. Les plus anciennes Comedies que nous ayons aujourd'hui , sont les *Misteres de la Religion*. Mais avant que d'entrer dans cette matiere , il faut se faire une idée juste de l'esprit & des mœurs de ces tems-là. Autrement il sembleroit qu'il y auroit une espece de prophanation à dire sans user de quelque précaution ; que l'on a mis autrefois Jesus-Christ & le Pere Eternel sur le Theatre.

Les Siècles different entre-eux comme les Hommes , ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. Un Siècle ignorant , & pour ainsi dire mal élevé , pense mal , & se représente toutes choses sous des idées basses. Un Siècle tel que le nôtre , éclairé de toutes les Sciences , se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élévation sur ce qui est élevé. Nous avons

des idées nobles de Dieu , & de la Religion , ou du moins nous ſçavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles , & peu élevées que notre eſprit ſ'en fait ſouvent malgré nous , & nous remettons ces objets dans une incompréhenſibilité majeuſteuſe plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les Siècles de nos Peres plongés dans une épaiſſe ignorance , inſtruits ſeulement par des Moines Mandians , n'avoient garde de prendre ſur la Religion des idées nobles & convenables. Jettés l'œil ſur les Images , & les peintures de leurs Eglifes , tout cela a quelque choſe de bas & de meſquin , qui représente le caractère de leur imagination. Leur maniere de penſer étoit la même que leur maniere de peindre. Les Livres de ces tems-là , je parle des meilleurs , ont affés de bons ſens , beaucoup de naïveté parce que le naïf eſt une nuance du bas , preſque jamais d'élevation. Peintures , Livres , Bâtimens , tout ſe reſſemble.

Nos Peres ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune prophanation à mettre les choſes de la Religion ſur le Theatre , elles ſe préſentoient à eux

fous des idées basses , qui les invitoient à cette espece de familiarité , dont nous sommes exclus par des idées plus nobles , & qui font naître plus de respect.

De plus ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes , jusque dans le Service Divin. On ne célébroit pas seulement les Fêtes dans la plupart des Eglises , on les representoit. Le jour des Rois trois Prêtres habillés en Rois , conduits par une figure d'Etoile qui paroissoit au haut de l'Eglise , alloient à une Creche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378, que le Roi observoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers sés Chambellans tenoient hautement trois Coupes dorées & émaillées , en l'une étoit l'Or , en l'autre l'Encens , & en l'autre du Mirrhe , & allerent tous trois par l'ordre comme l'Offrande devoit être baillée par le Roy , & le Roy après , &c.* Tant cet esprit de représentation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noel dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces Spectacles , qu'on appelloit la *Feste des Asnes* ;

car c'est le nom qu'un vieux Rituel même manuscrit, lui donne. Tous les Prophetes de l'ancienne Loi paroissoient dans l'Eglise, chacun habillé d'une maniere qui le rendit reconnoissable. Balaam étoit-là, monté sur son ânesse, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit, & quelqu'un qui étoit caché sous le ventre de l'ânesse, parloit pour elle, & disoit son rôle. De cela seul, cette Fête où il entroit mille autres choses, avoit tiré son nom de la Feste des Asnes, parce qu'assurément Balaam avec sa monture, touchoit bien plus l'assistance que tous ces autres Prophetes plus férieux.

Les Représentations étant donc établies dans le Service Divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choses Saintes d'être mises en Comedies. Au contraire la Comedie n'étoit que comme une fuite du Service Divin, & même elle se jouoit d'ordinaire dans les Cimetieres des Eglises. Au sortir du Sermon ces bonnes Gens alloient à la Comedie, c'est-à-dire qu'ils changeoient de Sermon.

Jusque

Jusque dans leurs divertissemens ils avoient les choses de la Religion devant les yeux, leur Foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles, & en entendre si souvent parler, c'étoit quasi les avoir vûes.

Ainsi il n'eût pas été alors plus étonnant que des Gens de bien fissent des Comedies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une Comedie de la Passion faite par Jean Michel vers le milieu du quinzième Siècle; & qui est communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de Sainteté. On prétend même qu'il fit des Miracles après sa mort, du moins il y eut long-tems auprès de sa *Tombe un Tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir par les Ouvrages de Jean Michel que la Comedie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la vie de J. C. depuis la Prédication de S. Jean, jusqu'à la Resurrection. Quand les personnages qui occupent le Theatre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une règle inviolable

que les Scenes ne soient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre suffisant de Scenes la journée finit , sans autre raison , sinon qu'on en a assez dit. L'Assemblée se sépare, & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela se jouoit en plusieurs jours.

Par exemple , dans la Piece que j'ai entre les mains , le Theatre ouvre par S. Jean qui prêche les Juifs , & voici son début.

*Parate viam Domini , rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Ysaïe 40.*

Ysaïe a écrit ce titre  
 En son quarantième Chapitre ,  
 Parlant en sainte Prophetie ,  
 De la venue du Messie ;  
 Et je vous le vueil réciter  
 Afin de vous admonester  
 Que vous devés en vostre cueur  
 Préparer la voye du Sauveur ,  
 En toute œuvre de rectitude ,  
 Et en dévotion solitaire ,  
 Faire que les œuvres de Dieu  
 Ayent dedans vos ames lieu  
 Pour faire vostre sauvement ,  
 Et pourtant au commencement  
 De cette Prédication

J'ay prins pour introduction  
Le mot d'Ysaïe que je di,  
*Parate viam Domini*,  
En ce tesme cì je puis prendre  
Deux poincts bien aisés à comprendre  
A tout Homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par

Il vous faut faire pénitence  
Et vous acquerrés sans doubance  
En la haulte Hierusalem  
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit S. Jean s'en va, & un Conseil de Juifs lui succede. Vous voyés que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne, le texte, la division, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages l'application de nos mœurs à des Siecles entierement differens, produit un burlesque continuel, dont nos Ancêtres n'avoient pas le moindre soupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne sont pas oubliés dans cette Comedie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite*.

C'est l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout semblable à



nous , & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes Gens du quatorze ou du quinzième Siècle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division , & des repas sans *Benedicite*. Nous qui sçavons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant , nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant représentés tout - à - fait à la Françoisise ; mais quand nous voyons que l'on donne notre maniere de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, & qui pis est , à des Turcs , pourquoi cela ne nous paroît-il pas burlesque ? C'est que nous n'en sçavons pas assez, & comme nous ne connoissons guere les véritables mœurs de ces Peuples , nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galans à notre maniere, il faudroit pour en rire des Gens plus éclairés ; la chose est assez risible , mais il manque des rieurs.

Comme les Comedies de la Passion ne sont pas trop connues , je croi qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers , & les plus propres à en faire connoître le caractère.

Elles sont assés variées. Il y a jusqu'à des Scenes plaisantes. Quand Satan qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C. revient aux Enfers sans avoir réussi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables, le pauvre Satan en demeure estropié, & certainement quand on le voyoit boiter sur le Theatre & se traîner avec peine, toute l'Assemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée possédée du Diable, dit des extravagances fort plaisamment imaginées, & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui est hors de son bon sens, n'a pas voulu perdre l'occasion d'égayer la Scene par des discours assés libres. Il a crû peut-être que sans cela le vraisemblable n'y seroit pas. Cependant il a eu une conduite toute différente sur la Madeleine, car quoiqu'il garde son caractère avec assés de soin, & que dans les discours qu'il lui fait tenir, il marque en Prose par Apostille le nom des sept Pechés mortels qu'elle se vante d'avoir commis, il la fait fort réservée sur celui dont elle a été le plus soupçonnée, & pour se justifier de ce qu'elle néglige ce peché, elle dit,

De folaticux touchements ,  
 Et autres plaisants couchements ,  
 Cela gist en ma voulenté.

Après quoi elle croit son honneur  
 sauvé, puisqu'il n'a tenu qu'à elle d'é-  
 prouver les *Plaisans couchements*. C'est  
 cette disposition de la Madeleine, très-  
 funeste pour ses Amans , qui fait dire à  
 une de ses Femmes de Chambre ,

Pour mettre Mignons en alaine ,  
 Voicy fine espice sucrée ,  
 Et tel y laissera la laine  
 Qui n'en n'aura ja la grupée.

Rodigon Comte de la Cour d'Hero-  
 de vient voir la Madeleine qui lui dit  
 d'abord ,

Voulés-vous trois heures ou quatre  
 Danser , chanter , ou vous ébattre  
 A beaux dés , au glic , ou au flux ?

Mais Rodigon prend le parti de dire  
 une Ballade dont le refrain est joli ,

On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

En voici un couplet plus agréable &  
 mieux tourné , qu'il n'appartient à ce  
 tems-là.

C'est l'Ordonnance d'Amour , ne leur déplaise,

Soucy de nuit , & de jour le malaise ,  
 En tel ésmoy faut qu'Amour se pourchasse ;  
 Qui aymera de son gibier la Chasse ;  
 Il en fera tout-à-coup rebouté ,  
 Tel y désprend deux fois plus qu'il n'amasse ,  
 On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

A la fin de la Scene , il est marqué en  
 Prose. *Rodigon en prenant congé , pourra  
 baiser Madeleine & ses Damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau  
 aussi singulier qu'il y en ait dans tout  
 l'Ouvrage. Il vient détestant la trahi-  
 son qu'il a faite , il invoque tous les  
 Diables Léviatan , Belphegor , Caco-  
 démon , Béhemot , & le Ribaud Af-  
 modeus , & pour n'en manquer aucun,  
 il y joint Thesiphone , Alecto , Mege-  
 re , &c. Aux cris de Judas *Désesperance*  
 accompagnée d'une troupe de Diables,  
 sort de l'Enfer , elle lui propose de l'y  
 mener , & aussi-tôt Judas chicanne  
 avec elle. Mais , lui dit-il ,

J'ay fait confession  
 En tant que j'ay dit *peccavi* ,  
 Et si fis satisfaction ,  
 En tant que les deniers rendy ,  
 Puis j'eûs telle contrition  
 Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Désesperance, bonne Theologienne,  
lui répond.

Confession instituas  
Sans dévotion de pensée,  
Et tout l'argent restituas,  
Non pas à partie offensée,  
De cœur contrit t'évertuas,  
Mais c'est de rage ramassée;  
Par quoi tout ce que fait tu as  
Ne vault rien, ta grace est passée.

Ensuite pour le mettre en gout de se  
mer, elle lui dit :

Or tiens, regarde mes atours.  
Suis-je pas pourvue d'outils,  
Bien ingenieux, & subtils  
Se ung Homme est cauteleux & fin,  
Pour le mettre bientost à fin?  
Choyfisse sur moi des plus beaux,  
Voicy Dagues, voicy Couteaux,  
Forcettes, Poinçons, Allumelles,  
Advise, choisi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de se pendre ;  
mais en gagnant toujours du tems par  
des discours inutiles, que Désesperan-  
ce veut abreger. *Depeche-toy*, dit-elle,  
*car tout se gate*. Quand il est pendu,

**DU THEATRE FRANCOIS. 33**

Lucifer crie du fond des Enfers , qu'on lui apporte l'ame , mais elle ne se trouve point.

**A S T A R O T H.**

Que Diable est l'ame devenue ?  
Cerberus ; donne-t'en bien garde.

**C E R B E R U S.**

Je cherche par tout , & regarde ,  
Mais je ne la voy hault ne bas.  
Qu'en dépit du traistre Judas  
Je croy qu'el soit annichillée.

**B E R I T H.**

Où Diable seroit-elle allée ?

**S A T H A N.**

Est-elle point dedans la souche ?

**D E S E S P E R A N C E.**

El n'est pas sortie par la bouche ,  
J'en répons.

**A S T A R O T H.**

Il n'est donc pas mort ?

**D E S E S P E R A N C E.**

Si est , si est.

Ils cherchent encore quelque tems ,  
& Berith dit :

L'Ame est encor dedans ses tripes ,  
Qui de son ordure s'abreuve ,  
Et si la pance ne lui creve

Nous y perdrons notre saison.

Car par la bouche orde & maligne

Qui baïsa son Maïstre tant digne,

Elle ne peut ne doit passer.

Et puis en Prose. *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes saillent dehors, & l'ame sort.* C'étoit une plaisante représentation que de voir cette ame sortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occasion de débiter de la Morale à la maniere du tems. Quand les Soldats ont résolu de jouer la Robe sans couture, Satan se déguise, & va trouver Griffon l'un d'entre-eux à qui il presente des Dés. Griffon qui n'en avoit point encore vû, lui demande ce que c'est, & Satan lui en explique ainsi les propriétés. Ce point que tu vois seul, lui dit-il, est en dépit de Dieu le Pere, ces deux, en dépit du Pere & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangelistes, ces cinq en dépit des cinq Playes, & ces six en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il, qu'à bien jurer & blasphemer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pieces étoient des especes d'O-

pera. il y avoit des Machines & de la Musique. Dans un endroit il est dit en Prose. *Icy se met Jesus sur les épaules de Satan, & par un soudain contrepoids sont guidés tous deux sur le hault du Pinacle. Ailleurs après le Batême de Jesus-Christ. Adonc parle Dieu le Pere, & est à noter que sa loquence se doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix, c'est assavoir ung hault dessus, une haulte contre, & une basse contre bien accordées, & en cette armonie se doit dire toute la clause qui s'ensuit.* Il y a encore d'autres Chants, & même des especes d'Hymnes en Latin. Pour rendre les Concerts encore plus Ecclésiastiques, il y entroit des Orgues.

Un recit affés plaissant que le Seigneur de Basché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matiere, si elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célèbre fripon & Poete, avoit fait une Passion en langage Poictevin, restoit seulement à trouver habillemens aptes aux personnages. Il pour un vieil Paysan habiller qui jouoit Dieu le Pere, requist Frere Estienne Tappecoüe Secretain des Cordeliers du lieu, lui prester une Chappe & Estolle. Tappecoüe le refusa alleguant que par leurs Statuts Provinciaux,



estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les Jouians. Villon repliquoit que le Statut seulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux dissolus. . . . Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement, qu'ailleurs se pourveust, rien n'esperast de sa Sacristie. Villon resolut de se vanger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la Quête sur la poutre du Couvent, ainsi nomment-ils une jument non encore saillie. Adonques Villon fist la monstre de sa Diablerie par la Ville & le marché. La Diablerie, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Passion. Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parsementés de testes de mouton, de cornes de bœuf, & de grands hâvés de cuisine, ceints de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches, & sonnettes de mulets à bruit horrifique. Tennoient en main aucuns bastons noirs pleins de fusées, autres portoient longs tisons allumés, &c. Après les avoir ainsi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena sur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent à donc les Diables, il n'a voulu prester une povre Chappe à Dieu le Pere; faisons lui peur.

Ils y réussirent si bien que la poutre le jetta bas ; mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier , qui étoit de corde , son soulier fenestré , la poutre le traîna au haut & au loin , & ne reporta de lui au Couvent , que le pied droit & son soulier entortillé. Villon ravi disoit à ses gens , vous jouerés bien Messieurs les Diabes , vous jouerés bien , je vous assure. Je dépîte les Diabes de Saulmur , de Monmorillon , de Langés , d'Angiers , &c. Car il y avoit des Diableries partout.

Quelques-unes de ces représentations pieuses étoient muettes , & elles ornoient les réjouissances , & les Fêtes publiques. Quand Henry VI. Roi d'Angleterre fit son entrée à Paris en qualité de Roi de France , il y avoit à la Porte de Saint Denis par où il entra , dit Monstrelet , Personnages sans parler , de la Nativité Nostre-Dame , de son Mariage , & de l'Adoration des trois Roys , des Innocents , & du bon Homme qui semoit son bled , & furent ces Personnages très-bien joués. On crut qu'il étoit d'une grande magnificence , que ce Prince à chaque pas qu'il faisoit trouvât un Mystere, Encore une coutume tirée de l'Eglise & appliquée à des occasions propa-

nes , c'est qu'aux Entrées des Rois , dans les réjouissances publiques , on crioit Noel.

Tel étoit alors le génie des peuples, Il faut des Spectacles & des Diver-tiffemens à quelque prix que ce soit , & la Religion elle-même , toute sérieuse qu'elle est , est obligée à en fournir , quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos Peres peu sçavans dans l'antiquité ne connoissoient guere que l'Histoire de leur Religion , & c'étoit à elle par conséquent à remplir le Theatre. Heureusement nous avons aujourd'hui d'autres sources où puiser des Sujets ; toutes les Histoires anciennes nous sont ouvertes , & quand nous voulons du merveilleux , nous avons quantité de Dieux & de Déeses qui ne nous font rien , & qui ne sont bons que pour la Scene. Ce n'est pas cependant que toutes nos anciennes Comedies Françoises fussent tirées de l'Ecriture , ou de la Vie des Saints. Il y avoit , comme nous l'apprenons de l'Histoire rapportée par Rabelais, des *Farces & Mommeries* , pour lesquelles Tappecoüe eût eu raison de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reste une de ces Farces , où il y a de fort plaisantes choses. C'est la Farce de Pathelin , dont Pasquier a fait un Extrait ou plutôt un Recit assés long , & assés fidele. Je ne laisserai pas d'en faire aussi un qui sera different du sien , en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin , Avocat peu employé , vient d'abord avec Guillemette sa femme , qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas , & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel Drap elle veut pour se faire un habit , qu'elle en aura qui ne coutera rien. Il va donc à la Foire , & s'adresse à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de caresses. Ensuite il lui parle de son pere,

Il m'est avis tout clerement  
Que c'est il de vous proprement  
Qu'estoit un bon Marchand & Saige !  
Vous luy ressemblés de visaige ,  
Par . . . comme droite peinture ,  
Si Dieu eût oncq de creature.  
Mercy , Dieu vray pardon luy face  
A l'ame.

*HISTOIRE*  
LE DRAPIER.

Amen par sa grace  
Et de nous quand il luy plaira.

P A T H E L I N.

Par ma foy, il me déclara  
Maintes fois, & bien largement  
Le temps qu'on voit présentement,  
Moult de fois m'en est souvenu,  
Car pour lors il estoit tenu  
Un des bons. . .

Le Drapier sur qui les discours de  
Pathelin commencent à operer, le prie  
de s'affeoir. Il en fait quelque façon,  
& s'affied, & puis revient à la ressem-  
blance du Drapier avec son pere.

Ainsi m'aist Dieu que des oreilles,  
Du nez, de la bouche, des yeux,  
Oncq' enfant ne ressembra mieux  
A pere. Quel menton fourché !  
Vrayement ceste vous tout poché.  
Et qui diroit à vostre mere  
Que ne fussiés fils de vostre pere,  
Il auroit grand faim de tancer.

Ensuite il lui demande des nouvelles  
de la *bonne Laurence sa belle tante*, à qui  
il ressemble enoore de *corsaige*. Au mi-  
lieu

DU THEATRE FRANÇOIS. 41

lieu de cet entretien , il jette par hazard les yeux sur un Drap qui lui plaît. Il n'a que faire de Drap , dit-il ; mais celui-là le tente , & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente* , il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix qui est six écus d'or , on aulne , on coupe ; mais Patherlin n'a pas son argent sur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir , & en même-tems goûter le vin de Patherlin , & manger *d'une Oüe que sa femme rotit*. Le Drapier s'y résout , quoiqu'avec quelque difficulté , & dit qu'il lui portera donc son Drap. Mais que Patherlin lui laissât prendre cette peine ? Il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le Drap lui-même , & retourne triomphant vers Guillemette , à qui il dit ce qu'il faut faire pour se moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scenes qui suivent , tant elles me paroissent Comiques & d'un Jeu agréable. Cependant je vais tâcher à ne point sortir des bornes d'un Extrait. Le Drapier vient , Guillemette lui ouvre la porte , & chaque fois qu'il veut

parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir son argent, & toujours Guillemette répond, *parlés bas, je croi que le pauvre homme dort. Il y a onze semaines qu'il est au lit sans en sortir. Comment ? Il est venu ce matin prendre du Drap chés moi.* Et Guillemette répond en colere.

Diable y ait part, aga quel prendre!

Ah Sire, que lon le puist pendre

Qui ment. Il est en tel party

Le pauvre homme, qu'il n'a party

Du liêt y a unze semaines.

Nous baillés vous de vos trudaines

Maintenant ? En est-ce raison ?

Vous vienderés dans ma maison

Par les angoisses Dieu ; moi lasse...

LE DRAPIER.

Dea, vous disiés que je parlasse

Si bas. Sainte benoiste Dame!

Vous criés?.....

GUILLEMETTE.

Et à qui lavés vous baillé,

( ce Drap ? )

LE DRAPIER.

A luy mesme.

GUILLEMETTE.

Il est bien taillé

D'avoir Drap. Hélas! il ne hobe,

Il n'a nul mestier d'avoir robe.

Jamais robe ne vestira

Que de blanc, ne ne partira

Dont il est, que les pieds devant.

Après tous ces discours on entend le  
malade qui appelle Guillemette, &  
qui extravague.

Voyla un Moine noir qui vole,

Prends le, baille luy une estole.

Au chat, au chat, comment il monte!

Quand le Drapier va lui demander  
son argent, Pathelin le prend pour son  
Apotiquaire.

Ah Maistre Jean, plus dur que pierre,

J'ay . . . deux petites crottes,

Noires, rondes comme pelotes,

Dois-je prendre un autre clistere?

LE DRAPIER.

Six aulnes de Drap maintenant,

Dites, est-ce chose avenant,

Par vostre foy que je les perde?

PATHELIN.

Si peüssiés éclaircir ma . . .

Maistre Jean, elle est si dure.



Il est aisé de voir quel Jeu de Theatre il y a à cela. Enfin le Drapier ne sçait où il en est , & commence à douter s'il a donné le Drap.

Je sçais bien que je dois avoir  
Six aulnes tout en une piece :  
Mais cette femme me dépiece  
De tout point mon entendement. ●  
Il les a eûes vrayement.  
Non a dea. Il ne se peut joindre,  
J'ay veû la mort qui le vient poindre ;  
Au moins, ou il le contrefait.  
Et si à , il les print de fait ,  
Et les mit deffous son esselle.  
Par Sainte Marie la belle,  
Non à . . . . .  
Si à par le Sang Nostre-Dame ;  
Meschoir puist-il de corps & d'ame ,  
Si je scay . . . . .

Il s'en va , & puis il revient & trouve Pathelin dans le délire , qui parle toutes sortes de Langues , tantôt Gascon , tantôt Normand , tantôt Breton. Enfin le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette , d'avoir crû que Pathelin fût venu ce matin-là à la Foire.

J'observerai en passant qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup , & souvent fans adoucissement. Les anciennes Comedies sont pleines de juremens , ainsi qu'on en a pû voir ici quelques échantillons. Un des grands secrets de ces Auteurs là pour attraper la rime , étoit de jurer par quelque Saint , & ils donnoient la préférence à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chés lui trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de Moutons , & qui avoit coutume d'en affommer quelques - uns pour les manger , après quoi il disoit qu'ils étoient morts de la Clavelée. Il lui avoit fait donner une Assignation pour comparoître devant le Juge , & le fripon de Berger vient lui dire avec une fausse naïveté.

Ne scay quel vestu desroyé,  
Qui tenoit un foïet sans corde.

C'est-à-dire un Sergent , parce qu'en ce tems-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés , & portoient une Verge à la main.

M'a dit ; mais je ne me recorde ,

Point bien au vray que ce peut estre,  
 Il m'a parlé de vous, mon Maistre,  
 Je ne scay qu'elle ajournerie.  
 Quant à moy, par Sainte Marie,  
 Je n'y entens ne gras ne gresse.  
 Il ma broüillé de pesle messe,  
 De Brebis & de relevée.

Le Drapier en colere veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conseil de Maître Pierre Pathelin, qui après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Bée* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Jurisdiction, & là se trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre son Berger. Il n'avoit point encore apperçû Pathelin; mais dès qu'il le voit, il est étonné, il dit, est-ce lui? N'est-ce pas lui? Oui, c'est lui qui a pris mon Drap. Et le Juge dit :

Sus, revenons à ces moutons,  
 Qu'en fut-il?

LE DRAPIER

Il en print six aulnes  
 De neuf francs.

DU THEATRE FRANÇOIS. 47

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes ?  
Ou cornards ? ou cuydé vous estre ?

Le Drapier revient toujours à son  
Drap , & le Juge qui n'y entend rien ,  
veut qu'on vienne au fait des Mou-  
tons.

LE DRAPIER.

Voire ,

Monseigneur ; mais le cas me touche :  
Touttefois , par ma foy , ma bouche  
Meshuy un seul mot n'en dira.  
Une autre fois il en ira  
Ainsi qu'il en pourra aller.  
Il me le convient avaller  
Sans mascher. Or ça disoye ,  
A mon propos , comment j'avoye  
Baillé six aulnes ; dois-je dire ,  
De Brebis ; je vous en prie , Sire ,  
Pardonnés-moy. Ce gentil Maistre ,  
Mon Berger , quand il devoit estre  
Aux champs , il me dit que j'aurois  
Six écus d'or quand je viendrois.  
Dy-je , depuis trois ans en ça ,  
Mon Berger m'enconvença ,  
Que loyaument me garderoit  
Mes Brebis , & ne m'y feroit ,

Ne dommage, ne vilenie.  
 Et puis maintenant il me nie,  
 Et drap & argent pleinement.  
 Ah Maître-Pierre ! vraiment,  
 Ce ribaud-cy m'embroît les laines  
 De mes bestes, & toutes saines  
 Les faisoit mourir & périr,  
 Par les assomer & ferir  
 De gros bastons sur la cervelle.  
 Quand mon Drap fut sous son esselle,  
 Il se mit au chemin grand erre,  
 Et me dit que j'allasse querre  
 Six écus d'or en sa maison.

## LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison,  
 A tout ce que vous rafardés,  
 Qu'est cecy ? Vous entrelardés,  
 Puis d'un, puis d'autre ; somme toute  
 Par le sangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclair-  
 cissement du Berger, le Berger ne ré-  
 pond que *Bée*, & Pathelin ne manque  
 pas de dire que le Berger n'est qu'un  
 hébété qui ne sçait parler qu'à ses Bre-  
 bis, & qu'il n'y a pas de raison à l'a-  
 voir fait ajourner. Le Drapier reparle  
 toujours de son Drap, & Pathelin ré-  
 pond des Brebis. Enfin le Juge ennuyé,

&c

& les croyant tous fous , renvoye le Berger , & se leve. Quand Pathelin demeuré seul avec le Berger lui demande son paiement , il n'en tire que ce même *Bée* qu'il lui avoit appris , & voilà la fin de la Piece.

A en juger par le langage , elle doit être à peu près du tems de Louis XII. mais il y a des choses qui ne paroissent pas indignes du Siecle de Moliere , ni de Moliere même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès , c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la Langue , & fait des Proverbes. Pathelin qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir comme Tartuffe , est devenu un mot de la Langue qui signifie *flatteur & trompeur* , de la même maniere que Tartuffe signifie présentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pateliner & Patelinage. *Revenons à nos Moutons* , qui est un Proverbe si usité , vient encore de la même source. C'est ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ses Moutons pour parler de son Drap. Le plus grand honneur qui puisse arriver à une Comedie , c'est de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire , qu'il s'en

forme présentement plusieurs , tirés des Comedies de Moliere ; mais le tems n'y a pas encore mis la dernière main.

Jusqu'ici la Tragedie, & pour mieux dire , toute la constitution du Theatre dans la Comedie même , avoit été entièrement inconnuë. Enfin sous le Règne de François I. les Grecs & les Latins sortirent , pour ainsi dire , de leurs Tombeaux , & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à se dissiper , le goût des Belles-Lettres se répandit , la face des choses d'esprit se renouvella , tous les Arts , toutes les Sciences se ranimerent. On trouve sous François I. Antoine Forestier Parisien , qui a écrit des Comedies Françoises , & Jacques Bourgeois Auteur de la Comedie des Amours d'Erostrate imprimée en 1545. & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pieces sont perduës. Les Amours d'Erostrate , à en juger par le titre , pouvoient être un Ouvrage sérieux ; cependant selon le comte de Ronfard , la Tragedie un peu plus lente que les autres Muses , peut-être parce qu'elle est plus importante , ne ressuscita que sous le Règne de Henry II.

DU THEATRE FRANÇOIS. 51

Alors Jodelle heureusement sonna ,  
D'une voix humble , & d'une voix hardie ,  
La Comedie avec la Tragedie ,  
Et d'un ton double , ore bas , ore haut ,  
Remplit premier le François eschaffaut.

Dit ce fameux Poete. Il ne comte pour rien les Comedies faites avant Jodelle , apparemment parce qu'elles étoient sans art , & sans aucune imitation des Anciens.

Cependant à ce que dit Pasquier , *Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons livres ; mais en luy y avoit un naturel esmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups disoient que Ronsard estoit le premier des Poëtes , mais que Jodelle en estoit le démon.* S'il n'étoit pas sçavant , son Siècle l'étoit , & les ignorans même d'un Siècle sçavant se sentent un peu de la science de leur Siècle. Il part des gens habiles , pourvû qu'ils soient en assez grand nombre , une certaine lumiere qui éclaire tout ce qui est autour d'eux , & dont on apperçoit quelques rayons réfléchis sur tous les autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix , s'établit chés les autres par mode , & les vrais principes passent de ceux qui les ont



découverts , à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La premiere de toutes les Tragedies Françoises , est la Cleopatre de Jodelle. Elle est d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action , point de jeu , grands & mauvais discours partout. Il y a toujours sur le Theatre un Chœur à l'antique , qui finit tous les Actes , & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé ; mais pour donner une idée plus juste de cette Piece , en voici un plan Scene par Scene assés exact & assés court. Il y a un Prologue adressé à Henri II.

Acte I. Scene I. L'Ombre d'Antoine plaint ses malheurs , & annonce que Cleopatre mourra bien-tôt. Scene II. Cleopatre dit à Iras & à Charmion ses Confidentes qu'elle a vû Antoine en songe. Elle ne doute pas qu'Octávien ne la destine au Triomphe , & elle veut absolument éviter ce deshonneur. Ensuite le Chœur a un beau sujet de moraliser sur l'inconstance de la fortune.

Acte II. Octávien , Agrippe , Proculee. Longue Histoire & peu nécessaire de toutes les guerres passées. Résolution de faire vivre Cleopatre pour

la mener à Rome , & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien , Cleopatre , Seleuque. Lamentations de Cleopatre à Octavien qui répond à toutes ses mauvaises excuses. Enfin Cleopatre pour mieux le toucher lui livre son trésor. Seleuque sujet de la Reine , dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui faute aux cheveux devant César , les lui arrache , & lui donne cent coups de pied.

CLEOPATRE.

A faux meurdrier ! A faux traître ! Arraché ,  
Sera le poil de ta teste cruelle.

Que plust aux Dieux que le fust ta cervelle !

Tien , traître , tien.

SELEUQUE.

O Dieux !

CLEOPATRE.

Cas détestable !

Un Serf ! un Serf !

OCTAVIEN.

Mais chose émerveillable ,  
D'un cœur terrible !

CLEOPATRE.

Et quoy m'accuses-tu ?  
Me croyois-tu veuve de ma vertu ?

E iij.

Comme d'Antoine ? A traistre !

SELEUQUE.

Retiens-la ,

Puissant César , retiens-la doncq.

CLEOPATRE.

Voilà

Tous mes bienfaits. Hon ! le deuil qui m'efforçé  
 Donne à mon cœur langoureux telle force ,  
 Que je pourrois , ce me semble , froisser  
 Du poing tes os , & tes flancs crevasser  
 A coups de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinçant courage !

Mais rien n'est plus furieux que la rage  
 D'un cœur de femme. &c.

J'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de  
 voir par cet échantillon , de quelle  
 noblesse étoit alors la Tragedie.

Acte IV. Cleopatre , Iras , Char-  
 mion. Résolution de ces trois femmes  
 de mourir ensemble.

Acte V. Proculée , le Chœur. Pro-  
 culée conte au Chœur la mort de Cleo-  
 patre.

Cette prétenduë Tragedie fut jouée  
 à Paris devant Henry II. à l'Hôtel de  
 Rheims , & ensuite au College de Bon-  
 cour , dont toutes les fenestres estoient ta-

*pissées d'une infinité de Personnages d'honneur ; à ce que rapporte Pasquier , qui vit lui-même cette représentation , & se trouva dans la même chambre que le grand Adrianus Turnebus. Il remarque que les entreparleurs estoient tous hommes de nom , & que Remy Belleau & Jean de la Peruse jouèrent les principaux rolets , tant estoit lors en réputation Jodelle envers eux. Ici je prie que l'on ne songe point aux Poetes d'aujourd'hui ; car si l'on va penser à eux , j'avoué que l'on ne croira jamais que d'assés bons Auteurs , tels que Belleau & la Peruse , ayent bien voulu servir à représenter l'Ouvrage d'un autre , & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs ! Si la Tragedie étoit alors bien simple , les Poetes l'étoient bien aussi.*

A l'occasion de la Cleopatre de Jodelle , il arriva une chose très-singuliere. Cette Piece eut un applaudissement prodigieux , & ces Poetes grossiers qui louoient les Ouvrages d'autrui , voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie , & voici la Relation de ce qu'ils firent , tirée de Jean-Antoine de Baif , qui l'adressoit

au Seigneur Jean de Sade Sieur de Malan.

Quand Jodelle boiillant en la fleur de son âge,  
Donnoit un grand espoir d'un tout divin courage,

Après avoir fait voir marchant sur l'échaffaut,  
La Royne Cleopatre enfler un stile haut,  
Nous jeunesse d'alors desirant faire croistre,  
Cet esprit que voyions si gaillard apparostre,  
O Sade ! en imitant les vieux Grecs qui donnoient

Aux Tragiques un Bouc dont ils les guerdonnoient,

Nous cherchasmes un Bouc, & sans encourir vice,

D'idolastres damnés, sans faire sacrifice,  
Ainsi que des pervers, scandaleux, envieux,  
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux,  
Nous menasmes le Bouc à la barbe dorée,  
Le Bouc au cors dorés, la beste enlierrée,  
En la fable où le Poëtte aussi enlierré  
Portant son jeune front de lierre entouré,  
Attendoit la brigade, & lui menant la beste,  
Pesse messe courans en solemnelle feste,  
Moy récitant ces Vers lui en fismes présent. &c.

Voilà peut-être le plus bizarre dessein de Fête que des Poetes même ayent

pû imaginer. Vous voyés par la petite Apologie que Baif glisse dans sa narration , que l'on prétendit alors que le Bouc avoit été sacrifié à la maniere des Payens , & ce bruit-là couroit encore du tems de Theophile ; car dans une Requête qu'il adresse au Roi Louis XIII. pour se justifier de tous les desordres que l'on lui imputoit , il dit enfin qu'il est Poete , & qu'en cette qualité il faut lui passer quelque chose.

Autrefois on a pardonné ,  
 Ce Carnaval desordonné  
 De quelques-uns de nos Poëtes ,  
 Qui se trouverent convaincus  
 D'avoir sacrifié des bestes  
 Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été si énorme qu'à peine est-elle croyable ; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené le *Bouc enlierré au Poete aussi enlierré*. La nouveauté du Grec , les beautés que l'on y avoit découvertes , & plus que tout cela la gloire de l'entendre , avoient tellement ennyvré tous les Sçavans , qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faisoient semblant de parler François dans leurs Ouvra-

ges ; mais effectivement ils parloient Grec , on ornoit , on égayoit la Poésie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronfard qui est affés remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite , & après avoir quelque tems parlé François à regret , enfin il ne peut plus se contenir , il lâche le Grec tout pur , & s'écrie en un Vers.

Ocymore , dyspotme , oligochronien.

C'est-à-dire , *qui a eu une destinée courte , prompte , malheureuse , & qui a peu vécu.*

Ce transport , cet enthousiasme est tout-à-fait plaisant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec à une vertu particuliere d'entêter.

La pompe du Bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers , & en cette occasion où toute la Fête regardoit Bacchus , le Dieu du Theatre , pouvoit-on faire d'autres sortes de Vers , que des Dithyrambes ? Il n'y avoit pas d'apparence , cela auroit été contre toutes les règles. La plûpart des Poetes du tems firent donc des Dithyram-

bes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il est assez curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus sacron cette Feste,  
Bachique brigade,  
Qu'en gaye gambade  
Le lierre on secoïe,  
Qui nous ceint la teste.  
Qu'on joïe  
Qu'on trepigne,  
Qu'on fasse maint tour  
Alentour

Du Bouc qui nous guigne,  
Se voyant environné,  
De nostre essain couronné  
Du lierre ami des vineuses carolles,  
Yach, evoë iach, ia, ha. &c.

Cet *Yach*, *evoë iach*... est le refrain de tous les Couplets.

C'est ce dous Dieu qui nous pousse,  
Esprits de sa fureur douce,  
A ressusciter le joyeux mistere  
De ses gayer Orgies,  
Par l'ignorance abolies...  
O Pere Evien!  
Bacche dithyrambe,  
Qui retiré de la souffreuse flambe,



Dedans l'Antre Nyfien,  
 Aux Nyfides tes nourrices,  
 Par ton deux fois pere,  
 Meurdrier de ta mere,  
 Fut baille jadis à nourrir.....

Dieu brise foucy!

O Niftelien!

O Semelien?

Demon aime-dance....

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre justice à Baïf, ce jargon, ces mots forgés, ce galimatias, tout cela selon l'idée des Anciens, est fort Dithyrambique, & c'est dommage que cette Piece soit en François.

On aura fans doute remarqué *les gayer Orgies par l'ignorance abolies*. Baïf y avoit donc regret ? Et il est difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayer Orgies*. Je crains bien que le Bouc n'ait été sacrifié. A ce comte il se fit en assés peu de tems un étrange changement. On étoit Chrétien jusqu'à mettre mal-à-propos la Religion de toutes les parties, & voici qu'il se répand tout-à-coup un esprit qui semble devoir re-

nouveller le Paganisme. D'un côté les Comedies de la Passion , de l'autre le Bouc & les Dithyrambes , cela ne se ressemble guere ; cependant il y a peu d'années entre-deux.

Jodelle a fait encore Didon Tragedie. Même constitution que Cleopatre , & peut-être encore plus simple. Discours immenses , nulle action. Il a fait aussi-deux Comedies , Eugene & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugene , afin que l'on ait une idée de la Comedie de ce tems-là , & principalement des mœurs que l'on mettoit sur le Theatre.

Eugene est un Abbé heureux & content , qui a marié à un sot nommé Guillaume une certaine Alix qu'il a fait passer pour sa cousine. Alix avoit appartenu auparavant à Florimond homme de guerre , qui l'avoit prise pour se consoler des rigueurs d'Helene sœur de l'Abbé , & l'Abbé ne sçavoit rien de ce qui s'étoit passé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume , ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé étoit fort tranquille , lorsque Florimond revient de la guerre. Il trouve que l'on lui a enlevé

Alix , qu'Eugene l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flâme , donne cent coups à Alix , & fait emporter de chés elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteste bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu un créancier de Guillaume, sçachant que l'on enleve les meubles de chés lui , vient demander qu'on le paye , nouveau surcroit de mal. Enfin Eugene fort effrayé des menaces du Capitaine , imagine avec Messire Jean son Chapelain & son Confident un moyen de remedier à tout. C'est qu'Helene sa sœur qui a été aimée de Florimond

..... Le recoive en sa grace ,  
 Et joiüissant elle le face.  
 Son honneur ne fera foulé ,  
 Quand l'affaire sera celé ,  
 Entre quatre ou cinq seulement ,  
 Et quand son honneur mesmement  
 Pourroit recevoir quelque tache ,  
 Ne faut-il pas qu'elle m'arrache  
 De ce naufrage auquel je suis?.....

La chose proposée à Helene , elle y consent.

Et quand malheur m'en aviendra,

( dit-elle. )

*DU THEATRE FRANCOIS. 63*

Et que tout le monde entendra ,  
Que par deux hommes , voire deux  
Que chacun estime de ceux ,  
Qui sont desja Saints en la terre ,  
Contre ma renommée j'erre ,  
On me tiendra pour excusée ,  
Comme ayant été abusée ,  
Ainsi que femme y est sujette ,  
Et puis l'on dira , la pauvrete ,  
N'osoit pas son frere esconduire. . . .

*Aussi-bien reprend-elle ensuite.*

Si Florimond ne m'eût laissée ,  
Et qu'il n'eût Alix pourchassée ,  
La course du temps eût gagné ,  
Sur ce mien courage indigné.

Eugene & Messire Jean lui disent  
que peut-être Florimond l'épousera ,  
qu'ils tâcheront de l'y amener , & elle  
leur répond.

Mais à quoy servent tant de coups ,  
Pour gagner ce qui est à vous ?  
Faut-il que gayment je vous die ?  
Je suis en mesme maladie ,  
Il n'y a rien qui plus me plaise ,  
Ore je me sens à mon aise.

○ Amour que tu mas aidé !  
 Aveugle tu m'as bien guidé.  
 D'aîsé extrefme mon cœur tressaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu j'en vois faire ce faut.

Reste à Eugene à fatisfaire Matthieu créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ses enfans , & une partie du prix est la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reste de l'argent , Eugene dit à Guillaume , te voilà quitte , Florimond te rapportera tes meubles , & ne te fera plus de bruit , tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous ,  
 Tout mon penser je te décele ,  
 J'ayme ta femme , & avec elle ,  
 Je me couche le plus souvent ,  
 Or je veux que dorenavant  
 J'y puisse sans soucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empescher ,  
 Monsieur , je ne suis point jaloux ,  
 Et principalement de vous ,  
 Je meure si j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va , va , tu es homme de bien.

Après

Après cela ils font tous contens , & s'en vont chés l'Abbé , où se font les nôces d'Helene fans autre cérémonie qu'un souper , que son frere donne à toute la Compagnie.

Voilà certainement d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que personne en ait été scandalisé. Le Siècle de Henry II. n'étoit pas délicat sur cette matiere , il faisoit profession de tout le libertinage que d'autres Siècles dissimulent , & joignoit au mépris de la vertu celui des bien-séances. Il est seulement étonnant que les Ecclesiastiques n'ayent pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faisoit d'eux dans Eugene ? Il falloit qu'ils fussent bien appliqués à jouir , lorsqu'ils méprisoient les bruits jusqu'à ce point-là.

Il me semble qu'Eugene vaut beaucoup mieux en son espece que Cleopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement , le Dialogue en est mieux entendu , il s'y trouve bien des choses très-plaisantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réussi dans le Comique que dans le Tragique ?

Cela pourroit venir de ce qu'il est le premier qui ait fait des Tragedies , & non pas le premier qui ait fait des Comedies. Il est de l'ordre que les commencemens en toute matiere soient foibles & imparfaits. De plus le talent d'imiter qui nous est naturel , nous porte plutôt à la Comedie qui roule sur des choses de notre connoissance , qu'à la Tragedie , qui prend des Sujets plus éloignés de l'usage commun , & en effet , en Grece aussi-bien qu'en France , la Comedie est l'aînée de la Tragedie. Peut-être n'est-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scenes Comiques assés plaisantes , mille petits evenemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux , qui peuvent nous servir de modele , & il est certain qu'ils ne font pas naître si aisément des Scenes propres à la Tragedie.

Estienne Jodelle n'a fait de Pieces de Theatre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres sortes de Poesies , & dans quelques-unes il a eu l'audace de jouter avec Ronfard , en traitant les mêmes Sujets. Un jour Pasquier disoit à

Jodelle ; *car ainsi vouloit-il estre chatouillé , que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin , l'après-dinée Jodelle l'emporteroit sur Ronsard.* Cependant le même Pasquier dans un tems où il n'étoit plus question de chatouiller Jodelle , parce qu'il étoit mort , a dit sur lui. *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de son nom en l'air comme de ses Poësies.* Il paroît assés par l'évenement que Pasquier avoit le goût bon , & prophétisoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit aussi une Comedie appelée le Brave , ou Taillebras , qui n'est autre chose que le *Miles gloriosus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel de Guise l'an 1567. en présence de Charles IX. & de Catherine de Medicis. Il y avoit entre les Actes des Chants , dont il n'y a que le premier qui s'adresse au Roi , & qui soit à sa louange. Le second est pour la Reine-Mere , le troisiéme pour Monsieur , qui fut depuis Henry III. le quatriéme pour M. le Duc , c'est-à-dire le Duc d'Alençon , & le cinquiéme pour Madame , c'est-à-dire Marguerite de Valois qui épousa Henry IV.

Jean de la Peruse travailla aussi pour



le Theatre. Il fit Médée , qui au sentiment de Pasquier , n'estoit point trop dé-sousuë , & toutes fois par malheur , elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méritoit. Ce seroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obscurs ; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la singularité des Sujets qu'ils ont traités. Henri de Baran. fit *une Comedie du Pécheur justifié par la Foy* , imprimée en 1561. & François de Chantelouve Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem imprima à Paris en 1575. la *Tragedie de feu Gaspard de Coligny* , jadis *Admiral de France* , contenant ce qui advint le 24. jour d'Aoust 1572. avec les noms des Personnages. Ces deux Pieces paroissent être de deux bons Calvinistes , & il falloit un grand zele pour accommoder au Theatre la S. Barthelemy , & qui pis est la prétendue Justification du Pécheur par la Foi.

Sous Henry III. parut Robert Garnier , Mançeau , Lieutenant Général Criminel au Siège Présidial & Sénéchaussée du Maine , & ensuite Conseiller au Grand Conseil. Dès sa seconde Piece , il disputa le pas à Jodelle pere

*DU THEATRE FRANCOIS. 69*

de la Tragedie Françoise , & Ronfard  
qui par sa grande réputation se trou-  
voit en état de distribuer la gloire aux  
autres Auteurs , se fit Juge de ce diffé-  
rend & pronouça par ce Sonnet.

Le vieil Cothurne d'Euripide ,  
Est en procès entre Garnier ,  
Et Jodelle , qui le premier ,  
Se vante d'en estre le guide.

Il faut que le procès on vuide ,  
Et qu'on adjuge le laurier  
A qui mieux d'un docte gosier ,  
A beû de londe Aganippide.

S'il faut espelucher de près ,  
Le vieil artifice des Grecs ,  
Les vertus d'un œuvre , & les vices.

Le sujet & le parler haut ,  
Et les mots bien choisis , il faut  
Que Garnier paye les épices.

En ce tems-ci , on pourroit croire  
par les termes de cet Arrêt , que Gar-  
nier a perdu , c'est tout le contraire ;  
celui qui gaignoit son procès payoit les  
épices , c'est-à-dire dans la langue de  
ce tems-là , des confitures & des dra-

gées , léger présent , & que sa médiocrité faisoit accepter par les Juges , & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joye d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronfard donne à Garnier , n'est rien. Garnier l'emporte sur Jodelle , & qu'est-ce que Jodelle en comparaison d'Éschile , de Sophocle & d'Euripide , sur lesquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux Esprits ? Ils n'entendoient donc pas le Grec ? Diront aussitôt nos Sçavans. Ils ne l'entendoient pas ? Qu'on en juge par leurs noms. Jean Daurat & Robert Estienne. Quels noms en fait de Grec ! Robert Estienne surtout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'est qu'une traduction d'un petit Ouvrage Latin de Daurat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muse Tragique ,  
France plus que ces trois estime un seul Garnier ,  
Éschile entre les Grecs commença le premier ,  
A se faire admirer par son langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art Poétique ,  
Ni trop vieil ni trop jeune au tragique mestier ,  
Euripide à ces deux succedant le dernier ,  
Remplit de son renom toute la Scene Attique.

DU THEATRE FRANÇOIS. 71

C'est luy dont les Ecrits font si comblés de miel,  
Qu'il semble en les lisant que les filles du Ciel,  
Ayent versé leurs dons sur sa levre sucrée.

Mais Garnier l'ornement du Theatre François,  
Bien qu'il vienne après eux les surpasse tous trois,  
Et seul mérite avoir la branche aux trois sacrée.

Il est vrai que ces sortes d'Eloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & destinés à orner le frontispice de ses Ouvrages ; mais qu'elle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui se croient habiles en Grec, un éloge qui interressât les Grecs ? Un éloge où il entrât des blasphêmes ?

Cependant il faut dire la vérité, ce Garnier que ses amis mettoient au-dessus d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronfard l'a fort bien décidé, plus de noblesse, d'élevation, de force que Jodelle ; mais la constitution de ses Pièces n'est pas meilleure. Elles sont toutes aussi dénuées d'action, aussi languissantes, aussi simples, & conduites avec aussi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, An-

tigone , les Juives , Bradamante.

La Tragedie des Juives est une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a affés de choses nobles , & quelques fois même touchantes. Il est vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture Sainte , dont il a emprunté la plûpart de ses idées , & dont il a mis des morceaux en œuvre affés heureusement. Ce n'est pas que Garnier eut beaucoup d'art , mais c'est que l'Ecriture Sainte a naturellement un sublime , qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de sa Préface de Bradamante : *Parce qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragedies précédentes pour la distinction des Actes , celui qui voudroit faire représenter cette Bradamante sera , s'il luy plaist , averty d'user d'entre-mets , & les interposer entre les Actes , pour ne les confondre & ne mettre en continuation de propos , ce qui requiert quelque distance de temps.* Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indispensables , & que l'on fût bien éloigné de s'aviser de l'expedient des Violons.

A Garnier succeda Alexandre Hardy Parisien , l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Theatre.

Theatre. Je dis en France ; car il n'a fait que six cens Pieces , & les Espagnols le terrasseroient par les deux mille de Lope de Vega. Dès qu'on lit Hardy , sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté , ni la disposition de ses Pieces non plus. Tous Sujets lui sont bons. La Mort d'Achille & celle d'une Bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit , tout cela est également Tragedie chés Hardy. Nul scrupule sur les mœurs , ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une Courtisane au lit , qui par ses discours soutient assés bien son caractère. Tantôt l'Héroïne de la Piece-est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendés-vous à son galant. Les premieres caresses se font sur le Theatre , & de ce qui se passe entre les deux Amans , on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il se peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour sa singularité la fin d'Elmire Tragi-Comedie. Le Sujet est tiré des Méditations historiques de Camerarius , & est assurément faux. Pendant les Croisades le Comte de Gleichen

Seigneur Allemand, prisonnier de guerre du Sultan d'Egypte, est délivré par Elmire fille du Sultan, à condition qu'il l'épousera. Il étoit déjà marié, & avoit laissé sa femme en Allemagne; mais dès qu'il est libre, il va à Rome, où il obtient dispense du Pape, pour épouser encore Elmire. Sans doute cette Histoire a été imaginée par les Luthériens, pour servir de réponse aux deux femmes du Lantgrave de Hesse; mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce sujet autant véritable que mémorable*, & le beau c'est la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont causer deux femmes à leur mari, le Comte le Gleichen dit qu'outre la dispense, il a une seconde Bulle du Pape qui règle tout. Voici les termes dont il se sert.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies,  
 Donne un dernier Arrest entre les deux parties,  
 Et la discretion remarquable au discours,  
 Met ce procès vuide au nombre des plus courts,  
 Chacune également possedera mon ame,  
 Et pour ce qui regarde une amoureuse flâme,  
 Leur ordre alternatif règle ce différend,  
 Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux Epouses se soumettent

avec joye à cet Arrêt , surtout l'ancienne qui n'en esperoit pas tant & c'est-là le dénouement de la Piece , dont assurément le noeud étoit aussi embarrassant que l'on en ait vû.

Les Personnages de Hardy se baissent volontiers sur le Theatre , & pourvû que deux Amans ne soient point brouillés , vous les voyés sauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'Amour, Céphée & Clitie d'un côté, Athys & Aegine de l'autre étant d'accord. Céphée dit à Clitie :

Or fus premiers recevons le salaire,  
Premiers en maux primons les d'un baiser,  
Auquel ne peut plus aucun s'opposer.

A quoi Clitie répond avec la meilleure volonté du monde ,

Non d'un baiser, mon ame, mais de mille,  
Qui l'un sur l'autre arrivent à la file.  
O doux baisers, & toy plus douce nuit,  
Que ta clarté, jà desjà ne nous luit!

Athys & Aegine en font autant de leur côté , jusqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous ,



Pour un moment moderés cette braise,  
 Vous baiserez chés moy plus à vostre aise.

Dans une autre Piece , où deux Amans , après s'être long-tems cherchés se retrouvent en présence d'un Hermite & se baissent autant que les règles du Theatre le demandoient en ce tems-là , n'est-il pas plaisant de faire dire au bon Hermite ?

Pasiné d'affection l'un & l'autre se rend,  
 Joye qui dans mon ame excessive s'épand,  
 Presque jusqu'à plorer. O Seigneur , que ta  
 grace ,  
 Opere merveilleuse en cette terre basse !

Au milieu de ces Amours qui se traitent si librement , il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-souvent leurs Maîtresses , *ma Sainte*. Ils se servent de cette expression , comme ils feroient de *mon ame* , *ma vie*. C'est une de leurs plus agréables mignardises. Vouloient-ils marquer par-là un espece de culte ? Il n'y a que les idées du culte Payen qui soient galantes. Le vrai est trop sérieux. On peut appeller sa Maîtresse *ma Déesse* , parce qu'il n'y a point de

Déesse , & on ne peut l'appeller *ma Sainte* , parce qu'il y a des Saintes.

Les bienséances étant aussi méprisées dans les Ouvrages de Hardy , qu'on vient de voir qu'elles le sont , on peut juger que le reste ne va pas trop bien. Ses Pieces ne sont pas de cette ennuyeuse & insupportable simplicité de la plupart de celles qui avoient été faites avant lui ; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement , parce que les Sujets en fournissent davantage ; mais ordinairement le Poete n'y met pas plus du sien ;

Les Chœurs commençoient à se passer. Il y a plusieurs Tragedies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas régulièrement placés à la fin des Actes ; ils entrent où ils peuvent , & deviennent souvent des Personnages de la Piece. Dans Coriolan il y a une Scene du Sénat & du Peuple Romain , qui font chacun un Chœur , & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne sçai pas trop bien comment cela s'exécutoit , à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy suivoit une Troupe errante de Comediens qu'il fournissoit de Pieces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy suffisoit à tous les besoins de son Theatre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance & de cette facilité, je le renvoye à un Auteur Dramatique nommé Magnon, qui dans la Préface de Jeanne de Naples Tragedie de sa façon imprimée en 1656. dit que ces Pieces lui coustent presque moins de peine à les faire, que l'on n'en prendra à les lire; & pour te le faire voir, dit-il au Lecteur, je veux bien t'avertir dans un temps où l'on croit estre épuisé dans la façon d'un Sonnet, que je projette un travail de deux cent mille Vers & d'autant de Prose à proportion.... Mon entreprise est de te produire en dix volumes, chacun de vingt mille Vers, une science universelle, mais si bien conçûe & si bien expliquée, que les Bibliothèques ne te serviront plus que d'un ornement inutile.

Hardy commençoit à être vieux, & bien-tôt sa mort auroit fait une grande brèche au Theatre, lorsqu'un petit événement arrivé dans une Maison Bourgeoise d'une Ville de Provin-

te lui donna un Illustre Successeur. Un jeune homme mene un de ses Amis chés un fille dont il étoit amoureux , le nouveau venu s'établit chés la Demoiselle sur les ruines de son Introduceur , le plaisir que lui fait cette aventure le rend Poëte , il en fait une Comedie , & voilà le grand Corneille.

Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy , M. Corneille n'est pas à la rigueur le plus ancien. Mairet dans sa Préface du Duc d'Osbonne imprimée en 36. dit : *J'ai commencé de si bonne heure à faire parler de moi , qu'à ma vingt-sixième année , je me trouve le plus ancien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je composai ma Chriseide à 16. ans au sortir de ma Philosophie , Silvie à 17.... Si mes premiers Ouvrages ne furent guere bons , au moins on ne peut nier qu'ils n'ayent été l'heureuse semence de beaucoup d'autres meilleurs , produits par les fécondes plumes de Messieurs de Rotrou , Scudery , Corneille & du Ryer , que je nomme ici suivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi....*

La Chronologie des Pieces de Theatre est assés difficile à établir , parce qu'en ces tems-là on ne les imprimoit que plusieurs années après qu'on les

avoit jouées, & d'ailleurs on n'est jamais bien sûr d'avoir la premiere Edition. Après cela débrouille qui voudra la Chronologie des Rois Assyriens, ou les Dynasties d'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pieces de Mairet, ou de Rotrou qui ayent pû précéder la premiere de M. Corneille, & ces Pieces-là étoient dans le goût de Hardy qui régnoit alors sur le Theatre. On en peut juger par la *Silvie* seconde Piece de Mairet, fameuse encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le Dialogue de Philene & de *Silvie*, tant récité par nos peres & nos meres à la bavette. Ainsi c'est à M. Corneille que commence le changement arrivé au Theatre, & je n'en écrirai plus l'Histoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.



---

---

*V I E*

D E

M. CORNEILLE,

**P**IERRE Corneille nâquit à Rouen en 1606. de Pierre Corneille Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Pesant, dont la famille subsiste encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût & sans succès; mais comme il avoit pour le Theatre un génie prodigieux, ce génie jusque-là caché éclata bien-tôt, & cette légère occasion que nous avons rapportée, fut suffisante pour développer des talens inconnus à lui-même jusqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une es-  
pece de contrainte.

Sa premiere Piece fut donc Melite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet , porta long-tems dans Rouen le nom de Melite , nom glorieux pour elle , & qui l'associoit à toutes les louanges que reçût son Amant.

Melite fut jouée en 1625. avec un grand succès. On la trouva d'un caractere nouveau , on y découvrit un esprit original , on conçut que la Comedie alloit se perfectionner , & sur la confiance que l'on eut au nouvel Auteur qui paroissoit , il se forma une nouvelle Troupe de Comediens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne. La plûpart des gens trouvent les six ou sept premieres Pieces de M. Corneille si indignes de lui qu'ils les voudroient retrancher de son Recueil , & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces Pieces ne sont pas belles ; mais outre qu'elles servent à l'Histoire du Theatre , elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande difference entre la beauté de l'Ouvrage & le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui est fort médiocre , n'a pû partir que d'un génie sublime , & tel autre Ouvrage qui est

assés beau , a pû partir d'un génie assés médiocre. Chaque Siècle a un degré de lumiere qui lui est propre , & est monté pour ainsi dire , à un certain ton d'esprit. Les Esprits médiocres demeurent au-dessous du degré de lumiere où est leur Siècle , les bons Esprits y atteignent , les excellens le passent , si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son Siècle au point de perfection où ce Siècle est arrivé , l'éducation qu'il a reçûë , les exemples qu'il a devant les yeux , tout le conduit jusque-là ; mais s'il va plus loin , il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne , il ne s'appuye que sur ses propres forces , il devient supérieur aux secours dont il s'est servi : Ainsi deux Auteurs dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages , sont néanmoins égaux en mérite , s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son Siècle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre ; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force , c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison , de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté ,



l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son Siècle. Les premières Pièces de M. Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine si vous la lisez après les Pièces de Hardy. Le Theatre y est sans comparaison mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scènes plus agréables, surtout (& c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y règne un air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avoit guere connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique assez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy qui avoit ses raisons pour vouloir confondre cette nouvelle espèce de Comique avec l'ancienne, disoit que *Mélite étoit une assez jolie Farce*.

On trouva que cette Pièce étoit trop

simple , & avoit trop peu d'évenemens. M. Corneille piqué de cette Critique fit Clitandre , & y sema les Incidens & les Aventures avec une très-vicieuse profusion , plus pour censurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La Galerie du Palais , la Veuve , la Suivante , la Place Royale , sont plus raisonnables.

Nous voici dans le tems où le Theatre devint florissant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des Poetes , des Peintres , tout ce qu'ils voudront , & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes especes qui n'attendent pour se déclarer que leurs ordres , ou plutôt leurs graces , la nature est toujours prête à servir leurs goûts.

Le Ministère du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même tems , les Corneille , les Rotrou , les Mairet , les Tristan , les Scudery , les du Rycer , outre quelque vingt ou trente autres , dont les noms sont présentement si enfoncés dans l'oubli , que quand je les

en tirerois un moment pour les rapporter ici , ils y retomberoient tout aussi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Theatre des Anciens , & à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des règles. Celle des 24. heures fut une des premières dont on s'avisa ; mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas , témoin la maniere dont M. Corneille lui-même en parle dans sa Préface de Clitandre imprimée en 1632. *Que si j'ai renfermé cette Piece ( Clitandre ) dans la règle d'un jour , ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis Melite , ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle , beaucoup la méprisent , pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne , ce n'est pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve imprimée en 1634. il dit encore qu'il ne se veut pas trop assujettir à la sévérité des règles , ni aussi user de toute la liberté ordinaire sur le Theatre François. *Cela sent un peu trop son abandon , mésséant à toutes sortes de Poemes , & particulièrement aux Dramatiques qui ont toujours été les plus réglés.*

Mais le Sieur Durval dans la Préface de son *Agarite* imprimée en 1636. le prend bien sur un autre ton. Il se réjouit aux dépens de ces pauvres règles de l'unité de lieu & des 24. heures, il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif & agréable sur cette matière. Ne croyons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre, il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les règles du Poëme Dramatique inconnuës d'abord ou méprisées, quelque tems après combattuës, ensuite reçuës à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du Theatre; mais l'époque de l'entier établissement de leur empire, n'est proprement qu'au tems de *Cinna*.

Dès la *Veuve*, qui n'est que la quatrième Piece de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déjà pris le dessus de tous ses Rivaux. Ils parlent tous de la *Veuve* comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés au-devant de cette Piece. Surtout ce que dit Rotrou est remarquable.

Pour te rendre justice autant que pour te plaire ,  
Je veux parler Corneille , & ne puis plus me  
taire ,

Juge de ton mérite , à qui rien n'est égal ,  
Par la confession de ton propre Rival.  
Pour un même sujet même desir nous presse ,  
Nous poursuivons tous deux une même Maî-  
tresse ,

La Gloire . . . . .

Mon espoir toutefois est décrû chaque jour ,  
Depuis que je t'ai vû prétendre à son amour.

. . . . .  
Que tes inventions ont de charmes étranges ,  
Que par toute la France on parle de ton nom ,  
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.  
Depuis ma Muse tremble & n'est plus si hardie ,  
Une jalouse peur l'a long-temps refroidie ,  
Et depuis , cher Rival , je serois rebutté  
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté ,  
Si ce grand Cardinal . . . . .

La gloire où je prétends est l'honneur de lui plai-  
re ,

Et lui seul réveillant mon génie endormi ,  
Est cause qu'il te reste un si foible ennemi.

Mais la gloire n'est pas de ces chastes Maîtresses,  
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caref-  
ses ,

Cet

Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous ,  
Et faire mille Amants sans en faire un jaloux.

. . . . .  
Tel on me voit partout adorer ta Clarice ,  
Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits ,  
Tout ce que j'ai produit cède à ses moindres  
traits. . . . .

La coutume de rendre justice au mérite , & de louer ce qu'on n'avoit pas fait , n'étoit point jusque-là bannie d'entre les Auteurs , & les plus grands Poetes étoient encore des hommes raisonnables.

A propos de ces Eloges à la vieille mode , je ne puis oublier une chose qui peut paroître assez singulière. Il y a un Hippolite imprimé en 1635. du Sieur de la Pineliere Angevin. Dans la Préface , l'Auteur dit qu'il est bien hardi d'avoir osé mettre le nom de son pays en gros caracteres au frontispice de son Ouvrage.... que comme autrefois pour estre estimé poli dans la Grece , il ne falloit que se dire d'Athenes , & pour avoir la réputation de vaillant il falloit estre de Lacedemone , maintenant pour se faire croire excellent Poete , il faut estre né dans la Normandie. Il convient qu'elle avoit fait admirer le grand

*Cardinal du Perron , Bertaut & Malherbe , & à cette heure Messieurs de Boisrobert , Scudery , Rotrou , Corneille ; Saint Amand & Benferade ;* mais ensuite il prétend que l'Anjou n'est pas situé au-delà du Cercle Polaire , ni dans les Deserts d'Arabie , & ne ressemble pas à ces Isles qui ne sont habitées que de Magots , de Monstres & de Barbares. Enfin il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou , jusqu'aux restes des Amphitheatres des Romains. Il est assés remarquable qu'il y ait eu un tems où l'on se soit crû obligé de faire ses excuses au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ces tems-là la Tragi-Comedie étoit assés à la mode , genre mêlé , où l'on mettoit un assés mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guere mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pieces toutes sérieuses , à cause que le dénouement en étoit heureux. La plupart des Sujets étoient d'invention , & avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pieces de longs Argumens qui les expliquoient.

Le Theatre étoit encore assés licen-

cieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre de M. Corneille , Caliste vient trouver Rosidor au lit , il est vrai qu'ils doivent être bien-tôt mariés ; mais un honnête Spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Aussi cette Scene ne se trouve que dans les premières Editions de la Piece. Rotrou en dédiant au Roi la Bague de l'Oubly sa seconde Piece , se vante d'avoir rendu sa Muse *si modeste , que si elle n'est belle , au moins elle est sage , & que d'une prophane , il en a fait une Religieuse*. Et dans sa Céliane qui est faite deux ans après , on voit une Nise dans le lit , dont l'Amant la vient trouver , & n'est embarrassé que dans le choix des faveurs qui lui sont permises ; car il y en a quelques-unes réservées pour le tems du mariage. A la fin l'Amant se détermine , & comme il a délibéré long-tems , il jouit long-tems aussi de ce qu'il a préféré. Nise a le loisir de dire vingt Vers , au bout desquels seulement ( car cela est marqué en Prose à la marge ) Pamphile tourne le visage du côté des Spectateurs. Il semble que cette Muse qui s'étoit faite Religieuse , se dispen-



soit un peu de ses vœux , ou pour mieux dire on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommo- dé par la sagesse des vingt Vers que dit Nise dans le tems qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matiere , & à la louange de l'Esprit. *C'est l'esprit qu'il faut aimer* , dit-elle , *il n'y a que lui digne de nos flâmes , si vous baisés mes cheveux , mes cornettes en font autant.* Et Pamphile qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours , dit pourtant à la fin , que sans *ce louable entretien* il seroit mort de plaisir. Tant de la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les Pièces de ce tems-là que de pareilles libertés. Les Sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célèbre Sophonisbe de Mairet , lorsque Massinisse & Sophonisbe arrêtent leur mariage , ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Siphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe *l'adultere & l'impudicité* , grosses paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Theatre étoit sur ce

pied-là , Lucrece n'étoit pas un sujet à rebuter, aussi du Ruyter l'a-t-il traité sans scrupule. Rotrou a fait une Crisante qui est une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle est prisonnière. Aujourd'hui ces Sujets-là ne seroient pas soufferts. Est-ce que nos mœurs sont plus pures ? Il est bien sûr que non. C'est seulement que nous avons l'esprit plus raffiné. L'esprit seul suffit pour nous donner le goût des bienséances ; mais le goût de la vertu , c'est autre chose. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille , est d'avoir purifié le Theatre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi , mais il y résista aussi-tôt après , & depuis Clitandre sa seconde Piece , on ne trouve plus rien de licencieux dans ses Ouvrages. Tout ce qui y reste de l'ancien excès de familiarité dont les Amans étoient ensemble sur le Theatre ; c'est le tutayement. Le tutayement ne choque pas les bonnes mœurs, il ne choque que la politesse & la vraie galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime soit toujours respectueuse ; mais aussi il est quelques fois permis au respect d'être

un peu familier. On se tutayoit dans le Tragique même aussi-bien que dans le Comique , & cet usage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille , où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pousser cela un peu plus loin , & à son égard le tutayement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières Pièces , où il ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de son Siècle , prit tout à coup l'essor dans Médée , & monta jusqu'au Tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Seneque , mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Ensuite il retomba dans la Comédie , & si j'ose dire ce que j'en pense , la chute fût grande. L'illusion Comique dont je parle ici , est une Pièce irrégulière & bizarre , & qui n'excuse pas par ses agrémens sa bizarrerie & son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan qui abbat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol , & qui une fois en sa vie avoit empêché le Soleil de se lever à son heure prescri-

te, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore qui étoit couchée avec ce merveilleux Brave. Les caractères outrés ont été autrefois fort à la mode ; mais qui representoient-ils ? Et à qui en vouloit-on ? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes ? En vérité ce seroit nous faire trop d'honneur. Desmarests qui a fait une Comédie toute de ce genre , & pleine de fous qu'on n'a jamais vus , dit pourtant dans la Préface , *qu'il n'y a rien de si ordinaire que de voir des idiots s'imaginer qu'ils sont amoureux sans sçavoir bien souvent de qui , & sur le récit qu'on leur fait de quelque beauté , courrir les rues , & se persuader qu'ils sont extrêmement passionnés sans avoir vû ce qu'ils aiment.* Il nous assure aussi *qu'il y a beaucoup de filles éprises de certains Héros de Roman , pour l'amour desquels elles mépriseroient tous les vivants.* Il falloit que la nature fût encore bien inconnue , lorsque ces caractères-là plaisoient sur le Theatre , & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vû communément de ces fortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractère bien surprenant.

Après l'Illusion Comique , M. Cor-

neille se releva , plus grand & plus fort qu'il n'avoit encore été , & fit le Cid. Jamais Piece de Theatre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vû en ma vie un Homme de guerre & un Mathematicien , qui de toutes les Comedies du monde ne connoissoient que le Cid ; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pû empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son Cabinet cette Piece traduite en toutes les Langues de l'Europe , hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand , en Anglois , en Flamand , & par une exactitude Flamande on l'avoit renduë Vers pour Vers. Elle étoit en Italien , & ce qui est plus étonnant , en Espagnol , les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pellisson dans sa belle Histoire de l'Academie Françoise , dit qu'en plusieurs Provinces de France il étoit passé en proverbe de dire *cela est beau comme le Cid*. Si ce Proverbe a péri , il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas , & à la Cour où ç'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le

Ministere

Ministère du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaissèr la redoutable Maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point, il y vouloit joindre encore celle de faire des Comedies. Et que l'on ne croye pas qu'il s'en tint-là. En même tems qu'il faisoit des Comedies, il se piquoit de faire de beaux Livres de Dévotion; les Livres de Dévotion ne l'empêchoient pas de songer à plaire aux Dames par les agrémens de sa personne; malgré sa galanterie il prétendoit passer pour sçavant en Hebreu, en Syriaque & en Arabe, jusque-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre sous son nom. Enfin en fait de gloire, il embrassoit tout ce qui paroît le plus se contredire. Génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la noblesse, & s'attiroient presque du respect aussi-bien que ses grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'est-à-dire celle de Poete, le

rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pieces qui avoient paru sous le nom de Desmarets son Confident , & pour ainsi dire son premier Commis dans le département des affaires Poétiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à *Mirame* , Tragedie assés médiocre , & qui emprunte son nom d'une Princesse assés mal morigenée. *Il témoigna* , dit M. Pellisson , *des tendresses de Pere pour cette Piece dont la representation lui coûta deux ou trois cent mille écus , & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais qui sert encore aujourd'hui à ces Spectacles.* Aussi est-elle intitulée , *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Piece , ou plutôt à celui que l'on sçavoit qui y prenoit beaucoup d'interêt , transportoient le Cardinal hors de lui-même , que tantôt il se levoit , & se tiroit à moitié du corps hors de sa Loge , pour se montrer à l'Assemblée , tantôt il imposoit silence , pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Academie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur , & en même tems

de sa grandeur d'ame , à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le Sujet , & fait beaucoup de Vers. Il avoit donné aussi le plan & l'intrigue des *Thuilleries* & de l'*Aveugle de Smirne* , Pieces dont il fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs différens , qui furent Messieurs de Boisrobert , Corneille , Colletet , de l'Estoille & Rotrou. Le plus grand mérite de ces Comedies consiste dans le nom de l'inventeur & la singularité de l'execution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir aussi eu part à l'Europe de Desmarets. C'est une Allegorie politique , Francion & Ibere sont amoureux d'Europe. Ibere se fait haïr par des manieres hautaines & dures , par un génie tyrannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibere & Francion quoiqu'Amans de la Reine Europe ne laissent pas de faire la cour à des Princesses d'un moindre rang, telle qu'est Aufrasia. Francion toujours heureux en amour , obtient d'elle trois nœuds de cheveux , qui quand on a ôté le voile de l'Allegorie , se trouvent être les Places de Clermont , Stenay & Jametz. Toute la



Piece est de ce caractère , qui sent bien le Ministre Poete. Le Cardinal qui par ses galanteries avoit obtenu les trois nœuds de cheveux , a bien l'air de se vanter de ses bonnes fortunes.

Quand le Cid parut , le Cardinal en fut aussi allarmé , que s'il avoit vû les Espagnols devant Paris. Il souleva les Auteurs contre cet Ouvrage , ce qui ne dut pas être fort difficile , & se mit à leur tête. M. de Scudery publia ses Observations sur le Cid adressées à l'Academie Françoise qu'il en fait juge , & que le Cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la Piece accusée ; mais afin que l'Academie pût juger, ses Statuts vouloient que l'autre partie , c'est-à-dire M. Corneille y consentît. On tira de lui une espee de consentement , qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal , & qu'il donna pourtant avec assés de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Ministre qui étoit son bienfaiteur ? Car il récompensoit comme Ministre ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poete , & il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foibleffes qu'elle ne réparât en mê-

me tems par quelque chose de noble.

L'Academie Françoise donna ses sentimens sur le Cid , & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sçut conserver tous les égards qu'elle devoit & à la passion du Cardinal , & à l'estime prodigieuse que le Public avoit concûë de cet Ouvrage. Elle satisfit le Cardinal en reprenant exactement tout les défauts du Cid , & le Public en les reprenant avec moderation , & même souvent avec des louanges. M. Corneille ne répondit point à la Critique. *La même raison* , disoit-il , *qu'on a eüe pour la faire , m'empêche d'y répondre.* Cependant le Cid a survêcu à cette Critique. Toute belle qu'elle est , on ne la connoît presque plus , & il a encore son premier éclat.

Le même Hyver qui vit paroître le Cid , vit paroître aussi la Marianne de Tristan , autre Ouvrage célèbre , & qui s'est maintenu sur le Theatre presque jusqu'au tems présent. Je parle des 100. ans qui se sont écoulés depuis ce tems-là , à peu près comme je parlerois des deux mille ans qui nous séparent des Grecs ; en effet , si l'on con-

fidere quel nombre prodigieux de Tragedies sont oubliées pour jamais , & combien le goût a changé , il est presque aussi glorieux à une Piece de s'être conservée sur le Theatre pendant ces 100. ans ou environ , qu'il l'est à celles des Grecs de s'être conservées deux mille ans dans les Bibliothèques , car un Livre subsiste plus facilement dans une Bibliothèque , qu'une Piece sur le Theatre.

Nous voici dans le bel âge de la Comedie , & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir pour ainsi dire atteint jusqu'au Cid , il s'éleva encore dans l'Horace , enfin il alla jusqu'à Cinna & à Polieucte au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces Pieces-là étoient d'une espece inconnue , & l'on vit un nouveau Theatre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Aristote & d'Horace , par son experience , par ses réflexions , & plus encore par son génie , trouva les véritables règles du Poeme Dramatique , & découvrit les sources du Beau , qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Discours qui sont à la tête de ses Comedies. De-là vient qu'il

est regardé comme le Pere du Theatre François. Il lui a donné le premier une forme raisonnable. Il l'a porté à son plus haut point de perfection, & a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât Polyeucte, M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, souverain Tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La Piece y fût applaudie autant que le demandoit la bienfiance & la grande réputation que l'Auteur avoit déjà; mais quelques jours après M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats, pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit, que surtout le Christianisme avoit extrêmement déplû. M. Corneille allarmé voulut retirer la Piece d'entre les mains des Comediens qui l'apprenoient; mais enfin il la leur laissa, sur la parole d'un d'entre-eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comedien à juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit Polyeucte; ensuite vint le Menteur, Piece Comique, & presqu'entièrement prise de l'Espa-

gnol , selon la coutume de ce tems-là.

Quoique le Menteur soit très-agréable , & qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le Theatre , j'avouë que la Comedie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Pieces , c'étoit l'Intrigue & les Incidens, erreurs de Noms, Déguisemens , Lettres interceptées , Aventures nocturnes ; & c'est pourquoi on prenoit presque tous les Sujets chés les Espagnols , qui triomphent sur ces matieres. Ces Pieces ne laissoient pas d'être fort plaisantes & pleines d'esprit , témoin le Menteur dont nous parlons , Dom Bertrand de Cigalal , le Geolier de soi-même ; mais enfin la plus grande beauté de la Comedie étoit inconnuë , on ne songeoit point aux Mœurs & aux Caracteres ; on alloit chercher bien loin les sujets de rire dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine , & on ne s'avisoit point de les aller prendre dans le cœur humain , qui en fourmille.

Moliere est le premier parmi nous qui les ait été chercher-là , & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable , & à qui la Comedie doit autant

que la Tragedie à M. Corneille. Comme le Menteur eût beaucoup de succès, M. Corneille lui donna une suite qui ne réussit guere. Il en découvre lui-même la raison dans les Examens qu'il a faits de ses Pieces. Là il s'établit Juge de ses propres Ouvrages, & en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du Menteur succeda Rodogune. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses Pieces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna, & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préféreroit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté; car il fut plus d'un an à disposer le Sujet; peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna, il me pa-

roît aisé de choisir entre-elles , & je connois une Piece de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeler ici le souvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert , sur le plan de celle de M. Corneille , qui fût trahi en cette occasion par quelque Confident indiscret. Le Public n'a que trop décidé entre ces deux Pieces , en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace , Cinna & Polyeucte , il se trouve quelqu'un qui s'engage de gayeté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrepidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les Examens de M. Corneille mieux que l'on ne feroit ici , l'Histoire de Theodore , d'Héraclius , de Dom Sanche d'Arragon , d'Andromede , de Nicomede & de Pertharite. On y verra pourquoi Theodore & Dom Sanche d'Arragon réussirent fort peu , & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Theodore la seule idée du péril de la prostitution , & si le Public étoit

devenu si délicat , à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit. Il manqua à Dom Sanche d'Arragon un *suffrage illustre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour , exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin un mari qui veut racheter sa femme en cédant un Royaume , fut encore plus insupportable dans Pertharite , que la prostitution ne l'avoit été dans Theodore. Ce bon mari n'osa se montrer au Public que deux fois. Cette chute du grand Corneille , peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde , & Beliffaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du Theatre , & déclara qu'il y renonçoit , dans une petite Préface assez chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raison , qu'il commence à vieillir , & cette raison n'est que trop bonne , surtout quand il s'agit de Poesie & des autres talens de l'imagination. L'espece d'esprit qui dépend de l'imagination ( & c'est ce qu'on appelle communément Esprit dans le monde ) ressemble à la



Beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit ; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse & la dureté, & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres ; & qui donnent par-là plus de prise aux ravages du tems, ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier & d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sçai quoi de dur & de sec. C'est à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allaient ; il commença de tems en tems à les pousser un peu plus loin : ainsi dans Pertharite une Reine consent à épouser un Tyran qu'elle déteste, pourvû qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action, il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment au lieu d'être noble, n'est

que dur , & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite* M. Corneille rebuté du Theatre entreprit la Traduction en Vers de l'Imitation de *Jesus-Christ*. Il y fut porté par des Peres Jésuites de ses amis , par des sentimens de pieté qu'il eut toute sa vie , & sans doute aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux , & le dédommagea en toutes manieres d'avoir quitté le Theatre. Cependant , si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre , je ne trouve point dans la Traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'Imitation de *Jesus-Christ* , je veux dire , sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille , & je croi même qu'absolument la forme des Vers lui est contraire. Ce Livre , le plus beau qui soit parti de la main d'un homme , puisque l'Évangile n'en vient pas , n'iroit pas droit au cœur comme il fait , & ne s'en feroit pas avec tant de force , s'il n'avoit un air natu-

rel & tendre , à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa douze ans pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers ; mais enfin sollicité par M. Fouquet , qui négocia en Surintendant des Finances , & peut-être encore plus poussé par son penchant naturel , il se rengagea au Theatre. M. le Surintendant pour lui faciliter ce retour , & lui ôter toutes les excuses que lui auroit pû fournir la difficulté de trouver des Sujets , lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe*, M. Corneille son frere prit *Camma* qui étoit le second , & le traita avec beaucoup de succès. Je ne sçai quel fut le troisième.

La réconciliation de M. Corneille & du Theatre fut sincere , *Œdipe* réussit fort bien. La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion du Mariage du Roi , & c'est la plus belle Piece en Machines que nous ayons. Les Machines qui sont ordinairement étrangères à la Piece deviennent par l'art du Poete nécessaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y est dans toute sa pompe , surtout le Pro-

DE M. CORNEILLE. III

logue doit servir de modele à tous les Prologues à la moderne , qui font faits pour exposer , non pas le sujet de la Piece comme les Anciens , mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette premiere Piece la grandeur Romaine éclate avec toute sa dignité , & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands Hommes , qui ont de grands interêts à démeler , est encore surpassée par la Scene de Pompée & de Sertorius. Il semble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers sur les Romains. Pour Sophonisbe , il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet ; voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit est la contestation de Scipion & de Lelius avec Massinisse ; mais que diroit-on si on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un Billet galant à un homme qui ne songe point à elle ? Que diroit-on si on voyoit ses deux Confidentes observer l'effet des coquetteries qu'elle fait à Massinisse pour l'engager , & se dire l'une à l'autre :

Ma Compagne , il se prend . . . . .

La victoire est à nous , ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Agefilas est de M. Corneille , puisque son nom y est , & qu'il y a une Scene d'Agefilas & de Lyfander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Agefilas vint Othon , Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille , & où se font unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs , du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis son retour au Theatre , il y paroiffoit avec éclat des Pieces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse , ni l'élevation des sentimens portée jusque dans l'Amour qui y dominoit , c'étoit un amour plus tendre , plus simple & plus vif , des sentimens dont le modele se retrouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins , mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés , & presque fans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis , une versification très-agréable,

ble, & dont l'élegance ne se démentoit jamais, un jeune Auteur dont le style étoit plus jeune aussi; voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Theatre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes, qui valoient des hommes.

Il y en eut un, dont la voix devoit être d'autant plus contée que ce n'étoit pas seulement un Ecrivain très-célèbre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit parfaitement libre, puisqu'il vivoit en Angleterre, privé de sa Patrie. M. de Saint-Evremond publia une Dissertation sur l'Alexandre de M. Racine, & là il s'éleve vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui ressemble, & qui n'avoit refusé ses applaudissemens à M. Corneille dans sa Sophonisbe, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractère de la Fille d'Asdrubal, au lieu que Mairet en avoit fait avec beaucoup de succès une Coquette ordinaire. *M. Corneille*, ajoutoit M. de Saint-Evremond, *est*

*presque le seul qui ait le bon goût de l'Antiquité, il a surpassé nos Auteurs, & s'est peut-être ici surpassé lui-même.*

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint-Evremond d'un suffrage aussi glorieux que le sien, & aussi hautement déclaré. *Vous m'avez pris par mon foible, lui dit-il dans sa Lettre, cette Sophonisbe, pour qui vous marqués tant de tendresse, a la meilleure part à la mienne..... Vous confirmés ce que j'ai avancé sur la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragedies, & sur la fidelité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres les caracteres de leur tems, de leur Nation & de leur humeur. J'ai crû jusqu'ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Pièce héroïque, j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps..... Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarés du mien. Il y a encore dans cette Lettre ces paroles assés remarquables, vous m'honorés de votre estime en un tems où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenés quand on se persuade qu'on m'a battu.*

Il est vrai qu'il s'étoit formé un parti

contre lui. Ceux qu'il appelloit les *douceux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, compofoient une grande partie de Paris & de la Cour, & ils ne se contentoient pas d'élever le nouvel Auteur, qui le méritoit, ils vouloient l'élever sur les ruines de l'ancien. Ils prévalaient & par le nombre, & par un certain bruit confus & imposant qu'ils sçavent si bien faire dans le besoin. On ne négligeoit rien pour grossir ses troupes, & c'étoit toujours un avantage que de les grossir; on mettoit en œuvre toutes les petites adresses qui peuvent aider une réputation naissante, & hâter le vol de la Renommée, on employoit contre le redoutable Ennemi jusqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieusement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette espèce de sédition contre une autorité légitime, M. Corneille se tenoit retranché dans son Cabinet, sans être presque autrement connu du monde que par son nom, sans Protecteurs puissans déclarés en sa faveur, sans Partisans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venue le trouver d'elle-



même , ne s'y fiant peut-être pas affés , mais certainement hors d'état , & même incapable de lui prêter aucun secours étranger.

Il vît le goût du Siècle se tourner entierement du côté de l'amour le plus passionné & le moins mêlé d'héroïsme, mais il dédaigna fierement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir , ce soupçon seroit très-légitime , si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psiché* de Moliere , où étant à l'ombre du nom d'autrui , il s'est abandonné à un excès de tendresse , dont il n'auroit pas voulu deshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son Siècle , qu'en lui donnant *Attila* , digne Roi des Huns. Il régne dans cette Piece une férocité noble , que lui seul pouvoit attraper. La Scene où *Attila* délibere s'il se doit allier à l'Empire qui tombe , ou à la France qui s'éleve , est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sçait l'histoire. Feuë Madame , \* Princesse fort touchée des choses d'es-

\* Henriette-Anne d'Angleterre.

prit , & qui eût pû les mettre à la mode dans un Pays barbare , eut besoin de beaucoup d'adresse , pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille , sans qu'ils sçussent où on les menoit ; mais à qui demeura la victoire ? Au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena , tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice , tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractère de Pulcherie est de ceux que lui seul sçavoit faire , & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian qui est un vieillard amoureux. Le cinquième Acte de cette Piece est tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son Maître , & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carrière.

La suite de ses Pieces represente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits , mais déjà dignes d'admiration par rap-

port à son Siècle , ensuite il va aussi haut que son Art peut atteindre , à la fin il s'affoiblit , s'éteint peu à peu , n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Surena* qui fut joué en 1675. *M. Corneille* renonça tout de bon au Theatre , mais non pas à l'amour de ses Ouvrages , & quand il vit en 1676. que le Roi avoit fait représenter de suite devant lui à Versailles *Cinna* , *Pompée* , *Horace* , *Sertorius* , *Œdipe* , *Rodogune* , son feu Poétique se réveilla , & il s'écria ,

Est-il vrai grand Monarque ? Et puis-je me vanter ,

Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au bout de quarante ans , *Cinna* , *Pompée* ,  
*Horace* ,

Reviennent à la mode , & retrouvent leur place ,  
 Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux  
 N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?

Acheve , les derniers n'ont rien qui dégénere ,  
 Rien qui les fasse croire enfans d'un autre Pere-  
 Ce sont des malheureux étouffés au berceau ,  
 Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau-  
 On voit *Sertorius* , *Œdipe* & *Rodogune* ,

Rétablis par ton choix dans toute leur fortune,  
 Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena,  
 Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.  
 Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,  
 Reprendroient pour te plaire une seconde vie :  
 Agefilas en foule auroit des Spectateurs,  
 Et Berenice enfin trouveroit des Acteurs.  
 Le Peuple, je l'avouë, & la Cour les dégradent :  
 Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,  
 Pour bien écrire encor, j'ai trop long-tems écrit,  
 Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.  
 Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,  
 Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages !

Cependant il est certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du Cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître sur le Theatre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Berenice enfin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en effet sa Berenice ne fut jouée que par de mauvais Comediens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débarassé du Theatre , sa principale occupation fut de se préparer à la mort. Ses forces diminuerent toujours de plus en plus , & la dernière année de sa vie son esprit se ressentit beaucoup d'avoir tant produit , & si long-tems. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Académie Française , où il avoit été reçu l'an 1647.

Comme c'est une loi dans cette Académie que le Directeur fait les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son Directorat , il y eut une contestation de générosité , entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau , à qui feroit le Service de M. Corneille , parce qu'il paroïssoit incertain sous le Directorat duquel il étoit mort. La chose ayant été remise au jugement de la Compagnie , M. l'Abbé de Lavau l'emporta , & M. de Benserade dit à M. Racine , *si quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille , c'étoit vous , vous ne l'avez pourtant pas fait.*

Ce discours a été pleinement vérifié. Le tems a calmé l'agitation des esprits sur ce sujet , & a enfin amené une décision , qui paroît généralement établie. Corneille a la première place ,  
Racine

Racine la seconde ; on fera à son gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'est-là ce qui se trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre , mais si on compare les deux hommes , l'inégalité est plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été si Corneille n'eût pas été avant lui , il est certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déjà imprimée en 1729. dans l'Histoire de l'Académie Française par M. l'Abbé d'Olivet , c'étoit en cet endroit à peu près que j'y parlois , mais beaucoup trop succinctement d'un grand nombre de petites Pièces faites par M. Corneille sur divers Sujets. Depuis ce tems-là , on a recueilli avec soin & avec goût ces différentes Pièces dont on a fait un Volume à la suite de son Theatre réimprimé en 1738. & je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matière , tant au Volume qui contient les Pièces que je n'eusse pas mises , du moins en entier, qu'à une Préface judicieuse & bien écrite , où l'on trouvera

de plus des traits historiques que je ne sçavois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé, j'avouë que son doute seul m'ébranle; c'est un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ses preuves, que j'ai eu tout le loisir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'est pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille encore fort jeune se présenta un jour plus triste & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, & il dit au Cardinal qu'il aimoit passionnément une fille du Lieutenant Général d'Andeli en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son pere. Le Cardinal voulut que ce pere si difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprevû, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné

sa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il a épousé Marie de Lamperiere, fille de cet Officier. La premiere nuit de ses Nôces, qui se firent à Rouen, il fut si malade que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort, & j'ai lû une Piece sur cette fausse mort dans les Poësies Latines de M. Menage. Un pareil sujet étoit bien fait pour tenter les Poetes.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la suite de ses grands Ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considerables, qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait étant jeune quelques Pieces de galanterie, qui sont répandues dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pieces, de cent ou de deux cens Vers, au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçûës. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Pere de la Ruë Jésuite, sur les Campagnes de 1667. & de 1672. toutes deux d'assés longue haleine, & plusieurs petites Pieces de M. de Santeuil. Il estimoit extrêmement ces deux Poetes. Lui-même faisoit fort bien des



Vers Latins , il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667. qui parurent si beaux , que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François , mais que les meilleurs Poetes Latins en prirent l'idée , & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa premiere Scene de Pompée en Vers du style de Sénèque le Tragique , pour lequel il n'avoit pas d'averfion , non plus que pour Lucain. Il falloit auffi qu'il n'en eût pas pour Stace , fort inférieur à Lucain ; puisqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un tems pour en retrouver quelque Exemple.

M. Corneille étoit affés grand & affés plein , l'air fort simple & fort commun , toujours négligé , & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage affés agréable , un grand nez , la bouche belle , les yeux pleins de feu , la phifionomie vive , des traits fort marqués & propres à être transmis à la posterité dans une Médaille ou dans un Buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit

ses Vers avec force ; mais sans grace.

Il sçavoit les Belles-Lettres , l'Histoire , la Politique , mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Theatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances , ni loisir , ni curiosité , ni beaucoup d'estime. Il parloit peu , même sur la matiere qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit , & pour trouver le grand Corneille , il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des Sujets plus solides pour esperer ou pour se réjouir , que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque , & quelquefois rude en apparence ; au fond il étoit très-aisé à vivre , bon pere , bon mari , bon parent , tendre & plein d'amitié. Son temperament le portoit assés à l'amour , mais jamais au libertinage , & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiere & independante , nulle souplesse , nul manège , ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine , & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la Cour , il y apportoit un visage presqu'inconnu , un grand

nom qui ne s'attiroit que des louanges , & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires , que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges , à force d'en recevoir ; mais quoique sensible à la gloire , il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite , & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des Rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle , il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion , & plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pièces de Theatre , & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scene , des nobles sentimens qui regnent dans ses Ouvrages , & de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.





# REFLEXIONS

SUR

# LA POETIQUE.

I



L arrive quelque fois que des Pieces irregulieres, telles que le Cid, ne laissent pas de plaire extrêmement; aussi-tôt on se met à mépriser les regles, c'est, dit-on, une pédanterie gênante & inutile, & il y a un certain Art de plaire qui est au-dessus de tout. Mais qu'est-ce que cet Art de plaire? il ne se définit point, on l'attrappe par hazard, on n'est pas sûr de le rencontrer deux fois; enfin c'est une espece de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. Il y a beaucoup

L iij

d'apparence que quand les Pieces irregulieres plaisent , ce n'est pas par les endroits irreguliers , & il est certain qu'il n'y a Piece sur le Theatre qui soit à de certains égards si reguliere que le Cid. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Theatre , ne fût point reduit en regles , ou du moins ne fût pas fort connu. Ces regles qui ne sont pas encore faites , ou que tout le monde ne sçait pas , voilà apparemment l'Art de plaire , voilà en quoi consiste la magie.

## II.

Pour trouver les regles du Theatre , il faudroit remonter jusqu'aux premieres sources du Beau , découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes , c'est-à-dire , leur occuper l'esprit , ou leur remuer le cœur agréablement , & cela est déjà d'une vaste étendue , & d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions qui de leur nature sont propres à plaire , il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Theatre , ou par nécessité , ou pour

le seul agrément , & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la justesse nécessaires , alors on n'auroit pas seulement trouvé les regles du Theatre , mais on seroit sûr de les avoir trouvées toutes , & si en descendant dans le détail , il en étoit échappé quelqu'une , on la rameneroit sans peine aux principes qui auroient été établis.

III.

Avoir trouvé toutes les regles du Theatre , ce ne seroit pas encore toute la Poëtique , il faudroit comparer ensemble ces différentes regles , & juger de leur différente importance. Telle est presque toujourns la nature des sujets qu'ils n'admettent pas toutes sortes de beautés , il faut faire un choix , & sacrifier les unes aux autres. Ainsi il seroit fort utile d'avoir une balance, où l'on pût , pour ainsi dire , peser les regles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut observer à la rigueur , d'autres qu'on peut éluder , & si l'on peut le dire , les unes demandent une soumission sincere , les autres se contentent

d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent , il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

## I V.

Ce Plan d'une Poétique , tel que je l'imagine , est presque immense , & demanderoit un justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce Plan n'est pas si chimerique, qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes; j'en veux donner une legere ébauche , & animer , si je puis , quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assés pour moi si de ce nombre prodigieux de vûes qu'il faudroit avoir , j'en attrape quelques-unes , & si de ce grand tout que je ne sçaurois embrasser , j'en puis saisir quelque partie.

## V.

L'esprit aime à voir , ou à agir , ce qui est la même chose pour lui ; mais il veut voir & agir sans peine. Et ce qui est à remarquer , tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire sans effort , plus on lui demande d'action , plus on lui fait de plaisir. Il est actif jusqu'à un certain point , au de-là très - paresseux. D'un autre côté , il aime à changer d'objet & d'action. Ainsi il faut en même tems exciter sa curiosité , ménager sa paresse , prévenir son inconstance.

VI.

Ce qui est important , nouveau , singulier , rare en son espece , d'un événement incertain , pique la curiosité de l'esprit. Ce qui est un & simple accommode sa paresse , ce qui est diversifié convient à son inconstance. D'où il est aisé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui presente ait toutes ces qualités ensemble pour lui plaire parfaitement.

VII.

L'importance de l'action de la Tragédie se tire de la dignité des personnes , & de la grandeur de leurs intérêts. Quand les actions sont de telle nature que sans rien perdre de leur beauté ,



elles pourroient se passer entre des personnes peu considerables , les noms de Princes & de Rois ne sont qu'une parure étrangere que l'on donne aux sujets ; mais cette parure , toute étrangere qu'elle est , est nécessaire. Si Ariane n'étoit qu'une bourgeoise trahie par son Amant & par sa sœur , la Piece qui porte son nom ne laisseroit pas de subsister toute entiere ; mais cette Piece si agréable y perdrait un grand ornement , il faut qu'Ariane soit Princesse , tant nous sommes destinés à être toujourns éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne sont que des particuliers , de simples Citoyens de deux petites Villes ; mais la fortune de deux Etats est attachée à ces particuliers , l'une de ces deux petites Villes a un grand nom , & porte toujourns dans l'esprit une grande idée , il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

### VIII.

Les grands interêts se reduisent à être en peril de perdre la vie , ou l'honneur , ou la liberté , ou un Trône , ou son Ami , ou sa Maîtresse. On demande or-

dinairement si la mort de quelqu'un des Personnages est nécessaire dans la Tragedie. Une mort est , à la verité , un événement important ; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement , qu'à l'importance de l'action. Et le péril de mort n'y sert pas quelque fois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention , est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte , les Maures , ou D. Sanche ? nullement , c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur , ou sa Maîtresse , c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimene , dont il a tué le Pere. Les grands interêts font tout ce qui remue fortement les hommes , & il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX.

Il semble que les grands interêts se peuvent partager en deux especes , les uns plus nobles , tels que l'acquisition ou la conservation d'un Trône , un devoir indispensable , une vengeance , &c. les autres plus touchans , tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'interêts donne son ca-

ractere aux Tragedies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant , & Nicomede qui est tout noble est d'un ordre supérieur à Bérénice qui est toute touchante. Mais ce qui est incontestablement au-dessus de tout le reste , c'est le noble & le touchant réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour cela , est de mettre l'amour en opposition avec le devoir , l'ambition , la gloire , de sorte qu'il les combatte avec force , & en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des interêts opposés. Les Pieces sont en même tems touchantes par les combats de l'amour & nobles par sa défaite. Telles sont le Cid , Cinna , Polyeucte.

## X.

Les Anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs Pieces , & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Theatre par de si petits sentimens. Pour moi j'ai peur qu'ils n'aient pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire. Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à Cinna , ou au Cid.

Toute la question est de mettre l'amour à sa place , c'est-à-dire , au-dessous de quelque passion plus noble , contre laquelle il se révolte avec violence , mais inutilement. Cette règle n'est nécessaire que pour les Pièces du premier ordre , & elle n'a guere été pratiquée que par M. Corneille.

XI.

Le nouveau & le singulier peuvent se trouver dans les événemens de la Pièce , & dans les Caractères , mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici , nous ne parlerons que du nouveau & du singulier qui peuvent se trouver dans les passions. Le vrai ne suffit pas pour attirer l'attention de l'esprit , il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les passions des hommes jusqu'à un certain point , au-de-là , c'est un pays inconnu à la plûpart des gens , mais où tout le monde est bien aise de faire des découvertes. Combien les passions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement , ou qui , quand ils arrivent , ne trouvent pas d'observateurs assez habiles ? il suffit de plus qu'elles soient extrêmes

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que mediocres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avarés ? nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

## XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire, qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle, voilà déjà le dépit poussé assez loin. Qu'un ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits, que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables ; que l'ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense ; le même jeu sur le teint, sur la taille ; voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considérer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée que je n'ai pû me résoudre

foudre à en apporter un plus sérieux. Nous ne connoissons pas nous-mêmes combien les Romains de notre siècle sont riches en ces sortes de traits , & jusqu'à quel point ils ont poussé la science du cœur.

XIII.

La finesse , la délicatesse , enfin l'agrément de ces effets de passion , consiste assés ordinairement dans une espece de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire , on dit le contraire de ce qu'on veut dire , on est dominé par un sentiment qu'on croit avoir vaincu , on découvre ce qu'on prend un grand soin de cacher. Celle de toutes les passions qui fournit le plus de ces sortes de jeux , & peut-être la seule qui en fournisse , c'est l'amour. L'obligation où sont les femmes de le vaincre , ou de les dissimuler , & la délicatesse de gloire qui fait qu'elles se le dissimulent à elles-mêmes , sont des sources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes sont rarement à cet égard dans la même situation que les femmes , aussi l'amour

ne plait pas tant dans leur personne. L'ambition, la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contraires, & ceux qui sont d'un caractère à ressentir vivement ces passions, s'y livrent sans les combattre & sans se les déguiser.

## XIV.

Rarement ceux qui aspirent ou à s'élever ou à se vanger, sont-ils délicats sur les moyens qui les y peuvent conduire, les Amans le sont sur les moyens de parvenir à la possession de ce qu'ils aiment. L'esperance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent sur un regard, sur un soupir, sur un mot, enfin sur des choses presque imperceptibles & d'une interprétation douteuse; au lieu que les esperances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des sujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui sont aimés, peuvent douter s'ils le sont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas assez; quand on s'est vengé, quand on est arrivé au terme de son ambition, tout est fini. En-

fin l'amour produit plus d'effets singuliers & agréables à considérer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallele de l'amour & des autres passions, & que l'amour en sortiroit toujours à son honneur. Mais je crois en avoir assez dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le Theatre. La disposition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde que d'ambition ou de vengeance ?

## XV.

La singularité, ou la bisarrerie délicate des effets d'une passion, est un Spectacle plus propre à plaire que la seule violence, parce qu'elle donne occasion à une plus grande découverte. Il est vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet singulier d'une passion en marque en même tems la force. De-là il s'ensuit encore que l'amour doit plus fournir au Theatre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guere d'autre agrément que leur



violence , & qui sont privées d'une infinité de raffinemens & de délicatesses , que l'amour seul a en partage. Un personnage qui n'a que de l'amour peut remplir une Piece , témoin Ariane & Bérénice , nul autre Caractere ne peut occuper la même étendue. L'amour est le plus abondant & le plus fertile de tous les sentimens.

## X. V I.

Ce qui est rare & parfait en son espece , ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainsi il faut toujours peindre les Caracteres dans un degré élevé ; rien de mediocre , ni vertus , ni vices. Ce qui fait les grandes vertus , ce sont les grands obstacles qu'elles surmontent. Le vieil Horace sacrifie l'amour paternel à l'amour de la Patrie , quand il dit , *qu'il mourût* , &c. voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline malgré la passion qu'elle a pour Severe qu'elle pourroit épouser après la mort de Polyucte , veut que ce même Severe sauve la vie à Polyucte , voilà un grand attachement à son devoir. Un seul de ces traits suffiroit pour faire un grand Caractere.

## XVII.

Les vices ont aussi leur perfection. Un demi-tiran seroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition , la cruauté , la perfidie , poussées à leur plus haut point deviennent de grands objets. La Tragedie demande encore qu'on les rende , autant qu'il est possible , de beaux objets. Il y a un Art d'embellir les vices , & de leur donner un air de noblesse & d'élevation. L'ambition est noble , quand elle ne se propose que des Trônes ; la cruauté l'est en quelque sorte , quand elle est soutenue d'une grande fermeté d'ame ; la perfidie même l'est aussi , quand elle est accompagnée d'une extrême habileté. Cléopâtre dans Rodogune , Phocas , Stilicon , sont de beaux Caractères dans toutes ces Pièces. Le Theatre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux , mais de ce qui est bas & petit. C'est-là ce qui gâte les Caractères de Neron & de Mitridate , tels qu'on les a donnés dans deux Tragedies très-connuës du Public , & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un se cache derrière une porte pour écouter deux

Amans , l'autre pour surprendre une jeune personne , & lui faire dire son secret , se sert d'un petit artifice de Comedie , & qui est même fort usé. Ces deux Personnages sont assés cruels , & assés perfides , ce n'est pas là ce qui leur manque , mais ils le sont bassement.

## XVIII.

Cependant M. Corneille a mis sur le Theatre deux Caracteres assés bas , Prusias & Felix , & ils y réussissent tous deux ; mais il faut remarquer que Neron & Mitridate font des actions basses , dont le Spectateur est témoin , & ceux-ci n'ont tout au plus que des sentimens bas , & les sentimens qui ne sont que des discours frappent beaucoup moins que les actions. De plus la bassesse des sentimens de Prusias & de Felix est si naturelle dans les conjonctures où ils se trouvent , qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir , & même elle represente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros. Mais il n'y a aucune nécessité d'agir comme agissent Neron & Mitridate. Enfin ces deux Caracteres servent

à en faire éclater d'autres parfaitement Héroïques , ce que ne font pas ceux de Mitridate & de Neron. Par-dessus tout cela , quand Felix avoue qu'il ne seroit pas fâché de la mort de son gendre , parce qu'il en tireroit quelque'avantage pour sa fortune , M. Corneille a eu la sage précaution de lui donner de la honte de ce sentiment , & qui examinera de près le tour dont il s'est servi , reconnoitra combien il faut d'Art pour manier ces sortes de Caracteres , & combien il est difficile de les reconcilier avec le Theatre , qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un personnage bas.

XIX.

Quand on veut justifier des Auteurs qui n'en ont presque pas donné d'autres , & qui n'y ont apporté aucun Art , ou qui n'ont peint que des Caracteres communs , & foibles en leur espece , on dit , c'est-là la nature , & on croit avoir tout dit. C'est-là nature , il est vrai , mais n'y a-t-il pas quelque autre chose de plus parfait, de plus rare en

son espece, de plus noble, qui est aussi la nature ? C'est cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne représenteroit les hommes que comme ils sont faits communément , petits , mal tournés , mal proportionnés , de mauvais air ? Ce seroit-là pourtant la nature.

## XX.

Un des grands secrets pour piquer la curiosité , c'est de rendre l'évenement incertain. Il faut pour cela que le nœud soit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement , & que le dénouement soit douteux jusqu'à la fin , & s'il se peut , jusqu'à la dernière Scene. Lorsque dans Stilicon , Felix est tué au moment qu'il va en secret donner avis de la conjuration à l'Empereur , Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius , ses deux Favoris , sont les chefs de la conjuration , parce qu'ils étoient les seuls qui sçussent que l'Empereur devoit donner une Audience secrete à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius & Stilicon & Eucherius dans une situation très-embarrassante , & il est très-difficile d'imaginer comment  
ils

ils en fortiront. Qui seroit-ce qui pourroit laisser la Piece à cet endroit là ? Tout ce qui serre le nœud davantage , tout ce qui le rend plus mal-aisé à dénouer , ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même , s'il se pouvoit , faire craindre au Spectateur que le nœud ne se pût pas dénouer heureusement.

## XXI.

La curiosité une fois excitée , n'aime pas à languir , il faut lui promettre sans cesse de la satisfaire , & la conduire cependant sans la satisfaire , jusqu'au terme que l'on s'est proposé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la conclusion , & la lui cacher toujours. Qu'il ne sçache pas où il va , s'il est possible , mais qu'il sçache bien qu'il avance. Le sujet doit marcher avec vitesse , une Scene qui n'est pas un nouveau pas vers la fin est vicieuse. Tout est action sur le Theatre , & les plus beaux discours même y seroient insupportables , si ce n'étoient que des discours. La longue délibération d'Auguste , qui tient le second Acte de Cinna , toute divine qu'elle est , seroit la

plus mauvaise chose du monde , si à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquietude de ce que veut Auguste aux deux chefs de la conjuration qu'il a mandés , si ce n'étoit pas une extrême surprise de le voir délibérer de sa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui , s'ils n'avoient pas tous deux des raisons cachées , & que le Spectateur pénétre avec plaisir , pour prendre deux partis tout opposés ; enfin si cette bonté qu'Auguste leur marque n'étoit pas le sujet des remords , & des irrésolutions de Cinna , qui font la grande beauté de sa situation.

## XXII.

Un dénouement suspendu jusqu'au bout , & imprévu , est d'un grand prix. Camma pour sauver la vie à Sostrate qu'elle aime , se résout enfin à épouser Sinorix qu'elle hait , & qu'elle doit hait. On voit dans le cinquième Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés , on sçait bien que ce ne peut pas là être une fin , on n'imagine point où tout cela aboutira , &

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle sçait son plus grand crime, dont il ne la croyoit pas instruite, & que quoi qu'elle l'ait épousé elle n'a rien relâché de sa haine pour lui. Il est obligé de sortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de son Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout est suspendu avec beaucoup d'Art, jusqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué subitement, & que Camma déclare à Sostrate qu'elle a empoisonné la coupe nuptiale où elle a bû avec Sinorix, & qu'elle va mourir aussi. Il est rare de trouver un dénouement aussi peu attendu, & en même-tems aussi naturel.

## XXIII.

Comme la plûpart des Sujets sont historiques, le seul titre des Pieces en apprend le dénouement, & alors il faudroit, s'il étoit possible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Histoire, & qui y conduisît cepen-



dant. Ceux qui sçauroient que Camma fit mourir Sinorix , seroient bien éloignés dans le cinquième Acte même de deviner comment le Poëte sera parvenu à cet événement , lorsqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé , & en ce cas la surprise est encore plus grande , que si l'on n'avoit pas sçû l'Histoire , parce qu'on voit des choses toutes opposées à ce qu'on attend. Mais encore un coup ces sortes de dénouements sont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui sont annoncés par l'Histoire , ou aisés à prévoir par la nature du sujet , c'est de les rendre surprenans pour les Acteurs , s'ils ne le sont pas pour les Spectateurs. À la fin du quatrième Acte d'Ariane, Thesée & Phedre prennent la résolution de s'enfuir ensemble , voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur ; il ne sera pas surpris d'apprendre au cinquième Acte , que Thesée & Phedre sont partis, mais Ariane en sera extrêmement surprise , surtout du départ de Phedre sa sœur , qu'elle aimoit tendrement , & qu'elle ne croyoit pas sa Rivale , & le Spectateur attend avec impatience l'étonne-

ment & le désespoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples que le Spectateur jouit avec plaisir d'une surprise qui n'est que pour l'Acteur & non pas pour lui. Alors sa curiosité n'a plus pour objet l'événement même, mais seulement l'effet qu'il fera sur l'Acteur, & un dénouement de cette espece ne laisse pas d'être fort agréable. Le cinquième Acte d'Ariane l'est au dernier point.

XXIV.

Voilà à peu près ce que l'esprit demande dans les objets par rapport à sa curiosité; mais d'ailleurs qu'il soit borné ou paresseux, il veut que ce qu'on lui présente à considérer soit un & simple. Il est visible d'abord que deux actions, qui iroient de front, le partageroient désagréablement, il opteroit bien-tôt entre les deux, & celle à laquelle il se seroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvenient d'une action traversée par quelque chose d'étranger ou d'inutile, ainsi tout conclut pour l'unité.

## XXV.

Nous ne sçavons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par Episode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureusement il n'importe guere. Si Episode est quelque chose d'inferé dans l'action, & qui s'en pourroit ôter sans lui faire aucun tort, comme les Amours des Subalternes dans quelques Opera, où ils ne laissent pas de faire de jolies Scenes, tout Episode est vitieux. Si au contraire Episode s'entend des interêts des seconds Personnages, qui quoiqu'ils ne soient pas les principaux Moteurs de l'action, y aident cependant, les Episodes sont très-bons & souvent nécessaires.

## XXVI.

Quand je dis que les seconds Personnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine, qui auroit bien pû aller sans eux, quoique peut être moins facilement, j'entends que leur secours soit absolument nécessaire. Et il ne faut pas

même que ce secours soit tardif, c'est-à-dire, que la nécessité de ces seconds Personnages ne se fasse sentir que tard dans le cours de la Pièce; car autant qu'ils ont paru jusques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile est nécessaire pour le dénouement d'Iphigenie, c'est la Biche de la fable, & on ne s'en pouvoit passer. Mais elle n'est nécessaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la justifie pas suffisamment de s'être fait voir dans les autres.

## XXVII.

Il faut qu'à l'unité se joigne la simplicité. J'appelle action simple, celle qui est aisée à suivre, & qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément, & ceux qui louent par cet endroit là les Pièces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne se connoissent guere en louanges. D'un autre côté Heraclius est trop chargé de faits & d'intrigues, trop éloigné du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité; mais en quoi cela consiste-t-il?

## XXVIII.

La simplicité ne plaît point par elle-même, elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité au contraire par elle-même est agréable, l'esprit aime à changer d'action & d'objet. Une chose ne plaît point précisément par être simple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple, mais elle plaît par être diversifiée sans cesser d'être simple; plus elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus, lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nez, d'une bouche, de deux yeux; mais on admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elles les a faits fort différens. Voilà la simplicité & la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considérée, mais du moins aisée à considérer; son plus grand mal est d'être insipide. L'autre est piquante, digne

d'attention , mais d'une étendue infinie , & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive , quand elles s'unissent , que la simplicité donne de justes bornes à la diversité , & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX.

La diversité d'action , si cela se peut dire , n'est donc guere moins importante que l'unité & la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs Pièces , en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguisés , ou inconnus à eux-mêmes , Lettres équivoques , ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adresoient pas , Portraits perdus , méprisés qui arrivent pendant la nuit , Rencontres surprenantes & imprévues ; de ces sortes de jeux ou d'embarras , ils n'en ont jamais trop. Pour nous , nous les avons aimés pendant quelque tems , & notre goût a changé. Peut-être les Espagnols qui à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux , sont plus accoutumés que nous aux aventures , ont plus de raison d'en aimer la re-

présentation , peut-être leur vivacité leur fait-elle trouver simple & facile ce qui est pour nous embarrassé & fatigant , peut-être enfin , & c'est-là le plus vraisemblable , ne se plaisent-ils aux Pièces d'intrigue , que faute d'en connoître de meilleures.

## XXX.

Ce qui a le plus nui parmi-nous aux Pièces d'intrigue , c'est que nous en avons vû d'aussi diversifiées , & en même-tems de moins embarrassées. Comparés Heraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diversité & d'évenemens , à peine les Personnages font-ils deux Scenes de suite dans la même situation , tout est toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Heraclius ? Par une longue Histoire de choses passées avant la Piece , Histoire assez difficile à bien retenir , & toujours un peu obscure , quoique démêlée avec un Art merveilleux. Au contraire tous les divers évenemens d'Horace naissent les uns des autres facilement , & sous les yeux du Spectateur. Heraclius est à

l'Espagnole, trop intrigué, trop embarrassé, fatigant, Horace est, si je l'ose dire, à la Françoisé, très-diversifié sans nul embarras.

XXXI.

· Pour découvrir tout le secret de diversifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'Art dont Horace est conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe, deux Horaces sont tués, & le troisième quoique resté seul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces : voilà ce que l'Histoire fournit, & rien n'est plus simple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés, plus on l'examinera, plus on en sera surpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épousé Sabine sœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille sœur des Horaces. Lorsque le Theatre s'ouvre, Albe & Rome sont en guerre, & ce jour-là même il se doit donner une bataille décisive. Sabine se plaint d'avoir ses freres dans



une Armée , & son mari dans l'autre ; & de n'être en état de se réjouir des succès de l'un ni de l'autre parti. Camille esperoit la paix ce jour-là même , & croyoit devoir épouser Curiace sur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu ; mais un songe a renouvelé ses craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome , sur le point de donner la bataille , ont eu horreur de tout le sang qui s'alloit répandre , & ont résolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois , qu'en attendant ils ont fait une trêve. Camille reçoit avec transport une si heureuse nouvelle , & Sabine ne doit pas être moins contente. Ensuite les trois Horaces sont choisis pour être les combattans de Rome , & Curiace les félicite de cet honneur , & se plaint en même tems de ce qu'il faut que ses beaux-freres périssent , ou qu'Albe sa Patrie soit sujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui , quand il apprend que ses deux freres & lui sont choisis pour être les combattans d'Albe ! Quel trouble recommence entre tous les Personnages ! La guerre n'étoit pas si terrible pour eux , Sabine &

Camille font plus allarmées que jamais , il faut que l'une perde ou son mari , ou ses freres, l'autre ses freres, ou son Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les combattans eux-mêmes font émûs & attendris , cependant il faut partir , & ils vont sur le Champ de bataille. Quand les deux Armées les voyent, elles ne peuvent souffrir que des personnes si proches combattent ensemble , & l'on fait un sacrifice pour sçavoir la volonté des Dieux. L'esperance renaît dans le cœur de Sabine ; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à esperer , que les Dieux approuvent le Combat , & que les Combattans sont aux mains. Nouveau désespoir , trouble plus grand que jamais. Ensuite vient la nouvelle que deux Horaces sont tués , le troisième en fuite , & les trois Curiaces maîtres du Champ de bataille. Camille regrette ses deux freres , & a une joye secrete de ce que son Amant est vivant & vainqueur , Sabine qui ne perd ni ses freres , ni son mari , est contente ; mais le Pere des Horaces uniquement touché de l'interêt de Rome qui va être sujette d'Albe , & de la honte qui réjaillit sur

lui par la fuite de son fils, jure qu'il le punira de sa lâcheté, & lui ôtera la vie de ses propres mains, ce qui redonne une nouvelle inquietude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire, la fuite de son fils n'étoit qu'un stratagème dont il s'est servi pour vaincre les trois Curiaces, qui sont demeurés morts sur le Champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la maniere dont cette action est menée, on n'en trouvera ni l'original chés les Anciens, ni la copie chés les Modernes.

## X X X I I.

Le secret de cette conduite consiste, ce me semble, à couper une action en autant de parties, qu'il y en a qui puissent produire différens sentimens dans les Personnages, soit que ces sentimens soient d'especes opposées, soit que dans la même espeece les uns aient seulement plus de force que les autres. Faire passer les Personnages de la joye à la douleur, de la crainte à l'esperance, ou d'une moindre joye, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux especes de contraste. La premiere est

la plus agréable, parce que le contraste est plus parfait. L'autre ne laisse pas aussi de faire de grands effets ; mais en général une Piece où un même sentiment regneroit toujours, ou du moins presque toujours, quoiqu'il allât en se fortifiant, plairoit moins que si elle étoit mêlée de plusieurs sentimens opposés. En Peinture, les Drapperies réussissent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles sont plus ondoyantes. Ainsi il est bon que le tissu de la Tragedie soit, pour ainsi dire, ondoyant, qu'il présente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraste qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caracteres des Personnages contribue beaucoup à la variété. Deux figures dans un Tableau qui ont précisément la même attitude, ne sont pas plus vitieuses que deux Personnages d'une Tragedie qui ont le même caractere. Bérénice, Titus, & Antiochus ne sont que le même Personnage sous

trois noms différens. Le plus grand contraste est entre les especes opposées, comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tiran à un Héros, mais on peut aussi dans la même espece en trouver un très-agréable. C'est ainsi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également possédés de l'amour de la Patrie, ne se ressemblent point dans les sentimens même qui leur sont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque chose de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraste entre ce qui ressemble. Enfin lorsque deux Personnages ne peuvent avoir de différence marquée, il est bon du moins de leur donner des raisons particulières pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de passion. C'est encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractère, & à peu près le même intérêt; mais ordinairement quand l'une espere, l'autre craint. Il seroit aussi à propos que les Confidens eussent moins de complaisance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils pris-  
sen

sent la liberté de les combattre par de bonnes raisons. Il faut de l'opposition & du jeu dans un Dialogue, autrement c'est un Dialogue où il n'y a qu'une personne qui parle.

XXXIV.

Les jeux de Theatre sont infinis. Ils comprennent tout ce qui surprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des Personnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit, & il est visible que rien ne reveille davantage la curiosité. Dans le moment que Cinna rend comte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui sont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguste le mande avec Maxime; il n'est pas possible que Cinna ne se croye découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroissent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour délibérer avec eux s'il quittera l'Empire; voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également surpris, & ces traits là sont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Theatre qui

ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des Personnages , & non pas le Spectateur. Ainsi Ariane se confie à sa sœur qu'elle ne connoît pas pour sa Rivale , & le jeu en est très-beau , quoique le Spectateur n'y soit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur , & prévoit avec plaisir la surprise où il tombera , quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien considéré , il semble que la première maniere a quelque chose de plus parfait. Les Comedies sont plus fertiles en jeux de Theatre que les Tragedies , & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

## XXXV.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'esprit , ce n'est pas assez , il faut songer au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé , elle pourroit être attachante , mais il y a encore quelque chose au-delà , il faut , s'il se peut , la rendre touchante. On veut être ému , agité , on veut répandre des larmes. Ce plaisir qu'on prend à pleurer est si bizarre , que je ne puis m'empê-

cher d'y faire réflexion. Se plairoit-on à voir quelqu'un que l'on aimeroit dans une situation aussi douloureuse que celle où est le Cid , après avoir tué le pere de sa Maîtresse ? Non sans doute. Cependant le désespoir extrême du Cid , le péril où il est de perdre tout ce qui lui est le plus cher , plaît par cette raison même que le Cid est aimé du Spectateur. D'où vient qu'on est agréablement touché par le Spectacle d'une chose qui affligeroit si elle étoit réelle ?

## XXXVI.

Le plaisir & la douleur , qui sont deux sentimens si différens , ne différent pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par l'exemple du chatouillement que le mouvement du plaisir poussé un peu trop loin devient douleur , & que le mouvement de la douleur un peu modéré devient plaisir. De-là vient encore qu'il y a une tristesse douce & agréable , c'est une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainsi les objets tristes lui conviennent , & même les objets douloureux , pourvû que quelque chose les



adoucisse. Il est certain qu'au Theatre la représentation fait presque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entièrement ; quelque entraîné que l'on soit par la force du Spectacle , quelque empire que les sens & l'imagination prennent sur la raison , il reste toujours au fond de l'esprit je ne sçai quelle idée de la fausseté de ce qu'on voit. Cette idée quoique foible & enveloppée suffit pour diminuer la douleur de voir souffrir quelqu'un que l'on aime , & pour reduire cette douleur au degré , où elle commence à se changer en plaisir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'est affectionné , & dans le même moment on s'en console , par ce qu'on sçait que c'est une fiction , & c'est justement de ce mélange de sentimens que se compose une douleur agréable , & des larmes qui font plaisir. De plus comme cette affliction qui est causée par l'impression des objets sensibles & extérieurs , est plus forte que la consolation qui ne part que d'une réflexion intérieure , ce sont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce composé.

XXXVII.

Les Personnages qui tirent ces larmes des yeux doivent être intéressans & aimables ; mais comment les rendre aimables & intéressans ? Il suffit d'abord qu'ils soient malheureux. C'est un mérite aux yeux de toutes les personnes sensibles , que de tomber dans de grands malheurs , & ils attirent naturellement l'affection , pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repousse. Le Héros & l'Héroïne de la Piece trouvent le Spectateur dans une disposition assez favorable ; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes , c'est assez qu'ils ne lui déplaisent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'est vraie que des Personnages peu connus par l'Histoire , & dont on n'a pas une idée fort élevée ; ils intéressent à peu de frais. Tel est Antiochus dans Rodogune. Mais Cesar & Alexandre n'intéresseront point , s'ils ne remplissent l'attente que donnent leurs

noms. Et il ne suffit pas que dans le cours de la Piece on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites , il faut qu'on leur en voye faire dans le cours de la Piece même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur , qui , pour ainsi dire , n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu intéressant , & si petit dans la Piece qui porte son nom. On y conte , de lui , à la vérité , beaucoup de belles choses ; mais quand on le voit en personne , il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile , que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité , en rendant à Porus ses Etats , mais on ne lui en tient presque pas de conte , parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande considération.

## XXXIX.

Souffrir une oppression injuste , es-  
fuyer une ingratitude , une perfidie  
noire , ce sont les malheurs qui attirent  
le plus d'affection à ceux qui y sont  
tombés , & la force qu'ils ont de ga-  
gner les cœurs est telle , que Médée

qui a trahi son Pere & son Pays, qui a déchiré son Frere par morceaux, devient aimable & intereffante, quand elle est à Corinthe abandonnée par Jason. Tout le monde est dans son parti, même contre l'innocente Creüse.

XL.

A plus forte raison la vertu malheureuse doit interesser, mais il faut sçavoir peindre la vertu, & il n'y a guere que le pinceau de M. Corneille qui y ait réüssi. On ne doit point craindre que tous les Caractères vertueux & parfaits ne viennent à se ressembler, & que tous les Héros de Theatre ne soient qu'un même Héros. Il est vrai que toutes les vertus ensemble sont dans ces fortes de Caractères, mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonstances où est le Héros, prend le dessus, & devient, pour ainsi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obscurité & dans le silence faute d'occasion, il suffit qu'on ne voye rien qui leur soit opposé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille , on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts , qu'il diversifie leurs Caractères , c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

## XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux doit être exempt de défauts. Ou l'Amour ne passe pas pour une foiblesse , ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Theatre ; encore faut-il qu'ils le sacrifient , comme nous avons dit , à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire , il faut que les Héros aiment des Héroïnes , c'est-à-dire des personnes dignes d'eux , & un des défauts d'Alexandre , c'est d'aimer cette Cléophile , dont le caractère est assés petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire , Severe dans Polyeucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

## XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort ,  
&

& il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher, & à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas yvrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette règle, quoique d'une manière assez peu sensible. Nicomede, dont le caractère est très-noble, & d'une fierté très-aimable, brave sans cesse & insulte Attale son jeune frere, & par consequent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assez disposé à suivre les sentimens du Héros, quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de générosité, qui tire Nicomede lui-même d'un grand peril. On est fâché que Nicomede ait si mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus c'est une espece de honte pour Nicomede que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut conter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, & que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

## XLIII.

Les Caractères vertueux & aimables se partagent en deux espèces , les uns doux , tendres , pleins d'innocence , les autres nobles , élevés , courageux , fiers. On les met tous sur le Theatre dans des situations douloureuses , & les uns , qui sont plus sensibles à leurs maux , qui employent plus de paroles à se plaindre , attendrissent aisément le Spectateur , & font naître la pitié. Les autres qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de sensibilité , qui dédaignent de se plaindre , ou ne causent que de l'admiration , ou ne causent qu'une pitié mêlée d'admiration , une pitié sans larmes , & qui peut être reçue dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers , & quand on s'applique leurs malheurs , on en frémit de crainte ; on admire les derniers à tel point que l'on voudroit presque avoir leurs malheurs avec leurs sentimens. Andromaque & Cornélie sont deux Veuves , toutes deux très-infortunées , & très-propres à faire sentir la différence de ces deux espèces de pitié. Les

Caractères doux peuvent intéresser par un amour tendre & délicat , & leur manière d'aimer leur devient encore un mérite. Tels sont Britannicus & Junie , Bajazet & Athalide. Les Caractères plus élevés ont aussi une sorte d'Amour plus élevé , & auquel on ne peut pas donner cette mollesse touchante. Mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même , ou qu'ils excitent en même tems & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomede est opprimé par le crédit de sa belle-mère auprès de Prusias , & par l'artificieuse politique des Romains. Il ne se plaint jamais , jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur , mais la fermeté de son courage , l'intrepidité avec laquelle il regarde la plus grande puissance qui fût alors sur la terre , les nobles railleries qu'il en fait , lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuses plaintes du monde , & s'il ne faisoit quelque fois un peu trop le jeune homme , ce



seroit le plus beau Caractere qui fût sur la Scene. Ce Caractere est naturellement si agréable qu'il ne laisse pas de plaire, lors même qu'il est vitieux. Ladislas dans Venceslas est impétueux, fougueux, violent, téméraire, injuste, cependant avec tous ses vices il est aimable. Tout ce qui a un air de hardiesse, d'élevation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raison, & au courage qu'à la prudence. Au contraire ce qui est regulier & sage a je ne sçai quoi de froid, qui quelque fois même peut donner prise au ridicule. Ce n'est pas cependant qu'il fallut souvent hazarder sur le Theatre de jeunes fous, comme Ladislas, les Caracteres raisonnables & vertueux sont sans doute préférables; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du Caractere vitieux de Ladislas.

## XLV.

Ici se présentent assés naturellement quelques réflexions sur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions même , ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voye là , à la bonne heure , encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Theatre est de rendre la vertu aimable aux hommes , de les accoutumer à s'intéresser pour elle , de donner ce pli à leur cœur , de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs , de fortifier par là , & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit delà que non seulement il faut des Caractères vertueux ; mais qu'il les faut vertueux à la maniere élevée & fiere de M. Corneille , qu'ils affermissent le cœur , & donnent des leçons de courage. D'autres Caractères , vertueux aussi , mais plus conformes à la nature commune , amolliroient l'ame , & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'Amour , puisque c'est un mal nécessaire , il seroit à souhaiter que les Pieces de M. Corneille ne l'inspirassent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

## XLVI.

Nous avons vû que ce qui rend les Personnages interessans , ce sont ou leurs malheurs ou leur vertu , & qu'ils le sont encore davantage , quand ils ont tout ensemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que feroit-ce si la vertu même produisoit les malheurs ? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur est d'autant plus touchant que celui qui y tombe en est moins digne. Si Rodrigue plein de vertu & de générosité comme il est , venoit à perdre une Maîtresse dont il est aimé , on le plaindroit , mais il la perd , parce qu'il s'est acquitté de ce qu'il devoit à son Pere , quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas ? Chimene est dans la même situation , aussi ce sujet-là est-il le plus beau qui ait jamais été traité.

## XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par sa propre vertu , les plus touchans sont ceux où l'on tombe par le crime ,

ou par l'injustice d'autrui. L'innocence opprimée est toujours aimable , & l'Amour qu'on a pour elle est redoublé par la haine qu'on a pour le persécuteur. Dans ces sortes de sujets , on ne sçau- roit peindre les Tyrans avec des couleurs trop noires , puisque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cleopatre & Neron font aimer Rodogune & Britannicus. L'Amour de la vertu ou la haine du crime , c'est le même sentiment sous deux formes différentes , & pour la variété & le contraste du Théâtre , il est bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une sorte de malheurs touchans , ce sont ceux où le Héros tombe par une foiblesse pardonnable , & la seule que l'on pardonne aux Héros , nous l'avons déjà dit , c'est l'Amour. On plaint presque autant ceux qu'il rend malheureux , que ceux qui le sont par leur vertu , témoin Ariane & Bérénice ; il faut pourtant se souvenir que ces mêmes Spectateurs si favorables à l'Amour , seroient blessés s'il

triumphoit de quelque sentiment plus noble. Il est permis à l'Amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

## XLIX.

Enfin ceux où l'on ne tombe ni par la vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foiblesse pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroissent les moins touchans. Ce n'est pas qu'ils ne causent une certaine horreur, mais ils n'intéressent point pour les personnes. Que l'on vous conte l'Histoire d'un homme empoisonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choisi dans son Testament pour son héritier, à qui il dit encore des choses tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écrasé d'un coup de foudre, quelles impressions vous font ces deux événemens? Il est vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir, mais cette affreuse ingratitude vous met dans les intérêts de celui qui l'a essuyée, vous le plaignés tendrement, au lieu que le coup de tonnerre vous

laisse assés indifférent pour celui qui en a été tué, sa personne ne vous en devient pas plus chere. Vous haïssés, vous détestés l'empoisonneur, mais vous ne haïssés ni ne devés hair celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin ce dernier événement présente une idée affreuse, dont on détourne son imagination le plus vîte que l'on peut, au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans soi-même avec quelque sorte de complaisance, & ce qui en est une marque, c'est que l'on appuyera volontiers sur toutes les circonstances de la mort de cet homme empoisonné, on les fera toutes valoir avec une espece de plaisir. Il est aisé de voir que le malheur d'Œdipe, est la même chose qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe, & des Pièces qui lui ressemblent, qu'une désagréable & inutile conviction des miseres de la condition humaine.

L.

Quand les Personnages sont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs , ou par tous les deux ensemble , quand notre cœur est une fois gagné , tout ce qui leur arrive nous touche , leur joye & leurs douleurs font les nôtres. Cependant quelque tendresse que nous ayons pour eux , nous n'aimerions pas à les voir longtems dans la joye , & on peut pendant tout le cours de la Piece , nous les faire voir dans la douleur. Quelle est cette bizarrerie ? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'à la joye , & comme le Theatre diminue tous les sentimens de la maniere dont nous l'avons expliqué , ces deux-là étant également diminués , il reste à la douleur encore assés de force pour nous remuer vivement , & il n'en reste pas assés à la joye. Ainsi une Scene d'Amans contents doit passer fort vîte , & une Scene d'Amans malheureux , qui appuyent sur toutes les circonstances de leur malheur , peut être assés longue sans ennuyer. Il y a encore une autre raison , mais prise du côté de l'esprit. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux , elle les abandonne , à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils re-

tomberont bien-tôt dans le malheur , & qu'elle ne soit appliquée à attendre ce passage. Alors ce contraste diversifie très-agréablement le Spectacle qu'on offre à l'esprit , & les passions qui agitent le cœur.

L I.

Il faut , s'il est possible , que les sentimens qu'on a pour le Héros croissent toujours , du moins seroit-il insupportable qu'ils allassent en diminuant. Une foiblesse , quelque legere qu'elle fût , dans un Caractere qui auroit jusque-là paru élevé , un moindre péril , un moindre malheur après un plus grand , tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable , ne s'accommode plus ni du repos ni d'une moindre agitation.

L I I.

Plus le Héros est aimé , plus il est convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la destinée d'un homme vertueux. Après



avoir long-tems tremblé pour lui , il est certain qu'on se sent foulagé de le laisser hors du péril , & quoique ce sentiment soit réservé pour la dernière Scene , s'il se peut , & que le Spectateur n'en soit touché qu'un moment , ce moment est de grande importance , il semble qu'il ait un effet qui retourne sur le reste de la Piece , quoique déjà passée , & qui embellisse ce qu'on a vû. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu soit heureuse , & la Piece qui l'a blessé jusque-là , y doit satisfaire par son dénouement. La plus belle leçon que la Tragedie puisse faire aux hommes , est de leur apprendre que la vertu , quoique long-tems traversée , persecutée , demeure à la fin victorieuse.

## LIII.

Une mort volontaire que choisiroit le Héros , pour éviter un plus grand ma'heur , une mort telle que celle de Caton , de Sophonisbe , ou de Camma ne doit pas être contée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoyent le Spectateur mécontent. Le

Héros meurt , il est vrai , mais il meurt noblement , il fait lui-même sa destinée , on l'admire autant qu'on le plaint , & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi-nous , c'est un mauvais exemple qui n'est point dangereux. Les dénouemens désagréables sont ceux où le Héros meurt dans l'oppression , où le crime triomphe de la vertu.

LIV.

Quoique nous ayons jusqu'ici considéré la Tragedie par rapport à l'esprit & au cœur , nous ne l'avons cependant considérée que par un certain côté , & pour faire entendre quel il est , il faut prendre la chose d'un peu loin. Supposons le Contemplateur de Lucien qui du milieu des airs considère ce qui se passe parmi les hommes , il est certain que cet homme là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque chose d'important qui se passât entre des personnes considérables , & d'un Caractere peu commun , si dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laissât languir sa curiosité , rien au contraire qui

ne la reveillât , & qui ne surprît , rien qui n'intéressât vivement ; enfin si cette action avoit toutes les qualités que nous avons jusqu'à présent demandées pour une action Tragique , sans doute le Contemplateur la suivroit des yeux plutôt qu'une autre , sans doute aussi elle seroit bonne à représenter sur le Theatre.

## L V.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choses qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire , & qui déplairoient à ceux qui la verroient sur le Theatre ? Que dans le moment , par exemple , où cette action est la plus échauffée , où l'événement en est le plus incertain , elle se termine par quelque chose d'absolument imprévu , par un coup de hazard , par une personne qui jusque-là n'y avoit point été mêlée , le Contemplateur verra ce dénouement avec une surprise d'autant plus agréable , qu'il s'y sera moins attendu ; au contraire que ce même dénouement soit mis sur le Theatre , il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action , &

qui traversera les autres dans leur dessein , vienne à changer de pensée & de résolution , ou par lassitude , ou par inconstance naturelle , le Contemplateur y prendra plaisir , & quelle ample matière de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes ! Mais au Theatre rien ne seroit plus insupportable. Le Contemplateur se soucieroit-il que l'action se passât toute dans un même lieu , & en vingt - quatre heures ? Nullement , car nous supposons qu'il porteroit sa vûe partout où il lui plairoit avec une égale facilité , & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures , elle tiendroit toujours sa curiosité en haleine. Mais au Theatre on veut absolument l'unité de tems & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur supposé , & les Spectateurs qui voyent jouer une Tragedie ? Pourquoi ce qui satisfait l'un ne satisfait-il pas aussi les autres ? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût ?

LVI.

Une action qui se passeroit effectivement sous nos yeux , change un peu de

nature , quand elle est mise sur le Theatre , c'étoit une chose réelle , ce n'est plus qu'une représentation , c'étoit , pour ainsi dire , une production de la nature , c'est maintenant un Ouvrage de l'Art. Par-là elle devient susceptible de nouvelles beautés , & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir , prise en elle-même , dans son état réel & naturel , telle qu'elle seroit indépendamment du Theatre ; & quoique nous ayons crû que ç'eût été un soin inutile & trop gênant , d'éviter dans tout ce que nous avons dit jusqu'ici les expressions qui ont rapport au Theatre & qui semblent le supposer , nous nous sommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport nécessaire , & qui ne supposent qu'une action qui se passeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien ; nous allons voir présentement ce qui lui arrive de nouveau , parce que c'est une représentation & un ouvrage de l'Art , & par ces deux points nous repondrons aux questions de l'article précédent.

## L'VII.

Puisque c'est une représentation , le vrai n'y est plus , & il y faut suppléer , car enfin les hommes veulent du vrai ; ou quelque chose qui en ait l'air. D'abord il faut , si l'on peut , prendre des sujets connus , comme Horace , Pompée , s'ils sont peu connus , qu'ils soient du moins vrais & Historiques , comme le Cid & Polyeucte. S'ils ne sont ni connus ni Historiques , qu'ils tiennent du moins à quelque chose d'Historique & de connu , comme Heraclius , qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelque fois traité avec succès des sujets absolument inconnus & fabuleux , comme Timocrate , mais l'entreprise n'est pas sans quelque péril. Dans les sujets connus , il ne faut rien changer à ce qui est extrêmement connu , on doit respecter le gros de l'événement , mais la manière dont il s'est passé , les motifs qui l'ont produit , les circonstances qui l'ont accompagné , tout cela est abandonné au Poëte. Rien n'a si bonne grace qu'une Piece où il a conservé tout ce qui étoit Historique ,

en y ajoutant des choses qui y convinssent. Il semble qu'il n'a't fait que remplir les vuides de l'Histoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la sçavions.

## L V I I I.

Le vrai & le vraisemblable sont assés différens. Le vrai est tout ce qui est, le vraisemblable est ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui résultent de nos expériences ordinaires. Ainsi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraisemblable, puisque le vraisemblable n'est qu'une petite portion du vrai, conforme à la plûpart de nos expériences. Le vrai n'a pas besoin de preuves, il suffit qu'il soit, & qu'il se montre; le vraisemblable en a besoin, il faut pour être reçu qu'il se rapporte à nos idées communes. Incertains que nous sommes, & avec beaucoup de raison, sur l'infinie possibilité des choses, nous n'admettons pour possibles que celles qui ressemblent à ce que nous voyons souvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur seroit vrai, & par-là suffisamment prouvé, quel-

que extraordinaire qu'il fût , mais au Theatre où tout est feint , il faut nécessairement que le vraisemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conserver exactement le vraisemblable , tant dans les événemens que dans les Caractères , à moins que ce qui en sortiroit ne fût , & constant par l'Histoire , & extrêmement connu , au quel cas le vrai rentre dans ses droits ; encore est-il périlleux de montrer ce vrai qui n'est pas vraisemblable. Lorsqu'Horace tue Camille , cette action déplaît , non seulement par son extrême barbarie , mais par le peu de vraisemblance qu'il y a , qu'un frere tue sa sœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu son Amant. L'Histoire même paroît avoir de la peine à se charger des vérités peu vraisemblables , elle adoucit , autant qu'elle peut , les choses trop bizarres , elle imagine des vûes & des motifs proportionnés à la grandeur des événemens & des actions , elle travaille



à rendre les Caractères uniformes & suivis, & cet amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la nature ne soit renfermée dans les petites règles qui font notre vraisemblable, & qu'elle s'affujettisse aux convenances qu'il nous a plu d'imaginer; mais c'est au Poète à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est renfermée.

## L X.

Les Caractères une fois établis doivent être toujours semblables à eux-mêmes, & le Theatre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la nature y admettroit. Si l'on fait des Caractères bisarres, il faut que cette bisarrierie elle-même ait sa règle & son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, il entreroit en défiance de la vérité; le Spectateur s'apercevrait qu'il est à la Comédie. Par la même raison, si les Personnages ne sont pas connus par l'Histoire, les Caractères doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur

pays &c. Enfin que le Poëte songe toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une espece de complaisance pour toutes ses opinions.

LXI.

Les Caractères nobles & élevés sont les plus exposés au péril de sortir quelque fois du vraisemblable. L'excès y est à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en sont pas toujours garantis. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vraisemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'est que pour les hommes du commun; mais enfin ce vraisemblable a ses bornes, assez aisées à sentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le second Acte d'Horace, quand elle vient proposer à son mari & à son frere, que l'un des deux la devoit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils devinssent par-là ennemis legitimes. Au contraire Pauline charme, ravit, quand elle exige de Severe qu'elle aime, & qu'elle pourroit épouser par la mort de Polyucte, qu'il se serve de tout son credit pour obtenir la grace de Polyucte

qu'elle n'aime pas. De ces deux traits dont l'un & l'autre demande de la grandeur d'ame, l'un est naturel & très-beau, l'autre est faux & insupportable. Pour découvrir la source de cette différence & déterminer en même tems jusqu'où s'étend la générosité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulieres à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'est qu'une action de générosité, pour être incontestablement naturelle, doit être produite ou par l'esperance bien fondée d'une grande gloire, ou, ce qui est du moins aussi puissant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque léger deshonneur, ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'est dans aucun de ces trois cas, elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun deshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choses à la fois. A la vérité le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble, mais dans la maniere dont elle veut mourir, elle ne se propose aucune vûe raisonnable. La proposition qu'elle fait a

encore un grand inconvenient , c'est qu'elle ne peut jamais être acceptée ni de son mari , ni de son frere , & rien n'a plus mauvaise grace que des offres généreuses & hardies , faites sans péril. C'est peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Theatre , qui dans leur désespoir présentoient leur épée à leurs Maîtresses , & les prioient à genoux de la leur passer au travers du corps.

LXII.

A l'égard des événemens , comme à l'égard des Caractères , il y a deux sortes de vraisemblable , l'un ordinaire , simple , l'autre extraordinaire , singulier , tel que celui des aventures de Roman , qui sont , à la vérité , possibles , mais qui n'arrivent jamais. Le singulier dans les Caractères est excellent sur le Theatre , mais pour les événemens , c'est autre chose , le singulier , du moins le singulier Romanesque , ne convient pas bien à la Tragedie. C'est qu'elle vise plus au cœur qu'à l'esprit , elle aime mieux toucher par les Caractères & par les sentimens qu'ils produi-

sent , que surprendre par des aventures imprévûes. Et ces aventures même auroient le défaut à l'égard de l'esprit , de l'avertir trop de la fiction ; y a-t-il rien sur la Scene de plus étonnant , de plus propre à exciter la curiosité , que Timocrate , qui est en même tems à la tête de deux Armées ennemies , & qui est nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'est-là du Romanesque tout pur , & qui se donne trop pour ce qu'il est. Un trait non pas tout-à-fait de cette espece , mais un peu hardi , unique dans la Piece , placé à propos ne laisseroit pas de réussir , mais pour l'ordinaire il faut des événemens simples , qui produisent des sentimens vifs. Il est même très-agréable d'y ménager des surprises , mais elles doivent naître de la disposition des Personnages , plutôt que de la bisarrerie des aventures.

## L X I I I.

Puisque la fonction du vraisemblable dans la Tragedie , est d'empêcher l'esprit de s'appercevoir de la feinte , le vraisemblable qui le trompe le mieux , est le plus parfait , & c'est celui qui devient

devient nécessaire. Un Caractère étant supposé , & étant vraisemblable tel qu'il est supposé , il y a des effets qu'il doit nécessairement produire , & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince sage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui se trame contre lui , mais il peut par différentes vûes de politique ou la pardonner , ou la punir. Si dans le Caractère du Prince le choix de ces deux partis est indifférent , celui auquel le Poète le déterminera ne satisfera pas pleinement les Spectateurs. Il est vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris , mais ils ne sçauront pourquoi il l'a préféré , ils n'en verront point d'autre raison que le besoin de la Piece , & c'est ce qu'il ne leur faut jamais faire sentir. Ainsi la clemence d'Auguste pour Cinna , quoique vraisemblable , seroit très-vicieuse , parce qu'elle n'est pas plus vraisemblable que la rigueur qui lui est opposée. Mais ce qui la justifie entierement , elle est Historique & vraie. Il n'y a guere d'apparence que des Scelerats , tels que la Cléopatre de Rodogune , & le Mathan d'Athalie ayent des Confidens , à qui ils dé-

couvrent sans aucun déguisement , & sans une nécessité absolue le détestable fond de leur ame.

## LXIV.

La perfection est de faire agir les Personnages , de maniere qu'ils n'ayent pas pû agir autrement , leur Caractere supposé , & cette nécessité qu'emportent les Caracteres pour les résolutions & pour les partis n'exclut pas les délibérations & les combats , qui sont les plus beaux jeux du Theatre , au contraire ces combats & ces délibérations même deviennent nécessaires. Rodrigue étant ardemment amoureux , & passionné pour la gloire , il est d'une égale nécessité , & qu'il soit violemment combattu par les interêts de son Amour , avant que d'attaquer le Pere de Chimene , & qu'à la fin sa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les Personnages , n'est pas tout-à-fait nécessaire , il faut du moins que dans leur Caractere il ait quelque avantage sur tous les autres. La vraisemblance qui se change en nécessité , ne permet au Spectateur aucune incer-

titude sur la vérité de ce qu'il voit , mais il en découvre trop aisément la *fiction* au travers d'une vraisemblance foible & douteuse.

## L X V.

Cette nécessité que nous souhaitons , n'est que pour les événemens produits par les Caractères des Personnages , les autres événemens de la Piece ne doivent ni ne peuvent être sujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un tems ou dans un autre , qu'un Combat dure plus ou moins , qu'un poison agisse quelques momens plutôt ou plus tard , tout cela est purement fortuit , & de nature à l'être toujours , & alors le Poëte est en liberté de ne consulter que ses intérêts , & de choisir ce qui l'accommode , sans être obligé à rendre conte de son choix. Il n'y a aucune nécessité qu'Auguste mande Cinna , justement dans le tems qu'il est avec Emilie , & qu'il l'instruit de l'état où est la conjuration. Il étoit aussi vraisemblable que l'ordre arrivât dans un autre tems , mais il suffit qu'il puisse arriver dans celui-là. Le Specta-



teur est assés équitable pour ne demander de la nécessité qu'aux événemens qui partent d'une cause qui auroit pû les rendre nécessaires.

## LXVI.

Dans l'exacte vraisemblance de la représentation d'une action, sont comprises les deux circonstances de tems & de lieu. Nous avons vû qu'il seroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action se passât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures; mais quand cette même action est sur le Theatre, il est sans doute à souhaiter, qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de tems que sa représentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle se passe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord transporté. Autrement, si on le promenoit d'un lieu en un autre, ou si on lui vouloit persuader qu'il a vû en deux heures ce qui ne s'est passé qu'en un an, il reconnoîtroit sans peine l'illusion, & le charme se dissiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de tems & celle de lieu, & à les prendre dans leur grande

perfection, l'action de la Tragedie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scenes se doivent passer précisément dans le même lieu où la premiere s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure, si non, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opera, & de l'unité de tems, j'entens l'unité exacte, dans presque toutes les Tragedies ?

LXVII.

La règle des vingt-quatre heures n'est point une règle, c'est une extension favorable de la véritable règle, qui n'accorde à l'action de la Tragedie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin ? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la règle des vingt-quatre heures

est la plus généralement connue de toutes celles du Theatre , même la plus respectée , & celle qui dans le tems que les règles reparurent au monde , fortit la premiere des tenebres de l'oubli. Elle peut servir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point , & à s'y attacher de tout leur cœur.

## LXVIII.

Il semble que l'unité de tems doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle , prévenu que ce qu'on va voir se passe dans un autre lieu que celui où l'on est , la décoration du Theatre aide à cette illusion , quand elle change , nous croyons sans peine que les Acteurs ont aussi changé de lieu , & comme nous n'avons jamais crû être avec eux , ce sont eux que l'on transporte & non pas nous. Mais à l'égard du tems , nous n'arrivons point persuadés que ce que nous verrons se passera dans un tems plus long que celui que nous mettrons à le voir , rien ne nous met dans cette erreur , & la durée de deux heures est

nécessairement la mesure de ce qui se fait sous nos yeux pendant ce tems-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, est plus observée que celle de tems. Il est plus aisé de mettre tous les Personnages, non pas, à la vérité, dans le même Appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand événement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la constitution naturelle des Sujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner son attention des circonstances du tems & du lieu. Ce qui est seulement à observer, c'est que chaque Acte se doit passer exactement dans un même lieu, & en aussi peu de tems que la représentation dure; mais si les Personnages changent de lieu, s'il arrive quelque chose qui tienne plus de tems que la représentation, tout cela doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide est un tems de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas conte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes , & on vous le passe pour plusieurs heures , quelque fois pour une nuit entiere. Par la même raison , quand on veut ménager des changemens de lieu , il les faut mettre dans cette intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

## L X X.

Nous nous sommes proposé de considérer la Tragedie , non seulement comme représentation , mais comme Ouvrage de l'Art , & en cette qualité elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion , par exemple , pourquoi les Rimes qui font une partie de l'agrément des Vers , font insupportables dans la Prose, pourquoi la plus belle Periode du monde est défigurée par la chute de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers ? D'où peut venir cette différence ? La raison

en est que les Rimes sont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu surmonter avec Art, & dans la Prose ce n'est qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaisent sous l'une de ces formes, & déplaisent sous l'autre. Il est donc vrai que la seule idée de la difficulté donne de l'agrément aux Rimes qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poète en contrainte. D'un autre côté ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art est désagréable, un Vers supportable en lui-même, que la Prose auroit pû recevoir, mais dont on voit que la principale fonction est de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela semble assés bizarre, on aime les Rimes pour leur difficulté, on n'aime point ce que produit la difficulté des Rimes. Il faut que l'Art se montre, car si on ignoroit que la Rime est affectée, elle ne feroit nul plaisir, & peut-être même choque-roit-elle par son uniformité. Il faut que l'Art se cache, & dès qu'on s'apperçoit de ce qui est affecté pour la Rime, on en est dégoûté. Voilà une belle matière pour une de ces questions, où

le pour & le contre paroissent également vrais, faute d'être bien entendus.

## LXXI.

On sçait assés ce qui fait la beauté naturelle du discours, c'est la justesse & la vivacité des pensées, l'heureux choix des expressions, &c. à tout cela l'Art de la Poësie ajoute, sans aucune nécessité, sans aucun besoin pris dans la chose, les Rimes & les Mesures. Les voilà devenues une beauté par ce seul caprice de l'Art, & par la seule raison qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on fera bien aise de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle sujétion fait dire au Poëte des choses forcées ou inutiles, comme elles sont contraires à la beauté naturelle du discours, on en est plus choqué, que l'on n'est touché de ce qu'il a satisfait à la contrainte de la Rime. Mais si malgré cette contrainte, il pense & s'exprime aussi bien que s'il eût été entierement libre, alors au plaisir naturel que fait la beauté du discours, se joint le plaisir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art est un Tyran qui se plaît à gêner

les Sujets, & qui ne veut pas qu'ils paroissent gênés, & je me souviens sur cela des Maldives, où les Rois avoient poussé le raffinement de la tyrannie, jusqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triste. Il faut que ceux qui ne sçauroient pas que le Poète a été obligé de rimer ne s'en apperçoivent pas, & que ceux qui le sçavent soient surpris de ne s'en pas appercevoir.

LXXII.

Tout cela est aisé à appliquer à la Tragedie. Qu'une action soit en elle-même attachante & intéressante, que la représentation en ait toute la vraisemblance possible, ce n'est pas assez, l'Art lui impose encore de nouvelles Loix. De ces Loix, les unes sont purement arbitraires, comme la Rime dans les Vers, les autres ont quelque fondement. Que toute action soit divisée en cinq parties, qu'elles soient à peu près égales, assurément cela n'est point pris dans la nature de la chose, pure fantaisie de l'Art. Mais voici d'autres établissemens plus fondés. Il est également naturel qu'une action se dénoue par



quelque accident qui vienne de dehors, par quelque chose d'étranger, ou par un événement dont les principes soient dans cette action même. Cléopâtre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Piece quelqu'un qui pour une vengeance particuliere, conspirât contre-elle & la fit mourir, & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus & à Rodogune; il est vraisemblable aussi qu'ayant préparé à Antiochus & à Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même, pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraisemblables, l'Art choisit le second qui est une fuite de tout ce que la Piece renferme, & exclut absolument le premier qui est pris hors de la Piece. De-là se forme une règle générale & sans exception. En effet il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux, & qui se développant peu à peu & sans aucun secours

étranger , vient enfin à faire éclore ce dénouement. Par la même raison à peu près , l'Art a déterminé que toutes ces semences de dénouement seroient renfermées dans le premier Acte , que tous les Personnages y paroîtroient , ou y seroient annoncés , & il est clair que selon le train naturel des choses , il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des personnes qui n'ont pas eû de part au commencement. Mais moyennant cet établissement de l'Art , la Piece forme un tout plus agréable à considérer , parce qu'il a plus de simetrie , qu'il est plus renfermé en lui-même , mieux arrondi.

## L X X I I I.

Encore une raison , mais plus générale. Si les Pieces se dénouoient par quelque chose d'étranger , ou par des Personnages qui ne fussent pas connus d'abord , le besoin où est le Poëte de trouver un dénouement , & la difficulté de le trouver , se feroient trop sentir. De cette même source sont encore venues d'autres règles , ou des

usages qui valent des regles. Pourquoi un Acteur détaché de la Piece, ne viendra-t-il pas nous en apprendre le sujet, à l'antique? Pourquoi, ce qui est sans comparaison moins grossier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque Personnage qui ignorera l'Histoire qu'on aura prise pour sujet, qui, en s'en faisant instruire, instruira en même tems les Spectateurs, comme dans Rodogune? C'est que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour sa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit possible, qu'il parût avoir songé à faire une Piece. Il doit, comme un Politique habile, couvrir si adroitement ses intérêts du bien de la chose, qu'on ne puisse le convaincre de les avoir eûs uniquement en vûe.

## L X X I V,

Voilà à peu près quelles sont les principales sources de toutes les regles de la Tragedie. Elles sont prises dans l'action que l'on considere, ou en elle-même, ou comme étant mise sur le Theatre. Si on la considere, en elle-même, elle a rapport à l'esprit

& au cœur, si on la considère, comme étant mise sur le Theatre, c'est une représentation & un Ouvrage de l'Art. Autant de faces différentes, autant de vûes & de règles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces règles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles dans la nécessité du choix doivent être préférées, & pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carrière, d'autres pourront la fournir heureusement; si cependant cette route que j'ai ouverte mérite d'être suivie. Ces sortes de spéculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent, elles n'aident pas beaucoup ceux qui en ont, & le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les spéculations. A quoi donc sont-elles bonnes? A faire remonter jusqu'aux premières idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement, & qui se plaisent à réduire sous l'empire de la Philosophie les choses qui en paroissent les

208 *REFLEXIONS, &c.*

plus indépendantes , & que l'on croit  
communément abandonnées à la bisar-  
rerie des goûts.



*DISCOURS*



**DISCOURS**  
**SUR LA PATIENCE,**  
**QUI A REMPORTE**  
**LE**  
**PRIX D'ELOQUENCE**  
**PAR LE JUGEMENT**  
**DE**  
**L'ACADEMIE FRANÇOISE.**

*En l'Année 1689.*

**Q**UELQUE peu d'usage que l'Homme fasse de ses lumieres pour s'étudier soi-même, il découvre les foibleffes & les déreglemens dont il est rempli ; aussi-tôt sa raison cherche à y remedier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûe élevée. Mais

*Tome III.*

S

que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être contée pour une des miseres de l'Homme ? Elle ne sçait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remedes qu'elle fournit font des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle-même en leur faveur.

Envain pendant plusieurs Siecles la Grece si fertile en esprits subtils, curieux, & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'Art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits ; envain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes ; l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou

ignore , ou reconnoît ses défauts avec affés de simplicité , pour les rendre en quelque sorte excusables ; au lieu qu'un Philosophe Payen , fier d'avoir acquis les siens à force de méditation & d'étude , leur donnoit tous ses applaudissemens.

Ces desordres que la raison humaine caufoit dans la Grece , où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable , quand elle vient à se méconnoître , les Leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chés tous les Peuples du monde , qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la Raison éternelle à descendre sur la Terre. Si d'un côté chés les Juifs les fameuses Semaines de Daniel , qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit passé dans des mains étrangères , pressoient le Libérateur si long-tems promis & attendu , il est certain que d'un autre côté les Grecs livrés jusques-là à des erreurs orgueilleuses, & à une ignorance contente d'elle-même , demandoient également le Messie par leurs besoins , quoiqu'ils ne fussent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux



uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophetes ; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un Empire tout Divin sur les nations, un Grand-Prêtre qui leur enseignât les véritables Sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçussent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes les connoissances, après lesquelles ils soupiroient depuis si long-tems.

Il parut donc enfin parmi les Hommes, ce Messie, si ardemment desiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent revelées sans obscurité & sans nuages ; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes ; alors des remedes tous divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est

peut-être un des Vices auxquels la nature nous porte , & le plus généralement & avec le plus de force ; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philosophie ait plus aspiré qu'à la patience, sans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus nécessaire à la malheureuse condition des Hommes , ni plus capable d'attirer une distinction glorieuse à ceux qui auroient pû l'acquérir. Cette impatience de la nature , & la fausse patience de la Philosophie , nous serviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui se fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience inconnue jusques-là sur la Terre , prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'envisager de près , & d'étudier nos miseres ; cette vûe , cette étude servira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. P O I N T.

**Q**UEL est ce mouvement impétueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure , & qui s'agite comme pour en secouer le joug ? Pourquoi tâcher à les repousser loin de nous

par des efforts violens , dont nous sentons en même-tems l'impuissance ? Pourquoi prendre à partie ou des Astres , qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs , ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'Estre hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette espee de fureur où nous entrons contre nous mêmes , moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux , ou les redoublons-nous ? Malheureux , si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager ! Insensés si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse , l'enfonce encore davantage ; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité , donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des

mouvements déréglés , ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux, ne reprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement , que la voix secrète de notre conscience ne nous la reproche presque pas , & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire , il semble que le mal que nous souffrons nous justifie ; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'Art pour s'excuser de ce défaut , & pour s'y livrer sans scrupule ? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité ? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux , & contrainte de leur céder ; mais il y a des malheurs auxquels les Hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès , & des événemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienfaisance manquer de force , & s'oublier entièrement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un mérite de l'impatience , & que l'on ne re-

nonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû , que ce qui porte le plus le caractère de petitesse de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion seule pouvoit remédier à un défaut si enraciné dans la nature , & quelquefois autorisé par nos fausses opinions. Elle nous apprend , pour étouffer en nous l'impudence toujours nuisible & insensée , que nous sommes tous pécheurs , que nous devons une expiation à la Justice divine , que tous les maux que nous sommes capables de souffrir , nous les avons mérités. Quelle étrange consolation à en juger selon les premières idées qui se présentent ! Quoi ! nous ne serons pas seulement malheureux , nous serons encore obligés de nous croire coupables ? Nous perdrons jusqu'au droit de nous plaindre , nos soupirs ne pourront plus être innocens ? Encore un coup , quelle étrange consolation !

C'en est une cependant & solide & efficace ; quelque triste que paroissent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel , elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement persuadé qu'il  
mérite.

mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs dûes à nos péchés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes; mais on se l'épargne, en se soumettant sans murmure au châtement que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la Justice divine, on peut dire que nous affoiblissions en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquiescer ces biens celestes qui ne pourroient jamais nous être ravis? Souffre-

t-on encore quand on les envisage , & leur idée laisse-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & passageres ? Ah ! il semble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les sentir , qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu , que dans les punitions mêmes que sa colere nous envoie , elle a trouvé moyen de nous y ménager une source d'un bonheur infini ; recevons avec une soumission sincere de si justes punitions , & elles deviendront aussi-tôt des sujets de récompense. Nous n'aurons pas seulement effacé nos crimes , nous aurons acquis un droit à la souveraine Felicité. Aveuglement de la nature , Lumieres celestes de la Religion , que vous êtes contraires ! La nature par ses mouvemens desordonnés augmente nos douleurs , & la Religion les met , pour ainsi dire , à profit par la patience qu'elle nous inspire. Si nous en croyons l'une , nous ajoutons à des maux nécessaires un mal volontaire ; & si nous suivons les instructions de l'autre , nous tirons de ces maux nécessaires les plus grands de tous les biens.

Aussi la patience Chrétienne n'est-

elle pas une simple patience , c'est un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas sa vûë dans cette éternité de bonheur dont elles nous assurent la jouissance , on se borneroit à les recevoir sans murmure , comme des châtimens dont on est digne par les péchés ; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles sont payées , on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on est indigne. De-là naissoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens sont remplies ; cette tranquillité dont les Saints ont jouï au milieu même des plus âpres tourmens ; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vûë entre les biens & les maux ; que dis-je , égalité ? Cette préférence qu'ils ont toujours donnée aux maux sur les biens ; ces heureux excès de patience qu'ils ont poussés jusqu'à oser appeller sur eux les maux que la main de Dieu leur refusoit.

Quel spectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naissance du Christianisme ! On voit paroître tout-à-coup & se répandre dans l'Univers, des Hommes qui disconviennent d'avec tous les autres sur les principes les plus com-



muns ; des Hommes qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur , & qui ont un amour sincere pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes font un langage qui leur est inconnu , si ce n'est dans la prospérité. Ils ne se contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une constance inébranlable , ils ont une joye qui va souvent jusqu'à des transports ; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort , ils se contraignent ; la cruauté de leurs ennemis se méprend éternellement , on ne leur donne pour supplices que ce qu'ils souhaitent. Quels sont ces prodiges , devoient dire les Payens ? Quel est ce renversement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les Hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut sans doute d'autant plus grand , que l'on voyoit les Philosophes , qui jusquelà avoient paru être en possession de toutes les vertus & des vérités , confondus & dans leur speculation , & dans leur pratique , par de nouveaux Philosophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages , ou plutôt ce fut leur Maître céleste

qui détruit les fausses especes de patience établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux Hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

II. POINT.

**J**AMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux Hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférents, & que les douleurs qui affligoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entièrement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire, & il se paroît d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain, il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il

n'avoit lieu d'envier ni les perfections , ni le bonheur.

Jusqu'ou vous égarés-vous , foibles esprits des Hommes , quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de soulager les blessures que nous recevons , nous en gémissons , & on n'y trouve point d'autre remede que de nous soutenir que nous sommes invulnérables ? Trop heureux encore , si nous pouvions entrer dans cette illusion & en profiter ; mais si ces vaines idées élevent pour quelques momens , & enflent l'imagination seduite , on est aussi-tôt rappelé au sentiment de ses maux par la nature plus forte & plus puissante ; & si l'opiniâreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'esprit cette superbe speculation , le cœur qui souffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien pressé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adressant à elle ; *Je n'avoueraï pourtant pas que tu sois un mal* ; cet effort qu'il faisoit pour ne le pas avouer , ce désaveu même apparent , n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus sincere qui pût jamais être ?

Loin du Christianisme une erreur si

contraire aux sentimens naturels , & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances, produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs Persecuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont, ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assés admirer, aussi sensibles que tous les autres Hommes à toutes les miseres humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes

miseres , que s'ils étoient les plus heureux des Hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible , que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé , & quelquefois même par un superbe Jugement osoit le dégrader de la qualité d'Homme ; insulte qu'on fait sans danger à son ennemi , vengeance impuissante , qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les Hommes , & cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne ! sans prendre une fierté mal fondée , sans affecter une fausse insensibilité , nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur , pour être supérieurs aux Créatures ; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle employe , pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les Hommes puissent nous porter. Il n'y en a point

qui n'ayent assés de pouvoir pour nous faire souffrir ; mais il n'y en a point qui en ayent assés pour troubler notre repos. Lorsque leurs bras sont tournés contre nous , un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi , tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se representent plus à nous comme des événemens qui partent de la méchanceté des Hommes , & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation , nous remontons plus haut, & d'une vûe plus éclairée nous découvrons que ces mêmes événemens nous viennent du Ciel , & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission , & comme des sujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart des Philosophes , persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle , immuable , nécessaire , de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle

dans les malheurs, & quelquefois avec affés de resolution ; mais quelle étoit cette espece de patience ? Une patience d'Esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable, une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame, & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche ; en un mot, un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraie patience. Graces à notre auguste Religion, nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une Intelligence éternelle non moins puissante que le paroïssoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, preside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoie que des biens ; c'est le bras d'un pere ; nous

Souffrons comme des enfans , sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir , & non point comme des Esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bizarres & les plus cruelles ; ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête , c'en est l'injustice , & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce , si je l'ose dire , que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produisit chez les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé , lorsque le Juste , le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même , se vit sur le point d'expié les péchés du Genre humain. Abandonné de toute la Nature , hormis de quelques Disciples , qui n'avoient plus que peu d'instans à lui être fideles , frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui lui étoit destiné , il s'adresse à son Pere celeste , il lui demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage lui soient épargnés , & un souhait que la grandeur de ses tourmens déjà presens à ses yeux rendoit si légitime , un



souhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faisoit , un souhait où la moderation éclate jusque dans les termes qui l'expriment , est cependant reprimé dans le même moment , par une soumission entière & sans réserve aux desseins de Dieu. *Que ta volonté soit faite* , dit Jesus-Christ à son Pere , & quelle volonté ! combien sçavoit-il qu'elle étoit severe & rigoureuse à son égard ! Il se voyoit livré à la Justice irritée , il voyoit la bonté entièrement suspendue , cependant pour satisfaire aux devoirs de l'obéissance d'un Fils , il souscrit à sa propre disgrâce , & son unique soulagement au milieu de ses douleurs les plus vives , est de tourner les yeux sur la main dont il les reçoit.

Il soupira encore sur la Croix , il se plaignit d'avoir été abandonné de son Pere ; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur , il nous marquoit seulement combien il y étoit sensible. Les Philosophes prétendoient à une impassibilité , qui dans l'état où nous sommes ne peut s'accorder avec la nature humaine , & Jesus-Christ ne

voulut pas jouir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des Hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirés-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspirait. Daignés nous instruire dans la science de souffrir; science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre Vie nous en donne d'admirables Leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sageffe de votre adorable Pere, devenés aussi la nôtre pour regler les emportemens auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettés, Seigneur, à vo-

tre Justice, de les faire tomber sur nous, que quand vous aurés mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même tems un courage vraiment Chrétien.





## *DE L'EXISTENCE*

### *DE DIEU.*

**L**A Metaphysique fournit des preuves fort solides de l'Existence de Dieu , mais comme il n'est pas possible qu'elles ne soient subtiles , & qu'elles ne roulent sur des idées un peu fines , elles en deviennent suspectes à la plupart des Gens , qui croient que tout ce qui n'est pas sensible & palpable , est chimerique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vû poussés à bout sur cette matiere par des preuves de Metaphysique , mais nullement persuadés , parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque subtilité cachée ; il y a lieu d'esperer que ceux qui sont de ce caractere goûteront un raisonnement de Physique fort clair , fort intelligible , & fondé sur des idées très-familieres à tout le monde ; on en vanteroit un peu aussi la solidité & la force , si on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les Animaux ne se perpetuent que par la voye de la génération , mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espece ayent été produits , ou par la rencontre fortuite des parties de la matiere , ou par la volonté d'un Etre intelligent , qui dispose la matiere selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matiere a produit les premiers Animaux , je demande pourquoi elle n'en produit plus, & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la Terre se forma , comme elle étoit remplie d'Atomes vifs & agissans , impregnée de la même matiere subtile dont les Astres venoient d'être formés , en un mot jeune & vigoureuse , elle pût être assez féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes especes d'Animaux , & qu'après cette premiere production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulieres , sa fécondité a bien pû se perdre & s'épuiser ; que par exemple on voit tous les jours quelques Marais nouvellement dessechés, qui ont toute une au-  
tre

tre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je pretends que quand la Terre, selon ce qu'on suppose, a produit les Animaux, elle a dû être dans le même état où elle est presentement. Il est certain que la Terre n'a pû produire les Animaux que quand elle a été en état de les nourrir, ou du moins il est certain que ceux qui ont été la premiere tige des especes n'ont été produits par la Terre, que dans un tems où ils ont pû aussi en être nourris. Or afin que la Terre nourrisse les Animaux, il faut qu'elle leur fournisse beaucoup d'herbes différentes, il faut qu'elle leur fournisse des eaux douces qu'ils puissent boire; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces Animaux, dont la vie a des rapports assés connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la Terre, couverte de toutes les especes d'herbes nécessaires pour la subsistance des Animaux, arrosée de Fontaines & de Rivieres propres à étancher leur soif, environnée d'un air respirable pour

234 *DE L'EXISTENCE*

eux ; on me la donne dans l'état où nous la voyons ; car ces trois choses seulement en entraînent une infinité d'autres avec lesquelles elles ont des liaisons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne soit de concert , pour ainsi dire , avec le reste de la nature. Il faut de certains fucs dans la Terre ; un certain mouvement dans ces fucs , ni trop fort ni trop lent ; un certain Soleil pour imprimer ce mouvement ; un certain milieu par où ce Soleil agisse. Voyés combien de rapports , quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pû avoir les qualités dont il contribue à la vie des Animaux, qu'il n'ait eu à peu près en lui le même mélange & de matieres subtiles & de vapeurs grossieres , & que ce qui cause sa pesanteur , qualité aussi nécessaire qu'aucune autre par rapport aux Animaux , & nécessaire dans un certain degré , n'ait eu la même action. Il est clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité ; surtout les Fontaines & les Rivieres dont les Animaux n'ont pû se passer , n'ayant certainement d'autre origine que les pluyes , les Animaux n'ont pû naître ,

qu'après qu'il a tombé des pluyes , c'est - à - dire , un tems considerable après la formation de la Terre , & par consequent lorsqu'elle a été en état de consistance , & que ce cahos , à la faveur duquel on veut tirer les Animaux du néant , a été entierement fini.

Il est vrai que les Marais nouvellement dessechés , produisent plus que quelque tems après qu'ils l'ont été ; mais enfin ils produisent toujours un peu , & il suffiroit que la Terre en fît autant ; d'ailleurs le plus de fécondité qui est dans les Marais nouvellement dessechés , vient d'une plus grande quantité de Sels qu'ils avoient amassés par les pluyes , ou par le mouvement de l'air , & qu'ils avoient conservés , tandis qu'on ne les employoit à rien ; mais la Terre a toujours la même quantité de Corpuscules ou d'Atomes propres à former des Animaux , & sa fécondité loin de se perdre , ne doit aucunement diminuer. De quoi se forme un Animal ? d'une infinité de Corpuscules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées , dans les eaux qu'il a bûes , dans l'air qu'il a respiré ; c'est



un composé dont les parties sont venues se rassembler de mille endroits différens de notre Monde ; ces Atomes circulent sans cesse ; ils forment tantôt une Plante , tantôt un Animal , & après avoir formé l'un , ils ne sont pas moins propres à former l'autre. Ce ne sont donc pas des Atomes d'une nature particulière qui produisent les Animaux ; ce n'est qu'une matière indifférente dont toutes choses se forment successivement ; & dont il est très-clair que la quantité ne diminue point , puisqu'elle fournit toujours également à tout. Les Atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produisit au commencement du Monde les premiers Animaux , sont contenus dans cette même matière qui fait toutes les générations de notre Monde ; car quand ces premiers Animaux furent morts , les machines de leurs corps se désassemblerent & se résolurent en parcelles , qui se dispersèrent dans la Terre , dans les eaux & dans l'air ; ainsi nous avons encore aujourd'hui ces Atomes précieux , dont se dirent former tant de machines surprenantes ; nous les avons en la même quantité , aussi pro-

prés que jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voye de la nourriture ; toutes choses sont dans le même état que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite ; à quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des Animaux qui naissent hors de la voye de génération ; les Macreuses, les Vers qui s'engendrent sur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raisonnement ne demande point que tous les Animaux de toutes les especes ne naissent que par voye de génération ; il suffit qu'il y en ait une especie qui ne se perpetue que par cette voye, & qui par conséquent n'ait pû être produite par le mouvement aveugle de la matiere. Nous sommes en bien meilleurs termes, & certainement un grand nombre d'especes connues, ne se perpetuent que par la génération, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les Animaux qui paroissent venir, ou de pourriture, ou de poussiere humide & échauffée, ne viennent que de se-

mences que l'on n'avoit pas apperçues.

On a découvert que les Macreules se forment d'œufs que cette espece d'Oiseau fait dans les Isles désertes du Septentrion : & jamais il ne s'engendra de vers sur la viande où les Mouches n'ont pû laisser de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres Animaux que l'on croit qui naissent hors de la voye de génération. Toutes les expériences modernes conspirent à nous desabuser de cette ancienne erreur , & je me tiens sûr que dans peu de tems il n'en restera plus le moindre sujet de doute.

Mais en dût-il rester , y eût-il des Animaux qui vîssent hors de la voye de génération , le raisonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort ; ou ces Animaux ne naissent jamais que par cette voye de rencontre fortuite , ou ils naissent & par cette voye & par celle de génération ; s'ils naissent toujours par la voye de rencontre fortuite , pourquoi se trouve-t-il toujours dans la matiere une disposition qui ne les fait naître que de la même maniere dont ils sont nés au commencement du Monde , & pourquoi , à l'égard de tous

les autres Animaux que l'on suppose qui soient nés d'abord de cette même maniere là , toutes les dispositions de la matiere sont-elles si changées qu'ils ne naissent jamais que d'une maniere différente ? s'ils naissent & par cette voye de rencontre fortuite & par celle de génération , pourquoi toutes les autres especes d'Animaux n'ont-elles pas retenu cette double maniere de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle , la seule conforme à la premiere origine des Animaux , s'est-elle perdue dans presque toutes les especes ?

J'ai donné assés d'étendue à cette preuve , & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'esprit de quelques personnes qui croient que la quantité de paroles est une marque de la foiblesse des raisons ; mais on les prie de considerer que ce raisonnement-ci n'est long que par les chicanes qu'il faut prevenir , & non par la difficulté des choses qu'il a besoin qu'on établisse.

Je n'ai pas voulu , de peur d'en interrompre le fil , y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup , & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas suffi que la Terre n'eût pro-

duit les Animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition , où elle n'est plus. Elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pû se nourrir de ce qu'elle leur offroit; elle eût dû par exemple, ne produire le premier Homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pû satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins , & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un Enfant nouveau né , envain on le mettroit au milieu de la Prairie la mieux couverte d'herbes , auprès des meilleures eaux du monde , il est indubitable qu'il ne vivroit pas long-tems. Car notre supposition exclut la Louve de Romulus & Remus , elle n'auroit pû elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les Loix du mouvement produiroient-elles d'abord un Enfant à l'âge d'un an ou deux ? Comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde ? Nous voyons qu'elles n'amènent rien que par degrés , & qu'il n'y a point d'ouvrages de la nature qui , depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés , ne soient

soient conduits lentement par une infinité de changemens tous nécessaires , jusqu'à leur dernière perfection ; il eût fallu que l'Homme , qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matière , eût commencé par cet Atome , où la vie ne se remarque qu'au mouvement presque insensible d'un point ; & je ne croi pas qu'il y ait d'imagination assez fautive pour concevoir d'où cet Atome vivant , jetté au hazard sur la Terre , aura pû tirer du sang , ou du chile tout formé , la seule nourriture qui lui convienne , ni comment il aura pû croître , exposé à toutes les injures de l'air. Il y a là une difficulté qui deviendra toujours plus grande , plus elle sera approfondie , & plus ce sera un habile Physicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des Atomes n'a donc pû produire les Animaux ; il a fallu que ces Ouvrages soient partis de la main d'un Estre intelligent , c'est-à-dire , de Dieu même. Les Cieux & les Astres sont des objets plus éclatans pour les yeux ; mais ils n'ont peut-être pas pour la raison , des marques plus sûres de l'action de leur Auteur. Les

242 *DE L'EXISTENCE DE DIEU.*

plus grands Ouvrages ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier ; que je voye une montagne aplanié , je ne sçai si cela s'est fait par l'ordre d'un Prince , ou par un tremblement de Terre ; mais je serai assuré que c'est par l'ordre d'un Prince , si je vois sur une petite Colonne une inscription de deux lignes ; il me paroît que ce sont les Animaux qui portent , pour ainsi dire , l'inscription la plus nette , & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.





D U

B O N H E U R.

**V**OICI une matiere la plus interessante de toutes , dont tout le monde parle , que les Philosophes , sur tout les anciens , ont traitée avec beaucoup d'étendue. Mais quoique très-interessante , elle est dans le fond assés negligée , quoique tout le monde en parle , peu de Gens y pensent , & quoique les Philosophes l'ayent beaucoup traitée , ç'a été si philosophiquement que les Hommes n'en peuvent tirer guere de profit.

On entend ici par le mot de Bonheur un état , une situation telle qu'on en desirât la durée sans changement , & en cela le Bonheur est différent du plaisir qui n'est qu'un sentiment agréable , mais court & passager , & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.



A mesurer le Bonheur des Hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie , peut-être y a-t-il un assés grand nombre de conditions assés égales , quoique fort différentes ; celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement , il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis , & à cet égard la Nature fait assés son devoir de Mere commune. Mais si au lieu de considerer ces instans répan- dus dans la vie de chaque Homme , on considere le fond des vies mêmes , on voit qu'il est fort inégal , qu'un Homme qui a , si l'on veut , pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre , est tout le reste du tems beaucoup plus mal à son aise , & que la compensation cesse entierement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur ; mais ceci est très-fâcheux pour le Genre humain. Une infinité d'Hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer , un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état ; les voilà donc presque tous exclus du Bonheur , & il ne leur

reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire, des momens semés çà & là sur un fond triste, qui en sera un peu égayé. Les Hommes dans ces momens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situation, & se remontent pour souffrir.

Celui qui voudroit fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il seroit content, mériteroit le nom d'heureux. On le reconnoitroit entre tous les autres Hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation; il n'agiroit que pour s'y conserver, & non pas pour en sortir. Mais cet Homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la Terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guere de ceux qui sont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent composent le Tourbillon du monde, & se font bien sentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils se donnent. Le repos même de l'Heureux, s'il est apperçû, peut passer pour être forcé, & tous les autres sont intéressés à n'en pas prendre une idée plus avantageuse. Ainsi l'existence de l'Homme heureux pourroit être assés

facilement contestée. Admettons-la cependant, ne fut-ce que pour nous donner des esperances agréables ; mais il est vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne feront pas chimeriques.

Quoi qu'en disent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre Bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux pressé par la Goute lui a dit, *Je n'avoueraï pourtant pas que tu sois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui soit jamais sortie de la bouche d'un Philosophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maisons, déclare naïvement un sentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci par engagement de Système nie un sentiment très-vif, & en même tems l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnérables.

Il seroit moins déraisonnable de se persuader que notre Bonheur ne dépend point du tout de nous, & presque tous les Hommes ou le croient, ou agissent comme s'ils le croyoient.

Incapables de discernement & de choix, poussés par une impetuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans sçavoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce desordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure, mais il est bien sûr qu'ils ne sçauront ni prévenir ni moderer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hazard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assés dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne, ils n'ont pas un certain Gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant; les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit

inutile de les vouloir tourner d'un autre ; enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir , & seroit même assez facile , le rejettent parce que c'est un travail , & en dédaignent le fruit qu'ils croient trop mediocre. Que seroit-ce que ce miserable Bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous , & de cette petite partie peu de Gens en ont la disposition , ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres ou foibles & paresseux, ou impétueux & violens , ou sombres & chagrins , y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & moderés , & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables , ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déjà assez , & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire , mais il n'est

presque jamais que pour ceux qui en ont le moins de besoin , & ils ne laissent pas d'en sentir l'importance. Sur tout quand il s'agit du Bonheur , ce n'est pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philosophie qui prêche dans le Desert une petite Troupe d'Auditeurs qu'elle a choisis , parce qu'ils sçavoient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le sentiment du Bonheur puisse entrer dans l'ame , ou du moins afin qu'il y puisse séjourner , il faut avoir nettoyé la place , & chassé tous les maux imaginaires. Nous sommes d'une habileté infinie à en créer , & quand nous les avons une fois produits, il nous est très-difficile de nous en défaire. Souvent même il semble que nous aimions notre malheureux ouvrage , & que nous nous y complaisions. Les maux imaginaires ne sont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel , & ne sont que dans l'esprit ; mais seulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penser fausse , ou du moins problematique. Ce n'est pas un mal imaginaire que le deshonneur , mais c'en est un que la douleur de laif-

ser de grands biens après sa mort à des Héritiers en ligne collaterale & non pas en ligne directe , ou à des filles & non pas à des fils. Il y a tel Homme dont la vie est empoisonnée par un semblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe , il lui en faut ou qui soient naturellement plus saines , ou qui ayent eu le courage de se guérir. Si l'on est susceptible des maux imaginaires , il y en a tant qu'on fera nécessairement la proie de quelqu'un. La principale force de ces sortes de Monstres , consiste en ce qu'on s'y foumet , sans oser ni les attaquer , ni même les envifager ; si on les considéroit quelque tems d'un œil fixe , ils seroient à demi vaincus.

Assés souvent aux maux réels nous ajoutons des circonstances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque chose de singulier , non seulement ce qu'il a de réel nous afflige , mais sa singularité nous irrite , & nous aigrit. Nous nous représentons une Fortune , un Destin , je ne sçai quoi , qui met de l'Art & de l'esprit à nous faire un malheur d'une nature particulière. Mais qu'est-ce que tout cela ?

Employons un peu notre raison & ces Fantomes disparoissent. Un Malheur commun n'en est pas réellement moindre , un malheur singulier n'en est pas moins possible , ni moins inévitable ; un Homme qui a la peste lui cent millième , est-il moins à plaindre que celui qui a une maladie bizarre & inconnuë ?

Il est vrai que les malheurs communs sont prévûs , & cela seul nous adoucit l'idée de la mort , le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en général ce que nous appellons les maux singuliers ? On ne peut pas prédire les Cometes comme les Eclipses ; mais on est bien sûr que de tems en tems il doit paroître des Cometes , & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs singuliers sont rares ; cependant il faut s'attendre à en essuyer quelqu'un , il n'y a presque personne qui n'ait eu le sien ; & si on vouloit on leur contesteroit avec assés de raison leur qualité de singuliers.

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions , c'est de croire que nous serons incon-



solables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espece de douceur & de consolation, elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire ; comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidele, constant, c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés ; notre Nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général ; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du sentiment ; on s'est attendu à ce que l'on souffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une revolte secrette qui ne sert qu'à aigrir la douleur ; on s'attend

à ne souffrir pas long-tems , & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux , on l'avance.

Les circonstances , même réelles de nos maux , nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes , à nous les étaler , comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vûë , & en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sçai qu'elle complaisance , qui s'oppose aux remedes , & repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paroît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède , & n'en être pas plein comme nous , c'est nous faire une espece d'offense. Sur tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fit soupçonner de fausseté & d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens ?

Enfin , quoiqu'il soit fort étrange de

l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caractères il est invincible. Le premier pas vers le Bonheur seroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ses talens malfaisans, ou du moins de la tenir pour fort suspecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'aient toujours une vûë saine de tout, sont incurables, il est bien juste qu'une moindre opinion de soi-même ait quelquefois sa récompense.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choses plus de bien que de mal, & de disposer son imagination, de sorte qu'elle séparât les plaisirs d'avec les chagrins, & ne laissât passer que les plaisirs ? Cette proposition ne le cede guere en difficulté à la Pierre Philosophale ; & si on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'Art de la Philosophie. Songeons que la plupart des choses sont d'une nature très-douteuse, & que quoiqu'elles nous frappent bien vite comme biens, ou comme maux, nous ne sçavons pas trop au vrai ce qu'elles sont. Tel événement vous

a paru d'abord un grand malheur , que vous auriés été bien fâché dans la fuite qui ne fût pas arrivé , & si vous aviés connu ce qu'il amenoit après lui , il vous auroit transporté de joye. Et sur ce pied-là quel regret ne devés-vous pas avoir à votre chagrin ? Il ne faut donc pas se presser de s'affliger ; attendons que ce qui nous paroît si mauvais, se développe. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener aussi , peut cacher quelque chose de mauvais , & il ne faut pas se presser de se réjouir. Ce n'est pas une conséquence , on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Un grand obstacle au Bonheur , c'est de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître , on nous montre le séjour qui nous est préparé , & ce nombre infini de maux qui doivent se distribuer entre les Habitans. De quelle frayeur ne serions-nous pas saisis à la vûe de ce terrible partage où nous devrions entrer , & ne conterions-nous pas pour un Bonheur prodigieux d'en être quittes à aussi bon marché qu'on l'est dans ces conditions mediocres , qui

nous paroissent presentement insupportables ? Les Esclaves , ceux qui n'ont pas de quoi vivre , ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front , ceux qui languissent dans des maladies habituelles , voilà une grande partie du Genre humain ; à quoi a-t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être Hommes , & contons tous les malheurs dont nous sommes exemts pour autant de périls dont nous sommes échappés.

Une infinité de choses que nous avons & que nous ne sentons pas , feroient chacune le suprême Bonheur de quelqu'un , il y a tel Homme dont tous les desirs se termineroient à avoir deux bras. Ce n'est pas que ces sortes de biens qui ne le sont que parce que leur privation seroit un grand mal , puissent jamais causer un sentiment vif , même à ceux qui seroient les plus appliqués à faire tout valoir ; on ne scauroit être transporté de se trouver deux bras , mais en faisant souvent réflexion sur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver , on pardonne plus aisément à ceux qui arrivent. Notre condition est meilleure quand nous

nous

nous y soumettons de bonne grace , que quand nous nous revoltions inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent , & par consequent nous les recevons avec une espece d'indifférence ; les maux au contraire , nous paroissent des injustices , & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs , & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir , les biens sont très-rares , & ce sont des exceptions flateuses faites en notre faveur à la regle générale.

Le Bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je conte pour heureux celui qui possède un certain bien que je desire , & que je croi qui feroit ma félicité ; le possesseur de ce bien-là est malheureux , ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a , la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre , chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux , & si être heureux étoit un vice ou un

ridicule , les Hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seroient le plus accusés , les Grands , les Princes , les Rois , seroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a , & nous serons ou plus flattés d'être du nombre , ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens , il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage ; cependant on en use comme dans une grande abondance , & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra , on ne daigne pas s'arrêter à goûter ceux que l'on possède. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le présent dans nos mains , mais l'avenir est une espece de Charlatan , qui en nous ébloüissant les yeux nous l'escamotte. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous ? Pourquoi souffrir que des esperances vaines & douteuses nous enlèvent des jouïssances certaines ? Il est vrai qu'il y a beaucoup de Gens pour qui ces esperances mêmes sont des

jouissances, & qui ne sçavent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laissons-leur cette espece de possession si imparfaite, si peu tranquille, si agitée; puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre, il seroit trop cruel de la leur ôter; mais tâchons, s'il est possible, de nous ramener au present, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout son prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de sentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux mediocres. Que la chose soit du moins egale. Si le sentiment des biens mediocres, est étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auxquels on aspire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'est pas tombé, nous console des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que sçavons-nous si ce ne seront pas les seuls qui s'offriront à nous? Ce sont des presens faits par une Puissance avare, qui ne se resoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de Gens qui quelquefois en leur vie n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation, dont ils n'avoient pas as-



s'és goûté le Bonheur. Il y en a peu qui n'ayent eux-mêmes trouvé injustes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on en est puni.

Il ne faut pas, disent les Philosophes rigides, mettre notre Bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce seroit trop le mettre à l'avanture. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte si magnifique, mais le plus qu'on en pourra conserver, ce sera le mieux. Figurons-nous que notre Bonheur devroit entierement dépendre de nous, & que c'est par une espece d'usurpation que les choses de dehors se sont mises en possession d'en disposer, ressaisissons-nous, autant qu'il est possible, d'un droit si important, & si dangereux à confier; remettons sous notre puissance ce qui en a été détaché injustement.

D'abord il faut examiner, pour ainsi dire, les Titres de ce qui prétend ordonner de notre Bonheur, peu de choses soutiendront cet examen pour peu qu'il soit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je poursuis, m'est-elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé

au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils , puisque je ne les devrai qu'à ma dignité , & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit, si je les attaquois elles ne tiendroient pas long-tems. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres ; mais selon qu'elles seroient plus incommodes , & plus dangereuses , il faut revenir à la charge plus souvent , & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaisie que l'on ne mine peu à peu , & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne , quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à espérer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer , & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien

valent ces plaisirs-là , & combien valent les peines dont il faudroit les acheter , ou qui les suivroient ? On ne sçau- roit disconvenir que selon les différen- tes imaginations les prix ne changent , & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Ce- pendant il y a à peu près un prix com- mun pour les choses principales , & de l'aveu de tout le monde , par exemple , l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr , il en faut revenir aux plaisirs simples , tels que la tran- quillité de la vie , la société , la chasse , la lecture , &c. S'ils ne coutoient moins que les autres , qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs , ils ne mérite- roient pas de leur être préférés , & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur , mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs , & ils ne cou- tent rien. Encore un grand avantage ; c'est que la Fortune ne nous les peut guere enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre Bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux ca- prices du hazard , il semble que le plus souvent nous choissions avec soin les

endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un Vaisseau , qu'en fonds de Terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans , & des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux , au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut , & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les Gens accoutumés aux mouvemens violens des passions , trouveront sans doute fort insipide tout le Bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité , je l'appelle tranquillité , & je conviens que la vie la plus comblée de ces fortes de plaisirs n'est guere qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille ? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer , que devient-il après que la première vivacité du sentiment est consumée ? Il devient un état tranquille , & c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques événemens heu-

reux, des tems ou des momens agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précédés, ou suivis, elles les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée; voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inseparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme, l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de tems insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le Bonheur, dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considerables pour lui & pour ses Enfans, de la Fortune au Jeu, des Maîtresses fideles, & qui flattassent  
sa

sa vanité ; enfin tout ce que peut lui représenter une imagination effrenée & insatiable. Cet Homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais , certainement la Nature n'en fera pas la dépense.

Le Bonheur que nous nous proposons sera toujours d'autant plus facile à obtenir , qu'il y entrera moins de choses différentes , & qu'elles seront moins indépendantes de nous. La machine sera plus simple , & en même tems plus sous notre main.

Si l'on est à peu près bien , il faut se croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux , il faut craindre d'y toucher , même sous prétexte d'amélioration.

La plupart des changemens qu'un Homme fait à son état pour le rendre meilleur , augmentent la place qu'il tient dans le monde , son Volume , pour ainsi dire ; mais ce Volume plus grand donne plus de prise aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mousquet à

Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caractères , il change peu de place , & en tient peu.

Le plus grand secret pour le Bonheur , c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes , & il est bon d'y avoir une retraite agréable , mais elle ne peut l'être si elle n'a été préparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher , & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres , par la crainte d'être connu , par le chagrin inévitable de l'être ? On se fuit , & avec raison ; il n'y a que le Vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer , & pour s'applaudir , & le pourroit-il , quelque vertueux qu'il fût ? Mais comme on s'aime toujours assez , il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Ver-

tu ne conduise ni à la richesse, ni à l'élevation, & qu'au contraire elle en excluë ; ses Ennemis ont de grands avantages sur elle par rapport à l'acquisition de ces sortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas hazardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompense infaillible pour elle, c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé dans le moment, on peut sans orgueil appeler à soi-même des injustices de la Fortune, on s'en console par le témoignage legitime qu'on se rend de ne les avoir pas méritées, on trouve dans sa propre raison & dans sa droiture un plus grand fond de Bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard.

Il reste un souhait à faire sur une chose dont on n'est pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre disposition, c'est d'être placé par la Fortune dans une condition médiocre. Sans cela, & le Bonheur, & la Vertu seroient trop en péril. C'est-là



cette mediocrité si recommandée par les Philosophes , si chantée par les Poëtes , & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une chose qui selon les façons de penser communes y seroit cependant bien nécessaire ; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous supposons ne passeroit guere pour l'être , il n'auroit pas le plaisir d'être envié. Il y a plus ; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux , faute de l'être crû par les autres ; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état , tant nos idées sont chancelantes sur tout , & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui , il sentira facilement les avantages de sa situation ; il se résoudra volontiers à jouir d'un Bonheur modeste & ignoré , dont l'étalage n'insultera personne ; ses plaisirs , comme ceux des Amans discrets , seront assaisonnés du mystere.

Après tout cela , ce Sage , ce Vertueux , cet Heureux est toujours un Homme , il n'est point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point, il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fierá moins, & son Bonheur qu'il s'en assurera moins.





D E L' O R I G I N E  
D E S  
*F A B L E S.*



Nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimeres, de rêveries, & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux ? Quel auroit été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes

& ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils font, & non pas pour des Histoires; il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables. Eclaircissons, s'il se peut, cette matiere, étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions; c'est-là bien souvent qu'il se donne le mieux à connoître.

Dans les premiers Siècles du monde, & chés les Nations qui n'avoient point entendu parler des Traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conserverent pas, l'ignorance & la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lapons, ou les Iroquois; & même prenons garde que ces Peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoissance & de politesse que les premiers hommes n'avoient pas.

A mesure que l'on est plus ignorant, & que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers Hommes en virent donc beaucoup, &

comme naturellement les Peres content à leurs enfans ce qu'ils ont vû , & ce qu'ils ont fait , ce ne furent que prodiges dans les récits de ces tems-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant , notre imagination s'échauffe sur son objet , & se porte d'elle-même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux , comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus , on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses Auditeurs , & on est bien aise de les augmenter encore , parce qu'il semble qu'il en revient je ne sçai quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble , font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire , pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge , s'il y prend bien garde , & de-là vient que l'on a besoin d'une espee d'effort & d'une attention particuliere pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer , & à imposer aux autres ?

Les récits que les premiers Hommes firent à leurs enfans , étant donc souvent faux en eux-mêmes , parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas , & par-dessus cela ayant été exagérés , ou de bonne foi , selon que nous venons de l'expliquer , ou de mauvaise foi , il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche ; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai , & y en mettra quelqu'un de faux , & principalement du faux Merveilleux qui est le plus agréable , & peut-être qu'après un Siècle ou deux , non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord , mais même il n'y restera guere de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire ? Il y a eu de la Philosophie même dans ces Siècles grossiers , & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres , sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voyent. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours , a dû dire un Con-

templatif de ces Siècles-là ? Etrange forte de Philosophe , mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce Siècle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau ? Le Contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées qui peuvent être appelées les Systèmes de ces tems-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avoit vû souvent verser de l'eau de dedans un cruche , on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une Riviere, & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer , on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi pour rendre raison des Tonnerres & des foudres , on se représentoit volontiers un Dieu de Figure humaine lançant sur nous des Flèches de feu , idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers Siècles rouloit sur un principe si naturel , qu'encore aujourd'hui notre Philoso-

phie n'en a point d'autre , c'est-à-dire , que nous expliquons les choses inconnues de la Nature par celles que nous avons devant les yeux , & que nous transportons à la Physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage , & non pas deviné , ce que peuvent les poids , les ressorts , les leviers ; nous ne faisons agir la Nature que par des leviers , des poids & des ressorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde , ou ne connoissoient point ces choses-là , ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choses plus grossieres & plus palpables qu'ils connoissoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous étoit connu ; mais heureusement il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement.

De cette Philosophie grossiere qui regna nécessairement dans les premiers Siècles , sont nés les Dieux & les Déeses. Il est assés curieux de voir



comment l'imagination humaine a enfanté les fausses Divinités. Les hommes voyoient bien des choses qu'ils n'eussent pas pû faire ; lancer les foudres , exciter les vents , agiter les flots de la Mer , tout cela étoit beaucoup au-dessus de leur pouvoir ; ils imaginèrent des Estres plus puissans qu'eux , & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces Estres là fussent faits comme des hommes , quelle autre figure eussent-ils pû avoir ? du moment qu'ils sont de figure humaine , l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui est humain ; les voilà hommes en toutes manieres , à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissans que des hommes.

De-là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion ; c'est que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées , ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir , & n'ont eu presque aucun égard ni à la Sagesse , ni à la Justice , ni à tous les autres attributs qui suivent la Nature Divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités sont fort anciennes , & ne marque mieux le chemin que l'imagi-

nation a tenu en les formant. Les premiers Hommes ne connoissoient point de plus belle qualité que la force du corps, la Sagesse & la Justice n'avoient pas seulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chés les Barbares de l'Amérique; d'ailleurs la premiere idée que les hommes prirent de quelque Estre supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, & nullement sur l'Ordre réglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainsi ils imaginerent les Dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginerent sur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non sur ce qui en portoit de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs Dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorans, tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui est la seule qu'ils eussent prise. Il falloit bien que ces Dieux se sentissent & du tems où ils avoient été faits, & des occasions qui les avoient fait faire. Et même quelle

misérable espece de pouvoir leur donnoit-on ? Mars le Dieu de la Guerre est blessé dans un combat par un Mortel , cela déroge beaucoup à sa dignité ; mais en se retirant il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auroient pû faire , c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomedé , & en voilà assés , selon le judicieux Homere , pour sauver l'honneur du Dieu. De la maniere dont l'imagination est faite , elle se contente de peu de chose , & elle reconnoitra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Cicéron a dit quelque part qu'il auroit mieux aimé qu'Homere eût transporté les qualités des Dieux aux hommes , que de transporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux , mais Cicéron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en son tems les qualités des Dieux , n'étoit nullement connu du tems d'Homere. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes , ainsi à mesure que les Hommes sont devenus plus parfaits , les Dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers Hommes sont

fort brutaux , & ils donnent tout à la force , les Dieux seront presque aussi brutaux , & seulement un peu plus puissans ; voilà les Dieux du tems d'Homere. Les Hommes commencent à avoir des idées de la Sageffe , & de la Justice , les Dieux y gagnent , ils commencent à être sages & justes , & le font toujours de plus en plus à proportion que ces idées se perfectionnent parmi les Hommes ; voilà les Dieux du tems de Ciceron , & ils valoient bien mieux que ceux du tems d'Homere , parce que de bien meilleurs Philosophes y avoient mis la main.

Jusqu'ici les premiers Hommes ont donné naissance aux Fables , sans qu'il y ait , pour ainsi dire , de leur faute. On est ignorant , & on voit par consequent bien des prodiges ; on exagere naturellement les choses surprenantes en les racontant , elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des especes de Systèmes de Philosophie fort grossiers & fort absurdes , mais il ne peut s'en établir d'autres ; nous allons voir maintenant que sur ces fondemens les Hommes ont en quelque maniere

pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philosophie des premiers Siècles, se trouva tout-à-fait propre à s'allier avec l'Histoire des Faits. Un jeune Homme est tombé dans une Riviere, & on ne sçauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu? La Philosophie du tems enseigne qu'il y a dans cette Riviere des jeunes Filles qui la gouvernent; les jeunes Filles ont enlevé le jeune Homme, cela est fort naturel, on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire, il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes, on n'examine pas davantage qui sont les parens, il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là; que l'on considère avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la Philosophie du tems, qui expliquoit fort commodement ce que les faits avoient de merveilleux, & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déeses qui nous ressembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien assortis

sur

sur la scène avec les Hommes.

Comme les Histoires de faits véritables mêlées de ces fausses imaginations , eurent beaucoup de cours , on commença à en forger sans aucun fondement , ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables , sans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux , peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels , & cependant les Histoires ne passaient pas pour être fauleuses. Cela s'entendra par une comparaison de notre Histoire Moderne avec l'Ancienne.

Dans le tems où l'on a eu le plus d'esprit , comme dans le Siècle d'Auguste , & dans celui-ci , on a aimé à raisonner sur les actions des hommes , à en pénétrer les motifs , & à connoître les caractères. Les Historiens de ces Siècles-là se sont accommodés à ce goût , ils se sont bien gardés d'écrire les faits nuement & sechement , ils les ont accompagnés de motifs , & y ont mêlés les Portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces Portraits & ces motifs soient exactement vrais ? Y

avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non , nous sçavons fort bien que les Historiens les ont devinés comme ils ont pû , & qu'il est presque impossible qu'ils ayent deviné tout-à-fait juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Historiens ayent recherché cet embelissement qui ne fort point de la vraisemblance , & c'est à cause de cette vraisemblance que ce mélange de faux que nous reconnoissons qui peut être dans nos Histoires , ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même , après que par les voyes que nous avons dites , les anciens Peuples eurent pris le goût de ces Histoires , où il entroit des Dieux & des Déeses , & en général du merveilleux , on ne débita plus d'Histoires qui n'en fussent ornées. On sçavoit que cela pouvoit n'être pas vrai , mais en ce tems-là il étoit vraisemblable , & c'en étoit affés pour conserver à ces Fables la qualité d'Histoires.

Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs Histoires de prodiges & de miracles , le plus souvent ridicules & grotesques. Sans doute , cela n'est

pris chés eux que pour des ornemens auxquels on n'a garde d'être trompé , parce que c'est entre eux une espece de convention d'écrire ainsi. Mais quand ces sortes d'Histoires passent chés d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité , ou elles sont cruës au pied de la lettre , ou du moins on se persuade qu'elles ont été cruës par ceux qui les ont publiées , & par ceux qui les ont reçues sans contradiction. Certainement le mal entendu est considerable. Quand j'ai dit que le faux de ces Histoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit , j'ai entendu parler des gens un peu éclairés ; car pour le Peuple , il est destiné à être la dupe de tout.

Non seulement dans les premiers Siècles on expliqua par une Philosophie chimerique ce qu'il y avoit de surprenant dans l'Histoire des faits , mais ce qui appartenoit à la Philosophie , on l'expliqua par des Histoires de faits imaginés à plaisir. On voyoit vers le Septentrion deux Constellations nommées les deux Ourfes qui paroissoient toujours , & ne se couchoient point comme les autres ; on n'avoit garde de



songer que c'est qu'elles étoient vers un Pole élevé à l'égard des Spectateurs , on n'en sçavoit pas tant ; on imagina que de ces deux Ourfes , l'une avoit été autrefois une Maîtresse , & l'autre un fils de Jupiter , que ces deux personnes ayant été changées en Constellations, la jalouse Junon avoit prié l'Océan de ne point souffrir qu'elles descendissent chés lui comme les autres , & s'y allassent reposer. Toutes les Métamorphoses sont la Physique de ces premiers tems. Les Meures sont rouges , parce qu'elles sont teintes du sang d'un Amant & d'une Amante ; la Perdrix vole toujours terre à terre , parce que Dédale qui fut changé en Perdrix se souvenoit du malheur de son fils qui avoit volé trop haut , & ainsi du reste. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le Sureau avoit eu autrefois des raisins d'aussi bon goût que la Vigne , mais que le traite Judas s'étant pendu à cet arbre , ces fruits étoient devenus aussi mauvais qu'ils le sont présentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Christianisme , & elle est précisément de la même espece que ces anciennes Métamorphoses

qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'Histoires. Elles ont le double agrément, & de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, aussi-tôt toutes les Histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les Dieux ont des Enfans, ils les aiment, ils employent toute leur puissance pour eux dans les occasions, & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveu-

gle de l'antiquité. Nos Peres l'ont crû , prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes joints ensemble font des merveilles. L'un sur le moindre fondement que la foiblesse de la Nature humaine ait donné , étend une sottise à l'infini ; l'autre pour peu qu'elle soit établie la conserve à jamais ; l'un parce que nous sommes déjà dans l'erreur , nous engage à y être encore de plus en plus , & l'autre nous défend de nous en tirer , parce que nous y avons été quelque tems.

Voilà , selon toutes les apparences , ce qui a poussé les Fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées , & ce qui les y a maintenues. Car ce que la Nature y a mis directement du sien , n'étoit ni tout-à-fait si ridicule , ni en si grande quantité , & les hommes ne sont point si fous , qu'ils eussent pû tout d'un coup enfanter de telles rêveries , y ajouter foi , & être un fort long-tems à s'en désabuser , à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces Siècles-ci , nous trouverons que les mêmes choses les ont établies , étendus , &

conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes Fables des Grecs; mais c'est que nous ne sommes point partis d'abord d'un point si absurde. Nous sçavons aussi bien qu'eux étendre & conserver nos erreurs, mais heureusement elles ne sont pas si grandes, parce que nous sommes éclairés des lumieres de la vraye Religion, &, à ce que je croi, de quelques rayons de la vraye Philosophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux, pour moi je l'attribue à l'ignorance des premiers Hommes. Mettés un Peuple nouveau sous le Pole, ses premieres Histoires seront des Fables, & en effet les anciennes Histoires du Septentrion n'en font-elles pas toutes pleines? Ce ne sont que Géants, & Magiciens. Je ne dis pas qu'un Soleil vif & ardent ne puisse encore donner aux esprits une derniere coction, qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de Fables; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil. Aussi dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé

dans les hommes que ce qui leur est commun à tous , & ce qui doit avoir son effet sous les Zones Glaciales comme sous la Torride.

Je montrerois peut-être bien , s'il le falloit , une conformité étonnante entre les Fables des Amériquains , & celles des Grecs. Les Amériquains envoioient les ames de ceux qui avoient mal vécu dans de certains Lacs bourbeux & défagréables , comme les Grecs les envoioient sur les bords de leurs Rivieres de Stix & d'Acheron. Les Amériquains croyoient que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec son petit frere , il lui castoit sa cruche pleine d'eau ; cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes de Fontaines , qui en versent l'eau de dedans des Urnes ? Selon les Traditions du Perou , l'Ynca Manco Guyna Capac Fils du Soleil trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des Forêts les Habitans du Pays qui y vivoient à la maniere des bêtes , & il les fit vivre sous des Loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs , & il étoit aussi fils du Soleil , ce qui montre que les Grecs furent

furent pendant un tems des Sauvages aussi bien que les Ameriquains , & qu'ils furent tirés de la Barbarie par les mêmes moyens , & que les imaginations de ces deux Peuples si éloignés se sont accordées à croire Fils du Soleil , ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puisque les Grecs avec tout leur esprit , lorsqu'ils étoient encore un Peuple nouveau , ne penserent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amerique , qui étoient selon toutes les apparences un Peuple assés nouveau , lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols , il y a sujet de croire que les Ameriquains seroient venus à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs , si on leur en avoit laissé le loisir.

On trouve aussi chés les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs , d'inventer des Histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la Mer ? Vous jugés bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la Lune sur notre Tourbillon. C'est qu'une Princesse eut cent enfans , cinquante habiterent les rivages de la Mer , & les cinquante

autres les Montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des Montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuyent des Montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher ressemble assés à celle des Métamorphoses d'Ovide, tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chés tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élu, chés qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit! Conserver la memoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille, cependant il se passera plusieurs Siècles avant que l'on soit capable de le faire, & jusque-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions, & des rêveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie

& la maniere de raisonner ayent été pendant un grand nombre de Siècles très-grossieres, & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents.

Chés la plûpart des Peuples, les Fables se tournerent en Religion, mais de plus, chés les Grecs, elles se tournerent, pour ainsi dire, en agrément. Comme elles ne fournissent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poësie & la Peinture s'en accommoderent parfaitement bien, & l'on sçait quelle passion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les especes répanduës par tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéressent à tout, & ce qui est plus important, des Divinités qui agissent souvent d'une maniere surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans des Poëmes, soit dans des Tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, & qui en même tems la frappent. Le moyen que les Fables ne lui convinssent pas, puisque c'est d'elle qu'elles



font nées ? Quand la Poësie ou la Peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination , elles n'ont fait que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes , ont coutume de jeter des racines bien profondes , & de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. La Religion & le bon sens nous ont defabusés des Fables des Grecs , mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poësie & de la Peinture , auxquelles il semble qu'elles aient trouvé le secret de se rendre nécessaires. Quoique nous soyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne foi les Fables , nous reprenons très-aisément ce même tour d'esprit qui rendit les Fables si agréables pour eux ; ils s'en repaïssoient parce qu'ils y croyoient , & nous nous en repaïssons avec autant de plaisir sans y croire ; & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raison n'ont guere de commerce ensemble , & que les choses dont la raison est pleinement détrompée , ne perdent rien de leurs

agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'Origine des Fables , que ce qui est pris du fond de la Nature humaine , & en effet , c'est ce qui y a dominé , mais il s'y est joint des choses étrangères , auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple , les Phéniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs , leurs Fables passèrent chés les Grecs , & grossirent dans ce passage , & même leurs Histoires les plus vraies y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne , & peut-être aussi l'Egyptienne , étoit toute pleine de mots équivoques ; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guere ni l'une ni l'autre , & voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Egyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes , sont venues s'habiter dans la Forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure ; les Grecs entendent que ce sont deux vraies Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent , & puis bien-tôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un Gouvernail de Navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi

*parlant*, les Grecs dans l'Histoire du Navire Argo conçoivent qu'il y avoit un Gouvernail qui parloit. Les Sçavans de ces derniers tems ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'Origine de plusieurs Fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des *qui pro quo*, & que les Grecs étoient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'esprit & de curiosité manquoient bien de l'un ou de l'autre, de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne sçavoient-ils pas bien que presque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plûpart de leurs anciennes Histoires venoient de ces Pays-là ? Les Origines de leur Langue, & les Antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures, & désagréables. Plaisante délicatesse !

Lorsque l'Art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre les Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les sottises d'un autre ; mais on y gagna

que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des Fables ne grossit plus tant, & qu'il demeura à peu près dans l'état où l'invention de l'Écriture le trouva.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux Systèmes de Philosophie, les Histoires furent moins fabuleuses; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là, on n'avoit gardé le souvenir des choses passées que par une pure curiosité; mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les Nations se faisoient honneur, soit pour décider des différens qui pouvoient naître entre les Peuples, soit pour fournir des exemples de vertu, & je croi que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Histoire fût vraie; j'entens vraie par opposition aux Histoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'absurdités; on commença donc à écrire dans quelques Nations l'Histoire d'une manière plus raisonnable, & qui avoit ordinairement de la vraisemblance.

296 *DE L'ORIGINE DES FABLES.*

Alors il ne paroît plus de nouvelles Fables, on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'Antiquité? On va s'imaginer que sous ces Fables sont cachés les secrets de la Physique & de la Morale. Eût-il été possible que les Anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse? Le nom des Anciens impose toujours, mais assurément ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à sçavoir de la Morale ou de la Physique, ni à trouver l'Art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les Fables, que l'Histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il sçait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs, mais ç'en est une de sçavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

---

*Monsieur DE FONTENELLE ayant été élu par Messieurs de l'Académie Française à la place de feu Monsieur DE VILLAYER, Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedi cinquième May 1691. & fit le Remerciement qui suit.*

**M**ESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jeter dans la plus agréable erreur où je fois jamais tombé ? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingénieuse à les autoriser, je me croirois

digne du choix que vous avez fait de moi , pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS , j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion , je sçai trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoise , & vous m'avez conté cette connoissance pour un merite ; mais le merite d'autrui vous a encore plus fortement sollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom , qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit efface tous les autres noms , à un nom que vous respectés vous-mêmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre Mort qui l'a annobli le premier ! Je ne doute pas que le Public , penetré de la vérité de son éloge , ne me dispensât de cette scrupuleuse bien-séance qui nous défend de publier des loüanges où le sang nous donne quelque part , mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir , avec tout le zele du sang , parler de ce grand Homme , que comme en parlent ceux que sa gloire intéresse le moins.

VOUS, MESSIEURS, à qui sa mémoire sera toujours chère, daignés travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonnorer. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Sûrs que vos lumières se communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie; & pourriés-vous me recevoir parmi-vous, si vous n'aviés formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne contoïs sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce



qui vous intéresse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférens à d'autres discours; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'être soumis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout son éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composés de Souverains, & que son ambition s'y laisse flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçüe de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les précédentes, projets qu'a enfantés avec peine une sombre & lente meditation; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des délibérations, que LOUIS entreprend de se rendre maître de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe; le Chef court, vole où il se croit nécessaire, remuë tout, fait les derniers efforts, assemble enfin une assés grande Armée pour ne pas être témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat.

La fortune du Roi avoit appelé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête aussi heureuse que glorieuse , si au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée , elle ne nous avoit pas couté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet ; sous le Regne de Louis , nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le même tems Nice , qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide presque de leur sûreté , Nice est forcé de se rendre à nos armes , & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur , quelle noblesse dans les entreprises du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du succès , qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du dessein , & fera disparoître tous les obstacles qui ont été ou prevenus ou surmontés. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes , il y a quelques années , s'élever l'orage que formoit contre nous un esprit né pour en exciter , ambitieux sans mesure , & cependant ambitieux avec conduite , enorgüéilli par des crimes heureux ;

quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déjà redoutable; nous esperâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de LOUIS, ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne sçait point assurer ses Frontieres sans les étendre, il ne défend ses Etats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeler du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Françoisse doit sa naissance! Lui qui sous les ordres du plus juste des

Rois , a commencé l'élevation de la France , avec quel étonnement verroit-il ses propres desseins poussés si loin au-delà de son idée & de son attente ! Lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à LOUIS LE GRAND , auroit-il cru ouvrir une si belle & si éclatante carrière ?

Surpris de tant de gloire , il pardonneroit à cette Compagnie , si elle ne remplit pas sous son Regne le devoir qu'il lui avoit imposé de célébrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal & notre zèle & notre impuissance ; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de LOUIS , sont accablés sous ce même poids de grandeur , de valeur , & de sagesse , qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Une sincere soumission est le seul parti qui reste à l'Envie ; & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.



---

**SA MAJESTE' CZARIENNE**  
 ayant fait sçavoir à l'Academie  
 Royale des Sciences, qu'il vou-  
 loit bien lui faire l'honneur  
 d'être à la tête de ses Honorai-  
 res, l'Academie chargea son Sé-  
 cretaire de lui en écrire : Ce qu'il  
 fit en ces termes.

**SIRE,**

*L'HONNEUR que Votre Majesté fait  
 à l'Academie Royale des Sciences, de vouloir  
 bien que son auguste Nom soit mis à la tête de  
 sa Liste, est infiniment au-dessus des idées les  
 plus ambitieuses qu'elle pût concevoir, & de  
 toutes les actions de graces que je suis chargé  
 de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous  
 est presque permis de conter parmi les nôtres,  
 marquera éternellement l'Epoque de la plus  
 heureuse révolution qui puisse arriver à un  
 Empire, celle de l'établissement des Sciences  
 & des Arts dans les vastes Pays de la domina-  
 tion de Votre Majesté. La Victoire que vous  
 remportés ;*

*remportés, SIRE, sur la barbarie qui y re-  
gnoit, sera la plus éclatante & la plus singu-  
guliere de toutes vos Victoires. Vous vous êtes  
fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux  
Sujets par les armes; mais de ceux que la  
naissance vous avoit soumis, Vous vous en êtes  
fait par les connoissances qu'ils tiennent de  
vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclai-  
rés, plus heureux, plus dignes de vous obéir;  
vous les avés conquis aux Sciences, & cette  
espece de conquête, aussi utile pour eux, que  
glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si  
l'exécution de ce grand dessein conçu par Votre  
Majesté s'attire les applaudissemens de toute  
la Terre, avec quel transport de joye l'Aca-  
demie doit-elle y mêler les siens, & par l'in-  
terêt des Sciences qui l'occupent, & par celui  
de votre gloire, dont elle peut se flater désor-  
mais qu'il réjaillira quelque chose sur elle!  
Je suis avec un très profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Le très-humble & très-obéis-  
sant serviteur FONTE-  
NELLE, Secr. perp. de  
l'Acad. Royale des Scien-  
ces.*

De Paris ce 27 Dé-  
cembre 1719.

Tome III.

Cc

---

LE C Z A R ayant fait l'honneur à l'Académie de lui répondre, le Secrétaire eut encore l'honneur d'écrire au C Z A R la Lettre suivante.

S I R E,

*L'Académie Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de grâces. Elle vous respecte, SIRE, non seulement comme un des plus puissants Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étendue de son pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profession, dans de vastes Pays où elles n'avoient pas encore pénétré. Si la France a crû ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoutant à ses titres celui de Restaurateur des Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain qui en est dans ses Etats le premier Instituteur ! L'Académie a fait mettre dans*

ses Archives la Carte de la Mer Caspienne dressée par ordre de Votre Majesté ; & quoique ce soit une piece unique & très-importante pour la Géographie , elle lui est encore plus précieuse en ce qu'elle est un monument de la correspondance que Votre Majesté veut bien entretenir avec elle. L'Observatoire a été ouvert au Bibliothécaire de Votre Majesté , qui a voulu y dessiner quelques Machines.

L'Academie la supplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de son Histoire , qu'elle lui doit , & qu'elle est bien glorieuse de lui devoir. Je suis avec un très-profond respect ,

SIRE ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur  
FONTE-  
NELLE , Secr. perp. de  
l'Acad. Royale des Sciences.

De Paris ce 15 Octobre 1721.



---

---

## COMPLIMENT

*Fait au Roy sur son Sacre , par  
Monsieur DE FONTENELLE,  
alors Directeur de l'Académie  
Françoise , le 9 Novembre 1722.*

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume , qui répète avec tant de transport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims , l'Académie Françoise est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance , SIRE , Vous a donné à la France pour Roy , & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait ; ce que l'une a établi par un droit inviolable , l'autre vient de le confirmer par une auguste Cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenue ; Votre

Personne étoit déjà Sacrée par le respect  
& par l'amour. C'est en Elle que se  
renferment toutes nos espérances ; &  
ce que nous découvrons de jour en jour  
dans VOTRE MAJESTE' , nous promet  
que nous allons voir revivre en même  
tems les deux plus grands d'entre nos  
Monarques, L O U I S à qui vous succe-  
dés , & Charlemagne dont on vous a  
mis la Couronne sur la Tête.



---

---

## COMPLIMENT

*Fait au Roy le 16 Décembre 1722.  
sur la mort de MADAME, par  
Monsieur DE FONTENELLE,  
alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'Art de la parole seroit tout puissant, quand l'Académie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTÉ. Vous regrettés très-légitimement, SIRE, une grande Princesse, qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déjà languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a consacré Votre Personne, & remporter de

cette vie le plaisir de ce dernier spectacle , si touchant pour Elle. Nous osons avouer , SIRE , que l'affliction que vous ressentés de sa perte nous est précieuse ; elle nous annonce dans VOTRE MAJESTE' ce que nous y désirions le plus ; combien doit être cher aux Peuples un Maître dont le cœur sera sensible , & capable de s'attendrir pour eux !



---



---

## COMPLIMENT

*Fait le 16 Décembre 1722. à Son  
Altesse Royale Monseigneur le  
Duc D'ORLEANS, Regent  
du Royaume, sur la mort de  
MADAME, par Monsieur  
DE FONTENELLE, alors Di-  
recteur de l'Académie.*

### MONSEIGNEUR,

Tout le Royaume partage la dou-  
leur de V. A. R. Les larmes que vous  
donnés au lien le plus étroit du sang, &  
aux vertus de l'auguste Mere que vous  
perdés, il les donne à ses vertus seules,  
& il rend à sa mémoire le tribut, dont  
les Princes doivent être le plus jaloux.  
Sa bonté & son humanité lui attiroient  
tout ce que la dignité n'est pas en droit  
d'exiger de nous; si es qualités du cœur  
faisoient les rangs, sa droiture, sa sin-  
cerité, son courage lui en auroient fait

un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placé . Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite , qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame , & d'un certain calme respectable qui y regne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse , & lui rendoit graces des exemples qu'Elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres , sont ordinairement encore plus touchés que les autres , des pertes que fait la vertu ; du moins le sommes-nous davantage de tout ce qui vous intéresse , M O N S E I G N E U R , nous à qui vous accordés une protection , que vos lumieres rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi , l'Academie Françoise ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprete de ses sentimens qui en fût plus pénétré , ni qui tînt à V. A. R. par un plus long , plus sincere & plus respectueux attachement.



---



---

## R E P O N S E

*De Monsieur DE FONTENELLE, alors Directeur de l'Académie Française, au Discours que S. E. M. le Cardinal DUBOIS, premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre 1722. lorsqu'il y fut reçu.*

**M**ONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joye du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Académie Française, s'il eût pu prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendrait trop élevé pour qui ne seroit pas Roi, & que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui protéger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Académicien !

Il est vrai , car V. E. pardonnera aux Muses leur fierté naturelle , sur tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs , & dans un jour où vous les enorgueillissés vous-même , il est vrai que vous leur devies de la reconnoissance. Elles ont commencé votre élévation , & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince , qui a si bien sçû vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles , par les fruits de son heureuse éducation , par l'étenduë & la variété des lumieres qu'il a prises dans leur commerce , par le goût qui lui marque si sûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la constante protection qu'il leur accorde , elles sont plus glorieuses de ses lumieres & de son goût , que de sa protection même. Leur grande ambition est d'être connus.

Ainsi , M O N S E I G N E U R , ce que vous faites maintenant pour elles est une pure faveur. Vous venés prendre ici la place d'un Homme , qui n'étoit célèbre que par elles , & quand V. E. lui envie en quelque sorte cette distinction unique , combien ne la releve-t-elle pas ?



M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre Epouse, espece de communauté inouïe jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi-nous, les rendoit nos contemporains, & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siècle déjà si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guere avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-tems enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénétrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zèle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pou-

voit ou persuader , ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de se rendre nécessaire à Horace , à Platon , à Marc-Aurele , à Plutarque , aux plus grands Hommes ; il a lié son nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité , & pour surcroît de la récompense dûë à son mérite , son nom se trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordés-vous pas en lui succédant ? Vous eussies pû nous favoriser comme premier Ministre , mais un premier Ministre peut-il jamais nous favoriser davantage , que lorsqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangere à notre égard , & nous y serons d'autant plus sensibles , que vous nous les déguiserés sous l'apparence d'un intérêt commun.

Aussi les applaudissemens que nous vous devons , seront-ils désormais , non pas plus vifs , mais plus tendres. Dans un concert de loüanges , il est facile de distinguer les voix de ceux qui admirent , & de ceux qui aiment. Toute votre gloire est devenuë la nôtre , & dans nos Annales particulieres , qui , aussi bien que l'Histoire

générale du Royaume , auront droit de se parer de vos actions & de vous ; nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministère , dont jusqu'à présent Votre Eminence avoit été uniquement chargée , que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincues. Les ressorts des négociations doivent être inconnus , même après leur effet ; il faut les faire jouer sans bruit , & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les événemens qui la décelent , mais le plus souvent sans rien découvrir du détail , qui en feroit briller le mérite , ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie , & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévu que nous serions tranquilles pendant une minorité , qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les Armes ? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance ? Le Regne du feu Roi , si bril-

lant par une longue prospérité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenuës, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans sa Maison défenduë contre des efforts si violens & si opiniâtres, son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient, les équivoques des Traités, les questions qu'ils laissoient indéçises, ne fournissoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins, ou toutes les passions; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond a regné en France, interrompu seulement par un léger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? De quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens, mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Regent du Royaume a pensé, son Ministre a pensé avec lui & a exécuté. Les siècles suivans en sçauront davantage, fies-vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils ſçauront , & c'eſt une connoiſſance que cette Compagnie leur doit particulièrement envier , ils ſçauront quelle Eloquence a ſecondé vos entrepriſes , combien elle étoit digne des matieres & de vous ; ils jouïront des ouvrages qu'elle a produits , & que le tems preſent ou votre modeltie nous dérobe. Un autre Cardinal François , élevé par ſon ſeul mérite à cette dignité ; célèbre à jamais par ſes importantes & difficiles négociations , vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence , & en a laiffé des modeles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raiſon ; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raiſon ! Quand il avoit les préventions ou les paſſions à combattre , ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Academie a été formée trop tard , & elle n'a pû poſſéder un Orateur d'un caractère ſi rare , mais il falloir qu'elle lui pût oppoſer un Rival.

Juſqu'ici les Traités de Paix avoient la guerre pour véritable objet. On ſe ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ſes forces , ou plus

de forces pour attaquer un Ennemi commun ; une haine dissimulée par nécessité , une vengeance méditée de loin , une ambition adroitement cachée , formoient toutes les liaisons , & le desir sincere d'une tranquillité générale & durable , étoit un sentiment inconnu à la Politique. C'est vous , M O N S E I G N E U R , qui en suivant les vûës , & , ce qui nous touche encore davantage , le caractère du Prince dépositaire du Sceptre , avés le premier amené dans le monde une nouveauté si peu attenduë. Vous avés fait des Traités de Paix qui ne pouvoient produire que la paix , vous en avés ménagé d'autres qui vinssent de plus loin seconder vos principaux desseins ; & par un grand nombre de ces liens différens , qui tiennent tous ensemble , & se fortifient mutuellement , vous avés eû l'art d'enchaîner si bien toute l'Europe , qu'elle en est en quelque sorte devenuë immobile , & qu'elle se trouve réduite à un heureux & sage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos , si les Souverains qui habitent une région ordinairement inaccessible aux malheurs de la guerre ,

ont senti comme les peuples les avantages que leur apportoit la situation présente de l'Europe ! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élévation, ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la première fois ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avés paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sçait si bien concilier, vous l'avés porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop longtemps ; mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier, que ceux de Religion, que chacun se fait une loi de suivre tels qu'il les a conçûs, qui n'admettent point une modeste déférence aux lumières supérieures d'autrui, qui ne peuvent céder, je ne dis

pas à des considérations étrangères , mais même à d'autres intérêts de Religion plus importans , qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable ? Malgré ces difficultés renaissantes à chaque instant , des vûes sages & sagement communiquées , des soins agissans avec circonspection , mais toujours agissans , ont réuni les sentimens de presque tous les Prélats du Royaume ; & il nous est permis désormais d'attendre une Paix entiere , où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ses Enfans.

C'est dans cette disposition singuliere des affaires générales que se fait le passage paisible du plus glorieux Regne qu'ait vû la France , à un Regne également glorieux qu'elle espere. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi , cultivées avec tant de soin par de si excellens Maîtres , ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses Peuples heureux , & tout nous dit qu'il le voudra. Déjà nos desirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent , & nos espé-



rances à force de se confirmer de jour en jour , ne sont plus de simples espérances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent , elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque tems aux matieres du Gouvernement , par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous pesés à ses yeux les forces de son Etat , & des différens Etats qui nous environnent ; vous lui dévoilés l'intérieur de son Royaume , & celui du reste de l'Europe , tel que vos regards perçans l'ont pénétré ; vous lui démélés cette foule confuse d'intérêts politiques , si diversément embarrassés les uns dans les autres ; vous le mettés dans le secret des Cours étrangères ; vous lui portés sans reserve toutes vos connoissances acquises par une expérience éclairée ; vous vous rendés inutile autant que vous le pouvés.

Voilà , MONSIEUR , ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir , le Sort l'avoit assés bien servie pour ne me

charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçûs après moi ; il me reservoit à une occasion singuliere , où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenés que mes vœux vous appelloient ici long-tems avant que vous y pussiés apporter tant de titres ; personne ne sçavoit mieux que moi que vous y eussiés apporté ceux que nous préferons toujours à tous les autres.



---

---

**R E P O N S E**

*De Monsieur DE FONTENELLE  
à Monsieur NERICAULT DES-  
TOUCHES , lorsqu'il fut reçu à  
l'Académie Française le 25 Août  
1723.*

**M**ONSIEUR,

ON sçait assés que l'Academie Française n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur , ni un Poëte par un Poëte ; il lui suffit que des talens succedent à des talens , & que le même fond de mérite subsiste dans la Compagnie , quoique formé de différens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions , c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. Nous avons perdu M. Campistron , illustre dans le genre Dramatique , nous retrouvons

en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avés jouï de ces succès si flatteurs du Theatre, où la loüange ne passe point lentement de bouche en bouche, mais fort impétueusement de toutes les bouches à la fois, & où souvent même les transports de toute une grande Assemblée prennent la place de la loüange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il est vrai que votre Theatre n'a pas été le même que celui de votre Prédecesseur. Il s'étoit donné à la Muse Tragique, & quoiqu'il ne soit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragedie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur siècle, à un point qu'ils devoient être aussi le désespoir éternel des siècles suivans, il a été souvent honoré d'un aussi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit assés d'Ouvrages, qui ayant paru sur le Theatre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la suite des tems, & auxquels le Public semble n'avoir fait d'abord un accueil favorable qu'à condition qu'il ne les reverroit plus; mais ceux de M. Campif-

tron se conservent en possession de leurs premiers honneurs : son Alcibiade , son Andronic , son Tiridate vivent toujours , & à chaque fois qu'ils paroissent , les applaudissemens se renouvellent , & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non , les Campagnes où se moissonnent les Lauriers n'ont pas encore été entièrement dépoüillées ; non , tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres ; & à l'égard du Theatre en particulier , pourrions-nous le croire épuisé dans le tems même où un Ouvrage sorti de cette Academie , brillant d'une nouvelle sorte de beauté , passe les bornes ordinaires des grands succès , & de l'ambition des Poètes ?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique , aussi difficile à manier & peut-être plus , que le Tragique ne l'est avec toute son élévation , toute sa force , tout son sublime. L'ame ne seroit elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux ? Ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin de son assiette naturelle , que de l'amuser avec plaisir en l'y laissant , de l'enchan-

ter

ter par des objets nouveaux , & revêtus de Merveilleux , que de lui rendre nouveaux des objets familiers ? Quoi qu'il en soit de cette espece de différent entre le Tragique & le Comique , du moins la plus difficile espece de Comique est celle où votre génie vous a conduit , celle qui n'est Comique que pour la Raison , qui ne cherche point à exciter bassément un rire immodéré dans une multitude grossiere , mais qui élève cette multitude presque malgré elle-même à rire finement & avec esprit. Qui est celui qui n'a pas senti dans le Curieux Impertinent , dans l'Irresolu , dans le Médifant le beau choix des Caracteres , ou plutôt le talent de trouver encore des Caracteres ; la justesse du Dialogue , qui fait qu'on se parle , & qu'on se répond , & que chaque chose se dit à sa place , beauté plus rare qu'on ne pense , la noblesse & l'élégance de la versification , cachées sous toutes les apparences nécessaires du stile familier ?

De là vient que vos Pieces se lisent , & cette loüange si simple n'est pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au

Theatre , on le puisse lire. Combien de Pieces fardées par la représentation ont éblouï les yeux du Spectateur & dépouillées de cette parure étrangere n'ont pû soutenir ceux du Lecteur ? Les Ouvrages Dramatiques ont deux Tribunaux à essuyer , très-différens , quoique composés des mêmes Juges , tous deux également redoutables, l'un parce qu'il est trop tumultueux , l'autre parce qu'il est trop tranquille , & un Ouvrage n'est pleinement assuré de sa gloire , que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviez aux Muses , MONSIEUR , vous a enlevé à elles pour quelque tems. Le Public vous a vu avec regret passer à d'autres occupations plus élevées , à des affaires d'Etat , dont il auroit volontiers chargé quelque autre moins nécessaire à ses plaisirs. Toute votre conduite en Angleterre , où les intérêts de la France vous étoient confiés , a bien vengé l'honneur du génie Poétique , qu'une opinion assés commune condamne à se renfermer dans la Poësie. Et pourquoi veut-on que ce génie soit si frivole ?

Ses objets sont sans doute moins importants que des Traités entre des Couronnes , mais une Piece de Theatre qui ne fera que l'amusement du Public , demande peut-être des réflexions plus profondes , plus de connoissance des hommes & de leurs passions , plus d'art de combiner & de concilier des choses opposées , qu'un Traité qui fera la destinée des Nations. Quelques gens de Lettres sont incapables de ce qu'on appelle les affaires serieuses , j'en conviens , mais il y en a qui les fuyent sans en être incapables , encore plus qui sans les fuir & sans en être incapables ne se sont tournés du côté des Lettres , que faute d'une autre matiere à exercer leurs talens. Les Lettres sont l'azile d'une infinité de talens oisifs , & abandonnés par la fortune ; ils ne font guere alors que parer , qu'embellir la Societé , mais on peut les obliger à la servir plus utilement , ces ornemens deviendront des appuis. C'est ainsi que pensoit le grand Cardinal de RICHELIEU notre Fondateur ; c'est ainsi qu'à pensé à votre sujet celui qui commençoit à le remplacer à la France , & que la France & l'Academie viennent de perdre.



Venés parmi-nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je suis en droit de vous dire sans craindre aucun reproche de présomption que notre commerce vous sera utile. Les plus grands hommes ont été ici, & n'en sont devenus que plus grands. L'Academie a été en même tems une récompense de la gloire acquise & un moyen de l'augmenter; vous en devés être persuadé plus que personne, vous qui sçavés si bien quel est le pouvoir de la noble Emulation.



R É P O N S E

*De Monsieur DE FONTENELLE,  
Doyen de l'Academie Françoise, &  
alors Directeur, au Discours de  
M. DE CHALAMONT de la  
Viscledé, Secrétaire perpetuel, &  
l'un des Deputés de l'Academie  
de Marseille, à la reception de  
Messieurs les Deputés de cette  
Academie, au sujet de son adoption  
par l'Academie Françoise, le 19  
Septembre 1726.*

M E S S I E U R S,

SI l'Academie Françoise avoit par son choix adopté l'Academie de Marseille pour sa fille, nous ne nous défendriens pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption, nous recevriens avec plaisir les louanges que ce choix nous attireroit. Mais nous

ſçavons trop nous mêmes que c'eſt votre Academie, qui a choiſi la nôtre pour ſa Mere, nous n'avons ſur vous que les droits que vous nous donnés volontairement, & à cet égard nous vous devons des remercimens de notre ſuperiorité.

Ce n'eſt pas que nous ne puſſions nous flatter d'avoir quelque part à la naiſſance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la premiere idée, celui qui ſ'en eſt donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur néceſſaire pour commencer un Ouvrage, eſt un homme que nos jugemens ſolemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres encore plus grand que celui qu'il tenoit de ſon heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de ſuite; & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique juſqu'à preſent, & combien un pareil honneur, auſſi ſingulier en ſon eſpece, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide! Combien Pindare l'eût-il célébré! Nos Loix ne donnoient pas à ce Vainqueur, comme celles des Grecs, des Privileges dans ſa Patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans ſa Patrie, il a

voulu y éterniser les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le crédit, qui vous a obtenu de l'autorité Royale les graces nécessaires pour votre établissement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Academie Françoise. Sous une qualité si peu fastueuse & si simple vous ne laissés pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'Armée qui rendit à la France la superiorité des Armes qu'elle avoit perdue, & qui ensuite par une glorieuse Paix dont il fut le Négociateur termina cette même guerre, qu'il nous eût encore fait soutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier aussi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu besoin lui-même d'un autre Academicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puisqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi serviroit-il de rechercher des raisons qui vous liaffent à l'Academie Françoise, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaisons les plus étroites ?

Attendés de nous , MESSIEURS ; tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard , tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Academie sera plutôt une Soeur de la nôtre qu'une Fille , cet Ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans , nous le recevrons comme un present que vous nous ferés , comme un gage de notre union , semblable à ces marques employées chés les Anciens , pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déjà vû naître des Academies dans quelques Villes du Royaume , & l'Academie de Marfeille , qui naît aujourd'hui , nous donne le plaisir de voir que cette espece de production ne s'arrête point. Si lorsque le Grand Cardinal de RICHELIEU eut formé notre Compagnie dans la Capitale , il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces , on eût pû croire que l'esprit d'imitation & de mode , si reproché à notre nation , agissoit , & s'il eût agi , il est certain quil ne se fût pas soutenu. Mais les Academies nées après l'Academie Françoise sont nées en des tems affés différens ;

différens ; ce n'est donc plus une mode qui entraîne la nation , une utilité réelle & solide se fait sentir , mais lentement parce qu'elle ne regarde que l'esprit , & en recompense elle se fait toujours sentir ; la pure raison ne fait pas rapidement ses conquêtes , il faut qu'elle se contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes , si les Provinces du Royaume , s'étoient disputé le droit d'avoir une Academie, quelle Ville l'eut emporté sur Marseille par l'ancienneté des Titres ? Quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres , MESSIEURS ? Marseille étoit sçavante & polie dans le tems que le reste des Gaules étoit Barbare ; car il n'est pas à présumer que le sçavoir des Druydes y répandît beaucoup de lumiere. Marseille a eu des Hommes , fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoissoient pour leur appartenir , non seulement par le sang , mais par le génie. Il est sorti de la Provence , soumise à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philosophes que Rome admiroit. Et dans des tems beaucoup moins reculés , lorsque cette épaisse nuit d'ignorance

& de barbarie , qui avoit couvert toute l'Europe , commença un peu à se dissiper , ne fut-ce pas en Provence que brillèrent les premiers rayons de la Poësie Françoisë , comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fut toujours éclairée la première ? Alors la nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur , l'Art , les Regles , l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs qui n'avoient que de l'esprit sans Culture , dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Sçavans les plus curieux , sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie , ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle , & le grand Petrarque lui-même , ont regardés comme leurs Maîtres , ou du moins comme des Prédecesseurs respectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulièrement à la Provence par un autre endroit , il fut inspiré par une Provençale. Vous aviés aussi dans ces mêmes Siècles une Academie d'une

constitution singuliere, le sçavoir, à la vérité, n'y dominoit pas, mais en sa place l'esprit, & la galanterie. L'élite de la noblesse du Pays, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoient avec methode, & avec une espece de regularité Academique, toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens, ou les aventures des Amans; questions si ingenieuses pour la plupart & si fines, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas; mais il est vrai que sur ces sortes de sujets l'étude des Anciens, & les Livres ne sont pas si nécessaires. Vous n'avez pas voulu, MESSIEURS, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres, mais avec ceux qui ne sont pas valoir leur noblesse on est d'autant plus obligé à s'en souvenir, & à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage. Ou c'est un don du climat, s'il y en a de privilegiés, & quel climat le devrait être plus que le vôtre? Ou c'est un motif qui anime & qui encourage, c'est une gloire déjà



acquise qui devient la semence d'une nouvelle.

Combien de talens semés affés indifféremment en tous lieux périssent faute d'être cultivés ! Les Academies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque sorte confié le soin , elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature , dont on n'eût presque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de son Empire , parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés , mais chés nous il se formera des Romains , pour ainsi dire , loin de Rome , & qui sçait s'il n'y en aura pas quelques-uns quela Capitale enviera , & qu'elle enlevera même aux Provinces ?



R E P O N S E

*De Monsieur DE FONTENELLE,  
Doyen de l'Academie Françoise,  
& alors Directeur, à Monsieur  
MIRABAUD, lorsqu'il y fut  
reçu le 28 Septembre 1726.*

M O N S I E U R ,

O N craint quelques fois que les Lettres ne conservent pas encore long-tems dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis. Il semble qu'elles ne soient plus assés considérées, & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuisible ; beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer, & dès que l'esprit ne s'éleve plus, on croit qu'il tombe ; la prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur, car nous pou-

vous fans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Academie Françoise est à remplir, quel est notre embarras ? C'est le nombre des bons Sujets. Nous perdons Monsieur le Duc de la Force qui joignoit à une grande naissance, & à une grande dignité, plus de goût pour toute sorte de littérature que la naissance & les dignités n'en souffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'osoit en laisser voir, & aussi-tôt notre choix est balancé entre plusieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre est si grand par rapport à l'espece dont ils sont, qu'il fait presque une foule. Vous avés été choisi, MONSIEUR, mais dans la suite vous vous donnerés vous même pour Confreres ceux qui ont été vos Rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

C'a été votre belle Traduction de la Jerusalem du Tasse qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans consacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Tasse est le troisieme. Il faut

que les Nations les plus jaloufes de leur gloire , les plus fieres de leurs succès dans toutes les autres productions de l'esprit , cedent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus souvent que les noms font fans comparaiſon plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms ; les Auteurs célèbres des Siècles paſſés reſſemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voyent preſque jamais , & dont l'autorité n'en eſt pas moins reverée. Vous avés appris aux François combien étoit eſtimable ce Poëte Italien qu'ils eſtimoient déjà tant ; dès qu'il a parlé par votre bouche , il a été reçu par tout , par tout il a été applaudi , les hommes ont trouvé dans ſon Ouvrage tout le grand du Poëme Epique , & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la reſſource de pouvoir attribuer ce grand succès aux ſeules beautés du Taſſe , il perdoit les charmes de la Poëſie , il perdoit les graces de ſa langue , il perdoit tout , ſi vous ne l'euffiés dédommagé ; le grand , l'agréable tout eût diſparu par un ſtile , je ne diſ pas , foible & commun , mais peu élevé &

peu élégant. Aussi le Public a-t il bien fçû démeler ce qui vous appartenoit , & vous donner vos loüanges à part. Sa voix qui doit toujours prévenir les nôtres , vous indiqua dès-lors à l'Academie.

Voilà votre titre , M O N S I E U R , & nous ne contons pas la protection que vous avés d'un Prince , la seconde tête de l'Etat. Ces grandes protections font une parure pour le mérite , mais elles n'en font pas un , & quand on veut les employer dans toute leur force , quand on ne veut pas qu'elles trouvent de résistance , osons le dire , elles deshonnorent le mérite lui-même. Tous les suffrages auront été unanimes , mais quelle triste unanimité ! On aura été d'accord , non à préférer celui qu'on nomme , mais à redouter son Protecteur. Pour vous , M O N S I E U R , vous avés le bonheur d'appartenir à un Prince dont la modération , dont l'amour pour l'ordre & pour la regle , qualités si rares & si héroïques dans ceux de son rang , vous ont sauvé l'inconvenient d'être protégé avec trop de hauteur , & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort ; nous

avons senti qu'il ne permettoit pas à son grand Nom d'avoir tout son poids naturel, & le moyen d'en douter après qu'il avoit déclaré expressement qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Academie ? Il sçavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, & à la connoissance que nous en avons, mais un autre en eût été d'autant plus imperieux, qu'il eût été armé de la raison, & de la justice. Nous avons droit d'espérer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut sera désormais une Loi, & votre Election aura eu cette heureuse circonstance, d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire, & si précieuse.

J'avouerais cependant, & peut-être, **M O N S I E U R**, ceci ne devoit-il être qu'entre vous & moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Academie. Vous sçavés qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs, mais la beauté & les graces qui se joignent à cette naissance ont des

droits encore plus puissants , & principalement les graces d'une si grande jeunesse qu'on ne peut guere les accuser d'aucun dessein de plaire , quoique ce dessein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnés à deux jeunes Princesses toutes les connoissances qui leur conviennent ; en même tems que les charmes de leur personne croîtront sous vos yeux , ceux de leur esprit croîtront aussi par vos soins , & je puis vous annoncer de plus que les instructions qu'elles recevront de vous , ne vous seront pas inutiles à vous même , & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La nécessité de vous accommoder à leur âge , & à leur délicatesse naturelle vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrés d'une secheresse , d'une dureté trop ordinaires au sçavoir ; & d'un autre côté les Personnes de ce rang , quand elles sont nées avec de l'esprit , ont une langue particuliere , des expressions , des tours que les Sçavans seroient trop heureux de pouvoir étudier chés elles. Pour les recherches laborieuses , pour la solidité du raisonne-

ment , pour la force , pour la profondeur , il ne faut que des hommes ; pour une élégance naïve , pour une simplicité fine & piquante , pour le sentiment délicat des convenances , pour une certaine fleur d'esprit , il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs , graces à la forme de notre société , & de-là nous viennent des avantages , dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaisser , ou de se dissimuler le prix. La perfection en tout genre consiste dans un mélange juste de qualités opposées , dans une réunion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition ; l'Eloquence & la Poësie demandent de la vivacité & de la sagesse , de la délicatesse & de la force , & il arrive que l'esprit François , auquel les hommes & les femmes contribuent assés également , est un resultat plus accompli de différens caracteres. L'Academie croira avoir bien rempli sa destination , si par ses soins , & par ses exemples elle réussit à perfectionner ce goût & ce ton , qui nous sont particuliers , peut-être même suffira-t-il qu'elle les maintienne.



---

---

**R E P O N S E**

*De Monsieur DE FONTENELLE,  
à Monsieur l'EVESQUE DE  
LUÇON, lorsqu'il fut reçu à l'A-  
cadémie Française le 6 Mars  
1732.*

**M**ONSIEUR,

IL arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite , on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités , & de songer du moins autant à décorer notre Liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre ; il est vrai que vous portés un beau nom, il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable ; on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit presque un droit héréditaire, la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avés traité des matieres, qui, très-épineuses par elles-mêmes, le sont devenuës encore davantage par les circonstances presentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont essuyé de violentes attaques, dont les vôtres se sont garantis par eux-mêmes, mais, ce qu'il nous appartient le plus particulièrement d'observer, il y regne cette beauté de stile, ce génie d'éloquence dont nous faisons notre principal objet.

Nous voyons déjà combien notre choix est applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne sçait pas trop en quoi consiste notre mérite Academique, mais qui se connoît bien en esprit. Ce monde, où vous êtes né, & où vous avés vécu, ne se lasse point de vanter les agrémens de votre conversation & les charmes de votre société. Nous croirons aisément que ces louanges vous touchent peu, soit par l'habitude de les entendre, soit parce que la gravité de votre caractère peut vous les faire mépriser,

mais l'Academie est bien aise que ses membres les méritent, elle que son nom d'Academie Françoise engage à cultiver ce qui est le plus particulier aux François, la politesse & les agréments.

Ici, MONSIEUR, je ne puis résister à la vanité de dire que vous n'avez pas dédaigné de m'admettre au plaisir que votre commerce faisoit à un nombre de personnes mieux choisies, & je rendrois graces avec beaucoup de joye au Sort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoissance, si ce même Sort ne me chargeoit aussi d'une autre fonction très-douloureuse & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illustre Prédécesseur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuye sur tout ce qui cause mes regrets, & que je mette du soin à rendre la playe de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaisir à dire ce que l'on sent, mais il faudroit le dire dans cette Assemblée d'une maniere digne d'elle, & digne du sujet, & c'est à quoi je ne crois pas

pouvoir suffire, quelque aidé que je sois par un tendre souvenir, par ma douleur même, & par mon zèle pour la mémoire de mon ami.

Le plus souvent on est étrangement borné par la Nature. On ne sera qu'un bon Poëte, c'est être déjà affés réduit, mais de plus on ne le sera que dans un certain genre, la Chanson même en est un où l'on peut se trouver renfermé. M. de la Motte a traité presque tous les genres de Poësie. L'Ode étoit affés oubliée depuis Malherbe, l'élevation qu'elle demande, les contraintes particulieres qu'elle impose, avoient causé sa disgrâce, quand un jeune Inconnu parut subitement avec des Odes à la main, dont plusieurs étoient des Chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les siennes est toujours Pindare, Anacreon toujours Anacreon, & ils sont tous deux très-oppoés. M. de la Motte après avoir commencé par être Pindare, sçut devenir Anacreon.

Il passa au Theatre Tragique, & il y fut universellement applaudi dans trois Pièces de Caracteres différens. Les Ma-

chabées ont le sublime & le majestueux qu'exige une Religion divine , Romulus représente la grandeur Romaine naissante , & mêlée de quelque férocité , Inés de Castro exprime les sentimens les plus tendres , les plus touchans , les plus adroitement puisés dans le sein de la nature. Aussi l'Histoire du Theatre n'a-t-elle point d'exemple d'un succès pareil à celui d'Inés. C'en est un grand pour une Pièce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles , Inés n'a peut-être pas eu un seul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le desir de la voir renaîsoit après la curiosité satisfaite.

Un autre Theatre a encore plus souvent occupé le même Auteur , c'est celui où la Musique s'unissant à la Poësie la pare quelquefois , & la tient toujours dans un rigoureux esclavage. De grands Poètes ont fierement méprisé ce genre , dont leur génie trop roide & trop inflexible les excluait ; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité , ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux , que c'est un genre très-difficile. M. de la Motte eût été aussi en droit de le mépriser , mais il a fait mieux ,

mieux , il y a beaucoup réussi. Quelques-unes de ses Pièces , car , fussent-elles toutes d'un mérite égal , le succès dépend ici du concours de deux succès , l'Europe Galante , Issé , le Carnaval & la Folie , Amadis de Grece , Omphale , dureront autant que le Theatre pour lequel elles ont été faites , & elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se ménage pour ses besoins.

Dans d'autres genres , que M. de la Motte a embrassés aussi , il n'a pas reçu les mêmes applaudissemens. Lorsque ses premiers Ouvrages parurent , il n'avoit point passé par de foibles essais , propres seulement à donner des espérances , on n'étoit point averti , & on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration. Mais dans la suite on se tint sur ses gardes , on l'attendoit avec une indisposition secrète contre lui , il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre une justice entière. Il fit une Iliade , en suivant seulement le plan général d'Homere , & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere sans l'adorer. Il donna un recueil de Fables , dont il avoit inventé la plupart des sujets ; & on demanda

pourquoi il faisoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raisons on prit la résolution de ne lire ni l'Iliade , ni les Fables , & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu sur les Fables , & je puis être témoin qu'un assés grand nombre de personnes de goût avoient qu'elles y trouvent une infinité de belles choses ; car on n'ose encore dire qu'elles sont belles. Pour l'Iliade , elle ne paroît pas jusqu'ici se relever , & je dirai le plus obscurément qu'il me sera possible , que le défaut le plus essentiel qui l'en empêche , & peut-être le seul , c'est d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une espece de devoir , on ne lit les Modernes que pour le plaisir , & malheureusement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéressantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étendue & de la variété du talent de M. de la Motte , je néglige des Comedies , qui , quoi qu'en Prose , appartiennent au génie Poétique , & dont l'une a été tout nouvellement tirée de son premier état de Prose , pour être élevée

à la dignité de Pièce en Vers, si cependant c'étoit une dignité selon lui, mais enfin c'étoit toujours un nouveau stile, auquel il sçavoit se plier.

Cette espee de dénombrement de ses Ouvrages Poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ses Pseaumes, & de ses Cantates spirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Pièces galantes, enfantées par l'Amour; mais par un Amour d'une espee singuliere, pareil à celui de Voiture pour Mademoiselle de Ramboüillet, plus parfaitement privé d'espérance, s'il est possible, & sans doute infiniment plus disproportionné. Il n'a manqué à un Poëte si universel qu'un seul genre, la Satire, & il est plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'est d'avoir eu tous les autres genres à sa disposition.

Malgré tout cela, M. de la Motte, n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille Echos l'ont repeté. Ce n'étoit point un enthousiasme involontaire qui le faisît, une fureur divine



qui l'agitât ; c'étoit seulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi ! Ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux, car cet enthousiasme, cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts ? Les Abeilles font un Ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité & sans le connoître. Est-ce là le modele que nous devons nous proposer, & serons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage ? Vous ne le croyés pas, MESSIEURS, vous sçavés trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poësie ; mais qu'il faut en même tems une Raison qui préside à tout l'Ouvrage, assez éclairée pour sçavoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, & assez ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte si rare ; il se forme de deux

contraires heureusement unis dans un certain point , non pas tout-à-fait indivisible , mais assés juste. Il reste un petit espace libre , où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut desirer un peu plus , ou un peu moins ; mais ceux qui n'ont pas formé le dessein de chicaner le mérite , & qui veulent juger sainement , n'insistent guere sur ce plus ou ce moins qu'ils desireroient , & l'abandonnent , ne fût-ce qu'à cause de l'impossibilité de l'expliquer.

Je sçai ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit souvent ses idées dans des sources assés éloignées de celle de l'Hippocrène , dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates , quoique solides ; en un mot , car je ne veux rien dissimuler , dans la Métaphysique même , & dans la Philosophie. Quantité de gens ne se trouvoient plus en Pays de connoissance , parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zephirs , Mars & Minerve , & tous ces autres agréables , & faciles riens de la Poësie ordinaire. Un Poëte si peu frivole , si fort de choses , ne pouvoit pas être un Poëte , accusation plus injurieuse à la Poësie qu'à lui. Il s'est répandu depuis

un tems un esprit Philosophique presque tout nouveau , une lumiere qui n'avoit guere éclairé nos Ancêtres , & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte , qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumiere , & n'eût faisi avidement cet esprit. Il a bien sçu cueillir les fleurs du Parnasse ; mais il y a cueilli aussi , ou plutôit il y a fait naître des fruits , qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages , j'en conviens , mais il n'y a pas mis moins de feu , d'élevation , d'agrément , que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits ? Secondrai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité ? Non , MESSIEURS , non , je ne puis m'y résoudre ; leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les jouir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom , puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre ; laissons-les jouir du vil profit qu'ils en ont esperé , & que quelques-uns cherchoient à accroître par un re-

tour réglé de critiques injurieufes. Je fçai cependant que même en les méprifant , car on ne peut s'en empêcher , on ne laiffé pas de recevoir d'eux quelques impressions , on les écoute , quoiqu'on ne l'ofe le plus fouvent , du moins fi on a quelque pudeur , qu'après s'en être justifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impressions qu'ils peuvent produire , ne font que très-paffageres , nulle force n'égale celle du Vrai. Le nom de M. de la Motte vivra , & ceux de fes injustes Censeurs commencent déjà à fe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de loüanges fur fon fujet , on lui a accordé un premier rang dans la Profe pour fe dispenser de lui en donner un pareil dans la Poëfie ; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Profe , lui qui avec un efprit nourri de réflexions , plein d'idées bien faines & bien ordonnées , avoit une force , une noblèffe , & une élégance finguliere d'expression , même dans fon discours ordinaire !

Cependant cette beauté d'expression , ces réflexions , ces idées , il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pû guere profiter, ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un Neveu, dont les soins constans & perpetuels pendant vingt-quatre années, qu'il a entierement sacrifiées à son Oncle, méritent l'estime, & en quelque forte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin; & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être sçavant; mais sa gloire en redouble. Il seroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un affés fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont, mais  
on

on sent aussi, & le plus souvent sans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être; les dons les plus éclatans de la Nature ne sont guere plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refusé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Physicien, ni Geometre, ni Theologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux, & de l'étude. Quelques idées de ces différentes Sciences qu'il avoit recueillies çà & là, soit par un peu de lecture, soit par la conversation d'habiles gens, avoient germé dans sa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits, surprenans par le peu de culture qu'ils avoient couté. Tout ce qui étoit du ressort de la raison étoit du sien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bien-tôt maître. Combien ces talens particuliers, qui sont des especes de prisons, souvent fort étroites, d'où un genie ne peut sortir, seroient-ils inferieurs à cette raison universelle, qui contendroit tous les talens, & ne seroit assujettie par aucun, qui d'elle-même ne

seroit déterminée à rien , & se porteroit également à tout ?

L'étendue de l'esprit de M. de la Motte embrassoit jusqu'aux agrémens de la conversation , talent dont les plus grands Auteurs , les plus agreables même dans leurs Ouvrages , ont été souvent privés , à moins qu'ils ne redevinssent en quelque sorte agreables par le contraste perpetuel de leurs Ouvrages , & d'eux-mêmes. Pour lui il apportoit dans le petit nombre de ses Sociétés , une gayeté ingenieuse , fine & féconde , dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de souffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ses mœurs , de sa probité , de sa droiture , de sa fidelité dans le commerce , de son attachement à ses devoirs ; sur tous ces points la louange a été sans restriction , peut-être parce que ceux qui se piquent d'esprit ne les ont pas jugés assez importans , & n'y ont pas pris beaucoup d'interêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'esprit dans les plus grands Heros des Lettres. Ils sont sujets , ou à une

basse jalousie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit, il louoit avec une satisfaction si vraie, qu'il sembloit se complaire dans les talens d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de se louer lui-même, si on pouvoit l'acquérir. Ce n'est pas que les défauts lui échappassent; & comment l'auroient-ils pû? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant si recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Severe dans le particulier pour instruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans sa tête son stile pour regle de tous les autres stiles; il sçavoit que le Beau ou l'Agréable sont rares, mais non pas uniques; ce qui étoit le moins selon ses idées particulières, n'en avoit pas moins droit de le toucher, & il se presentoit à tout, bien exempt de cette injustice du cœur, qui borne & qui resserre l'esprit. Aussi étoit-ce du fond de ses sentimens qu'il se répandoit sur ses principaux Ecrits une certaine odeur de vertu, délicieuse pour ceux qui en peuvent être frappés

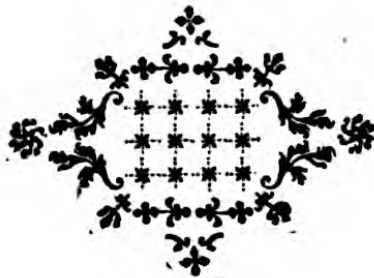


Qu'un Auteur qui se rend aimable dans ses Ouvrages est au-dessus de celui qui ne sçait que s'y rendre admirable !

Un des plus celebres incidens de la Querelle sur Homere , fut celui où l'on vit paroître dans la Lice , d'un côté le Sçavoir , sous la figure d'une Dame Illustre , de l'autre l'Esprit , je ne veux pas dire la Raison , car je ne prétens point toucher au fond de la Dispute , mais seulement à la maniere dont elle fut traitée. Envain le Sçavoir voulut se contraindre à quelques dehors de moderation , dont notre Siècle impose la necessité , il retomba malgré lui dans son ancien stile , & laissa échapper de l'aigreur , de la hauteur , & de l'emportement. L'Esprit au contraire fut doux , modeste , tranquille , même enjoué , toujours respectueux pour le vénérable Sçavoir , & encore plus pour celle qui le representoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit , il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin , & son caractere naturel eut beaucoup de part à la victoire complete qu'il remporta.

Je sens bien , MESSIEURS , que je

viens de faire un Eloge peu vraisemblable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains seulement qu'elle ne m'ait pas inspiré assez heureusement, ou ne m'ait engagé à un trop long Discours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fusse échappé à parler aussi long tems, je le prierois de terminer la Séance selon la coutume, par quelque-une de ses productions, & vous ne vous feriez séparés qu'en applaudissant, ainsi que vous avés fait tant de fois. Mais nous ne le possédons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter souvent.



---



---

# LETTRE

*De Monsieur DE FONTENELLE  
à Messieurs les Auteurs du Journal  
des Sçavans.*

## MESSIEURS,

ON a mis à la tête d'une nouvelle Edition des Œuvres de M. Boileau Despreaux en 1740, *Bolæana ou Entretiens de M. de Monchefnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolæana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal, qui me donnera auprès du Public un passeport favorable.

Voici comme parle M. Despreaux dans le *Bolæana*, p. xvij. *Tout ce qui s'est*

*trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lulli étoit pressé par le Roi de lui donner un Spectacle ; Corneille lui avoit fait, disoit-il, un Opera où il ne comprenoit rien, il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire, Monsieur, que voulés-vous dire par ces vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? à quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opera fut reformé, presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lulli crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me conter trois cens Louis. Je lui dis, Monsieur, êtes-vous assés neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? comment donc voulés-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma posterité une Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera ; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opera pour mon argent.*

*La Piece de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.*

Ne ferés-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception

du Prologue, d'un morceau fameux qui ouvre le quatrième Acte, *Quel spectacle charmant pour mon cœur amoureux, &c.* & de ce qu'on appelle dans les Opera *Canevas*, de petits vers faits sur les airs, & qu'on met dans les Divertissemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Despreaux dans tout Bellerophon, c'est-à-dire, dans toutes les Scenes? Je le dis à vous, Messieurs, & au Public, parce que je le sçai de l'Auteur même, qui n'est point M. Corneille, qui est encore vivant, & qui se declarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il sçait bien sûrement, il n'a pas une certitude si absoluë sur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandés d'où peut venir la differente certitude de cet Auteur sur les differentes parties d'un même Ouvrage; voici le fait un peu mieux developpé. Il n'est pas fort intéressant par lui-même, mais il semble qu'il le devienne un peu par les circonstances presentes.

M. de Lulli fatigué du déchaînement continuel de M. Despreaux & de tous ses amis contre les Opera de Quinault, dont il n'avoit jamais senti, ou

pour en parler plus modérément, voulut sentir le talent singulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant aussi que la recette de son Theatre n'en souffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opera, sur lequel il demandoit la permission de consulter M. Despreaux, pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goutoit pas trop cette sorte de travail, il s'avisa de mettre en sa place, mais sans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le Plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Despreaux, & où il est vrai que le nom du Magicien Amisodar, qui est heureux & sonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur executa tout ce Plan dans sa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient se faire qu'à Paris de concert avec le Musicien, parce que les paroles y sont assujetties à des airs de mouvement, placés dans les Diver-tissemens. Tout le reste est de lui seul, hormis les endroits qui ont été marqués; mais il n'y a nulle apparence que M. Despreaux ait eu la moindre part à ces endroits-là, & quand il les reven-

diqueroit positivement , on ne le croiroit pas , si l'on connoissoit son stile. Pour M. Corneille , il permit à l'Auteur caché de se découvrir , & de se vanter s'il vouloit , & il lui eût laissé volontiers jusqu'au Plan de la Piece. Son extrême modestie , que je ne prétens pas exalter par un si petit sujet , a été très-connuë , & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un *Corneliana* , il feroit un beau contraste avec le *Bolœana*.

Le recit de M. Despreaux insinuë que M. Corneille avoit porté à Lulli un Opera tout fait , & dit nettement que cet Opera étoit si mauvais que Lulli *auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit* , que les vers en étoient si obscurs que M. Despreaux en demandoit avec *sa cordialité ordinaire* l'explication , que M. Corneille son humble Disciple lui donnoit , après quoi il corrigeoit , & qu'ainsi l'Opera fut *reformé presque d'un bout à l'autre*.

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Despreaux que la Piece fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte , que si le premier Acte eût été en stile d'Ex-

plait, jamais Lulli n'en auroit demandé un second, que les vers envoyés de Province sont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés à quelques changemens près legers & rares, faits en faveur du chant, & que jamais ces vers-là n'ont été blâmés par l'obscurité. On peut, si l'on veut, recommencer à les examiner sur ce point; à en croire le narré de M. Despreaux, il auroit fallu faire une refonte générale de cette malheureuse Poësie, & il ne seroit pas possible qu'elle ne se sentît encore beaucoup d'avoir été galimatias dans son origine.

*Lulli*, dit M. Despreaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la retribution de Corneille, & voulut me conter trois cens Louis.* La réponse fut telle qu'elle devoit être, M. Despreaux n'avoit garde de prendre une retribution d'Ouvrages qu'il avouoit être d'*autrui*. Mais il reste une difficulté qui ne paroît pas méprisable; je sçai, mais très-certainement, que le même Lulli conta la même somme à M. Corneille, il vouloit donc payer deux fois; payer six cens Louis au lieu de trois cens que lui avoit couté jusque-là chaque Opera de



Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver aussi que l'offre de la Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera pour lui & pour toute sa posterité, pêche beaucoup par le même endroit. Quoi? Lulli trouveroit si merveilleuses les paroles de Bellerophon? il lui en avoit pourtant déjà passé par les mains beaucoup d'autres, qui assurément valaient mieux, & il s'y connoissoit. Quoi? il vouloit acheter si cher la simple inspection de M. Despreaux sur les Opera futurs? Mais le fait est qu'après Bellerophon il retourna aussi-tôt à ce Quinault si meprisé par Despreaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raison. En effet je sçai très-bien, car c'est toujours ici ma façon de sçavoir, que M. Lulli ne fut nullement content des idées & des vûes que M. Despreaux proposoit sur tout ce qui appartient à la conduite du Theatre, à la maniere de préparer, d'ordonner, de filer les Scenes, &c. Il ne s'agissoit point-là de donner des ridicules, il n'étoit point dans son élément.

Il y étoit si peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange.

peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand morceau qu'on a transcrit ici, que les Opera parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la passion, il ajoute, je n'ai vû que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de passion.

L'amour trop heureux s'affoiblit,  
Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le véritable Auteur de ces vers-là, qui après avoir vû Cadmus, Alceste, Thesée, Atis & Isis où il n'y avoit point de traits de passion, a trouvé le secret d'en mettre quelques-uns dans son Opera ! Disons encore plus à son honneur, M. Despreaux ne donne pas seulement cette préférence à Bellerophon sur les Opera qui l'ont précédé, mais sur tous ceux qui l'ont suivi, soit de Quinault, soit de plusieurs autres, jusqu'en 1711, époque de la mort de M. Despreaux, car l'expression est tout-à-fait generale, & on peut entendre que de tous les Opera qui ont paru jusqu'en 1711, Bellerophon est le seul où il y ait quelques traits de passion. Serieusement cette excessive prédilection de M. Des-

preaux pour Bellerophon marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part, & on conjectureroit même légitimement que ces Vers sont de lui, puisqu'il les a loués, si le contraire n'étoit bien certain.

Au fond ces deux Vers ne sont pas proprement un trait de passion, mais une reflexion de personne passionnée, & même si l'on vouloit, de personne qui ne le feroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon,

Qu'il est doux de trouver dans un Amant qu'on aime

Un Epoux que l'on doit aimer!

vaudroient peut-être mieux dans le même genre, mais un grand nombre d'autres Opera, & sur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matiere avant que d'en parler.

Je sens, Messieurs, que me voilà descendu à des bagatelles indignes de votre Journal, je vous en demande pardon, mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves.

M. Despreaux dit p. lv. que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raisonnable*, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux différentes Pieces, dont l'un est,

Le crime fait la honte, & non pas l'echaffaut.

& l'autre,

Je la tuë, & c'est vous qui me le faites faire.

*Le premier a un sens louche & est une espece de galimatias*, dit M. Despreaux. Il est vrai seulement que le Vers est un peu louche pour un Grammairien vettilleux, mais à ce petit défaut près, il est très-beau, d'un sens fort net & bien éloigné du galimatias.

Le second *donne beau jeu à tous les plaisans du Parterre*, cela est vrai, & ils ont d'autant plus beau jeu que M. Despreaux leur fait l'honneur de se mettre de leur nombre.

Je crois deviner la source de son extrême injustice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Versificateur, pourvû cependant que cette louange se renferme dans ses beaux jours, dont la difference avec les autres est bien marquée, & faisoit sou-

vent dire *Hélas!* & *Hola!* Mais il n'étoit pas grand Poëte, si l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait, qui invente, qui crée. La vraie Poësie d'une Piece de Theatre, c'est toute sa constitution inventée & créée, les Vers n'en sont qu'un ornement, quoique d'un grand prix, & Polieucte ou Cinna en Prose seroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Despreaux ne l'est point à cet égard, ou s'il l'est, j'en laisse évaluer le degré à ses plus grands Admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Versificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vûë du côté de l'Art du Theatre, qu'on lui en découvre plus qu'à son Aîné même, & que sur ce point son exemple est plus instructif. On avouë qu'en general il a trop négligé la Versification; il figurera, si l'on veut, avec le Pouffin excellent dans la composition & l'ordonnance de ses Tableaux, mais foible dans la partie du Coloris; malheureusement M. Despreaux se connoissoit mieux en Versification qu'en toute autre chose, & voulant faire son Métier, il a attaqué

qué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce Métier, qui lui étoit si cher, comment l'a-t'il fait ? car il est bon de se représenter cela un peu plus en détail. Il n'a conté pour rien un grand nombre de Tragedies, telles que Stilon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Essex, &c. & de Comedies, comme D. Bertrand de Cigral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, &c. Pièces dont quelques-unes subsistent encore au Theatre avec applaudissement ; il n'a pas senti le mérite singulier de ces Pièces-là par la conduite qui y regne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Versification qu'il seroit aisé de montrer, & sur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui est beau, il prononce du haut de son Tribunal, sans aucune restriction, sans aucun adoucissement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raisonnable*. Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le repétant dans ses propres termes.

Je m'en tiens-là, Messieurs, à ce qui est purement Littéraire, & je ne dis rien des Bienfaisances, des Loix de la So-

ciété, des Mœurs honnêtes extrêmement blessées dans tout ceci. Il ne seroit pas impossible de prouver que cette Morale rigide dont M. Despreaux faisoit profession, s'accommode aussi peu de ses Satires que des Chançons de l'Opera. Ce seroit même une chose curieuse que de bien rechercher quel caractère résulte de tous les traits rapportés dans le *Bolæana*, qui est cependant un Monument élevé à sa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'intéresse, & ne me pique point de l'imiter.

Je suis avec respect, &c. P. S.

J'ai supposé, Messieurs, que le *Bolæana* étoit vrai, que c'étoit véritablement M. Despreaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce seroit de l'Auteur du *Bolæana* que je me plaindrois, & tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de M. Despreaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.



---

# DISCOURS

*Prononcé par Monsieur DE FONTE-  
NELLE, Doyen & Directeur de  
l'Académie Française, à l'Ouvert-  
ture de l'Assemblée publique du  
25 Août 1741.*

**M**ESSIEURS,

AVANT que de faire en Public les fonctions de la Place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solennel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une Loi, toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre Vous à votre tête, & vous avés voulu me déferer cette dignité indépendamment du sort, en consideration des cinquante années que je conte presentement depuis ma Reception. Un demi-Siècle passé parmi Vous, m'a fait un merite; mais je



l'avoueraï , Messieurs , je me flatte d'en avoir encore un autre , & plus considerable , & qui vous a plus touchés , c'est mon attachement pour cette Compagnie , d'autant plus grand , que j'ai eu plus de tems pour la bien connoître. Je dirai plus , ceux qui la composent presentement , je les ai vûs tous entrer ici , tous naître dans ce Monde Litteraire , & il n'y en a absolument aucun , à la naissance de qui je n'aye contribué. Il m'est permis d'avoir pour Vous une espece d'amour paternel , pareil cependant à celui d'un Pere , qui se verroit des Enfans fort élevés au-dessus de lui , & qui n'auroit guere d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'Hommes que Nestor avoit vûs , je les ai presque vûs aussi dans cette Academie , qui s'est renouvelée plus de deux fois sous mes yeux. Combien de talens , de génies , de mérites , tous singulierement estimables en quelque point , tous différens entr'eux , se sont succédé les uns aux autres , & en combien de façons le tout s'est-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les tems de prétendre à l'Immortalité , selon qu'il

a osé le déclarer dès sa naissance ! Tantôt la Poësie , tantôt l'Eloquence , tantôt l'Esprit , tantôt le Sçavoir , ont eu la plus grande part à ce Composé, toujours égal à lui-même & toujours divers , & j'ose prédire sur la foi de ma longue experience qu'il ne dégènerera point , & soutiendra cette haute & noble prétention , dont il s'est fait un devoir.

J'ai vû aussi & de fort près , & long-tems une autre Compagnie célèbre , dont je ne puis m'empêcher de parler ici , quoique sans une nécessité absoluë , mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Academie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres Confreres , il lui inspira le dessein de répandre , le plus qu'il lui seroit possible , le goût de ces Sciences abstraites & élevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement , comme dans l'ancienne Egypte , que d'une certaine Langue Sacrée , entenduë des seuls Prêtres & de quelques Initiés ; leur nouveau Législateur vouloit qu'elles parlassent , autant qu'il se pourroit , la

Langue commune , & il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur Interprète , parce qu'il conta que j'y aurois reçu des leçons excellentes sur l'Art de la Parole.

Cet Art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Academie Françoise ne s'occupe que des mots , mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées , difficiles à saisir , & à rendre précisément telles qu'on les a , ou plutôt telles qu'on les sent , aidées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses , quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions Academiques , mais par l'assemblage bisarre en apparence d'une infinité de hafards compliqués ; & cependant il y regne au fond une espece de Métaphisique fort subtile qui a tout conduit ; non que les hommes grossiers qui la suivoient , se proposassent de la suivre , elle leur étoit parfaitement inconnuë , mais rien ne s'établissoit généralement , rien n'étoit constamment adopté , que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles

de la plus grande partie des Esprits , & c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos Délibérations. Elles ne font plus qu'avec assés de travail ce qui se fit alors sans aucune peine , de la même maniere à peu près qu'un Homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue , qu'un Enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Academie , est de développer dans notre Langue cette Métaphisique qui se cache , & ne peut être apperçûë que par des yeux assés perçans. L'esprit d'ordre , de clarté , de précision , nécessaire dans ces recherches délicates , est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences , pourvû qu'on l'y applique de la maniere qui leur convient , & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit , qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours , ce sçavoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages , mais qu'ils montroient seulement de loin , placé sur des hauteurs presque inaccessibles , pouvoit en descendre jusqu'à un certain point , & se

laisser amener à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

Ainsi, Messieurs, car je cesse enfin d'abuser des privileges de Nestor, c'est l'Academie Françoise qui m'a formé la premiere, c'est elle, qui en mettant mon nom dans sa Liste, y a la premiere attaché une certaine prévention favorable, c'est elle qui m'a rendu plus susceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Sociétés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoissance. La cérémonie du Renouvellement des Vœux au bout de cinquante ans se pratique dans de certains Corps; & si quelque chose d'approchant étoit en usage dans celui-ci, je descendrois volontiers de la premiere Place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes Engagemens, que j'y pris il y a si long tems. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je suis presentement plus redevable que jamais à cette respectable Compagnie.

*Fin du troisième Volume.*

*T A B L E*

---



---

# T A B L E

Des Titres & Sujets contenus dans  
ce troisiéme Volume.

<b>H</b> istoire du Theatre François. Page 1	
Vie de M. Corneille.	81
Reflexions sur la Poétique.	127
Discours sur la Patience, qui a remporté le Prix d'Eloquence, par le Jugement de l'Academie Française, en l'année 1689.	209
De l'Existence de Dieu.	231
Du Bonheur.	243
De l'Origine des Fables.	270
Discours de M. de Fontenelle prononcé à l'Academie Française le 5 Mai 1691, jour de sa Reception à ladite Academie.	297
Lettre de M. de Fontenelle écrite à Sa Ma- jesté Czarienne le 27 Decembre 1719.	304
Réponse de M. de Fontenelle à la Lettre du Czar.	306
Compliment fait au Roi sur son Sacre, par Tome III.	K k

386 T A B L E.

- M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie Françoise, le 9 Novembre 1722.* 308
- Compliment fait au Roi le 16 Decembre 1722, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie Françoise.* 310
- Compliment fait le 16 Decembre 1722 à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, sur la mort de Madame, par M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie.* 312
- Reponse de M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Academie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal du Bois, premier Ministre, fit à cette Academie le 3 Decembre 1722, lorsqu'il y fut reçu.* 314
- Réponse de M. de Fontenelle à M. Nericault Destouches, lorsqu'il fut reçu à l'Academie Françoise le 25 Août 1723.* 326
- Reponse de M. de Fontenelle Doyen de l'Academie Françoise & alors Directeur, au Discours de M. de Chalamont de la Vislede, Secretaire perpetuel, & l'un des Deputés de l'Academie de Marseille, à la Reception de Messieurs les Deputés de cette Academie, au sujet de son Adoption.*

T A B L E. 387

*par l'Academie Françoise, le 19 Septembre 1726.* 333

*Reponse de M. de Fontenelle Doyen de l'Academie Françoise & alors Directeur, à M. Mirabaud, lorsqu'il y fut reçu le 28 Septembre 1726.* 341

*Réponse de M. de Fontenelle à M. l'Evêque de Luçon, lorsqu'il fut reçu à l'Academie Françoise le 6 Mars 1732.* 348

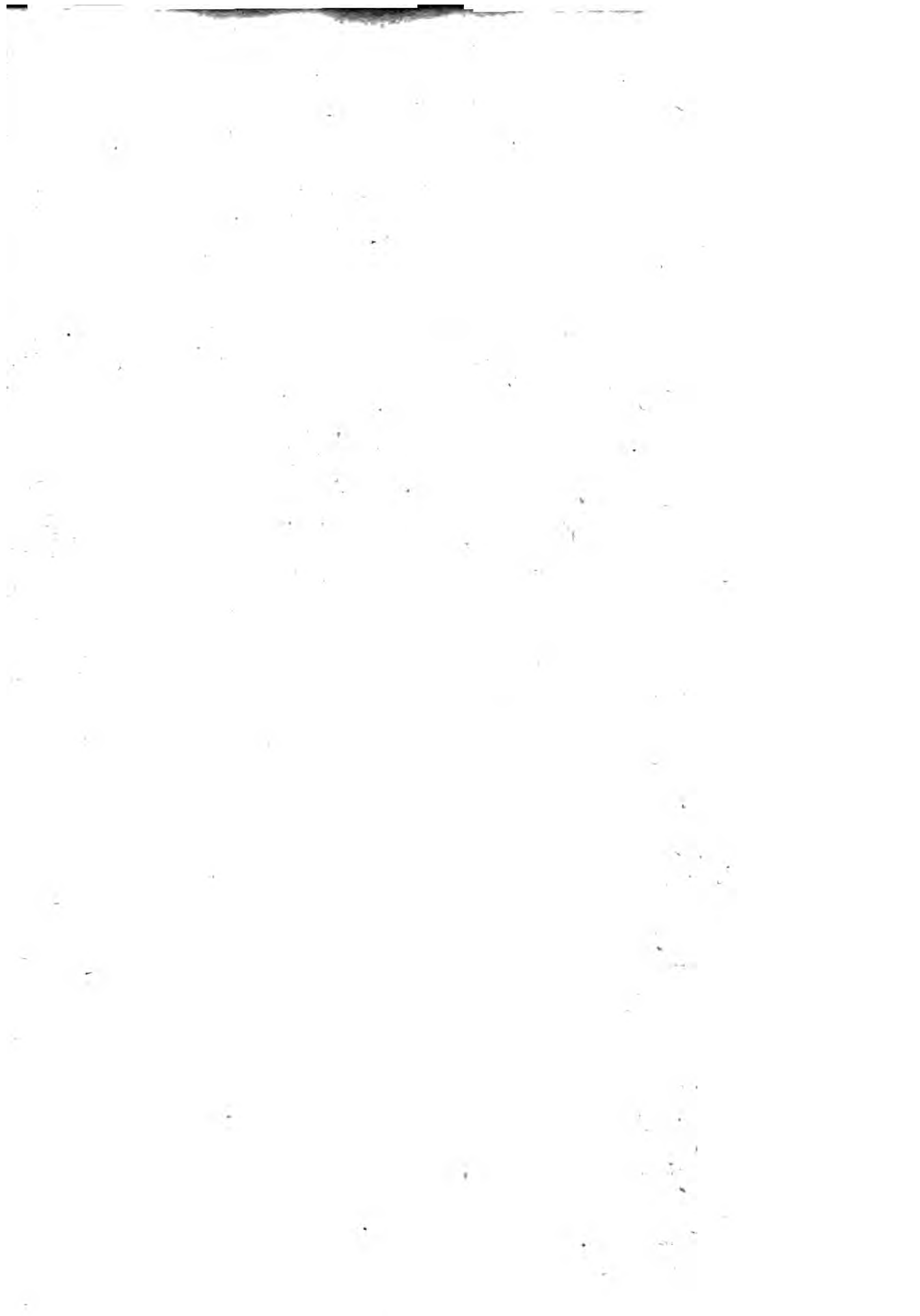
*Lettre de M. de Fontenelle à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.* 366

*Discours prononcé par M. de Fontenelle, Doyen & Directeur de l'Academie Françoise, à l'ouverture de l'Assemblée publique du 25 Août 1741.* 379

Fin de la Table.

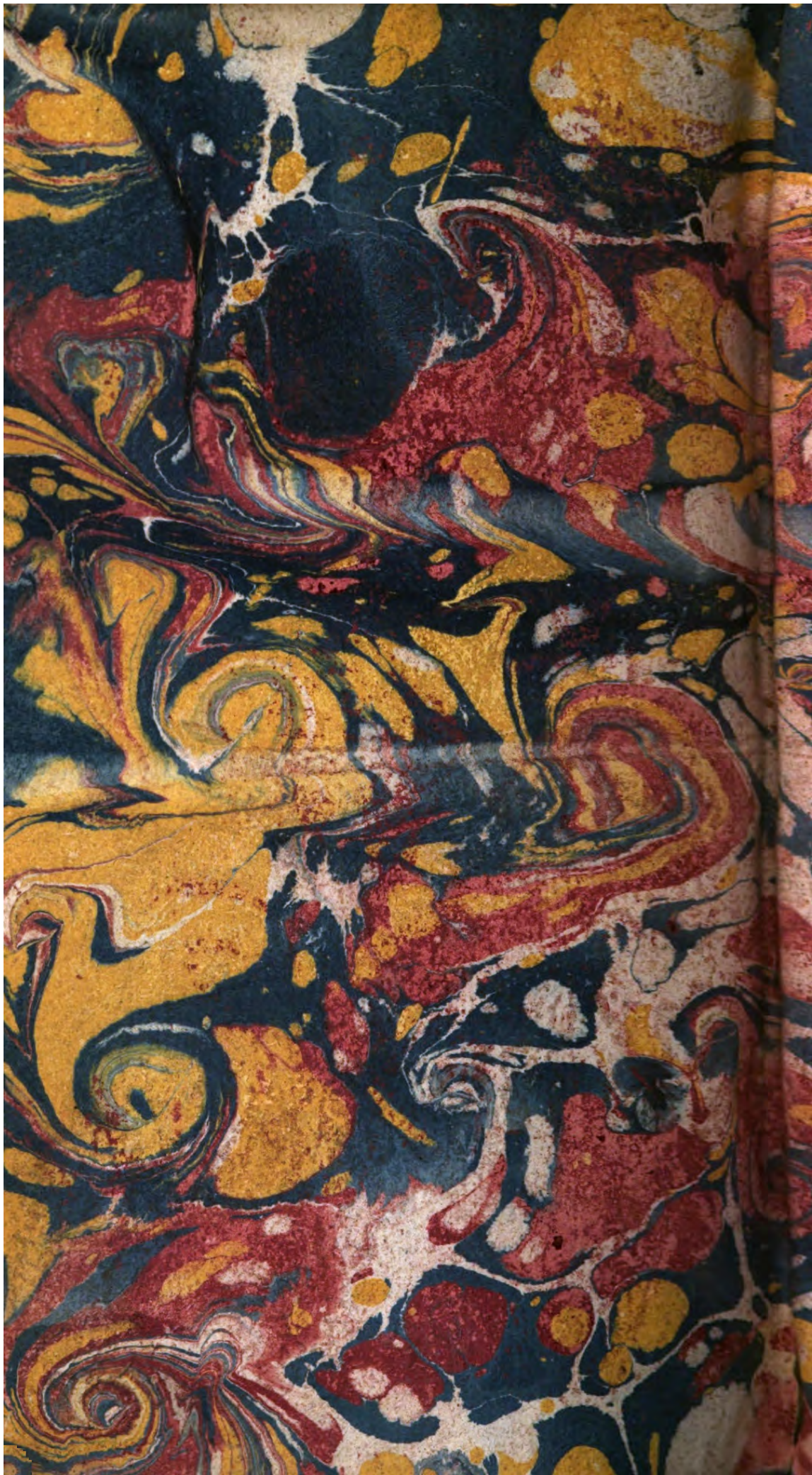


531682









G. G. 23 (Finch)



